



LES MYSTÈRES DU CARNAVAL

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET MICHEL MASSON

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 16 JANVIER 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE DUC DE LUCENAY (père noble).....
ARTHUR, son fils (jeune premier).....
EDOUARD MOREL (premier comique).....
CHARLEMAGNE, cousin voyageur (deuxième premier rôle).....
ROUETIER (premier rôle).....
BERTRAND (deuxième comique).....
LE PÈRE MICHEL, cocher (premier comique).....
BONNIVARD, marchand de sangues (gros).....
MISTIGRIS, crieur public (deuxième comique).....
ROBINEAU, ami de Charlemagne.....
GUSTAVE.....
ROBIN.....

MM. SAINT-MAN.....
ALBERT.....
GONNET.....
SERVILLE.....
DESMAYES.....
FALCONNET.....
SARAS.....
DUBOIS.....
LEMOINE.....
ROBERT.....
CHARRAS.....
ROBIN.....

UN AVEUGLE.....
PREMIER INSPECTEUR.....
DOMESTIQUE.....
GARÇON DE CAFÉ.....
CAPORAL.....
MADAME MAURICE (père noble).....
VALENTINE, sa fille (jeune première).....
LADY MAC DONELL (premier rôle).....
GIRAFLE.....
ASPIRE.....
MADAME DELENFANT.....
BETTY.....
Gens de bien être. — Lésés. — Masques. — Peuple. — Gendarmes.

MM. FRAISER.....
ANGELUS.....
FONCERIE.....
DEUX.....
COLLOT.....
M. MELING.....
AUST.....
SARAS-VEIN.....
LACROIX.....
ELIOT.....
WILL.....
MARR.....
Gendarmes.

ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

Le Palais-Royal en 1820.

Le jardin du Palais-Royal. Au fond, la galerie de Valois. Au deuxième plan, à la gauche du public, le café de la Rotonde. À droite, la grille du portier. Aux deux angles, les kiosques servant de cabarets de lecture. Tables et chaises sous la rotonde. Chaises de jardin près de la grille.

SCÈNE I.

En leur du rideau, ROBINEAU et GUSTAVE se promènent dans le jardin en se donnant le bras. BONNIVARD lit un journal devant le premier kiosque. QUELQUES PASSANTS, ensuite MISTIGRIS, puis UN INSPECTEUR.

ROBINEAU.

L'heure passe et Charlemagne n'arrive pas. Il insiste, il doit être le premier au rendez-vous.

Patience.

GUSTAVE.

MISTIGRIS, un papier à la main, criant.

Vlà e' qui vient d'paraître... extrait du *Moniteur*... Grande conspiration découverte!

ROBINEAU.
Encore un complet... je crois qu'ils en inventent... 1820 commencent comme 1819 à fin...

Chut!

GUSTAVE.

Tu as raison... ne parlons pas politique ici. Fouché a une armée sous uniforme qui se fourre partout... Et le soleil de février n'est pas assez chaud pour qu'on sente le besoin d'être mis à l'ombre... Je propose un petit verre, en attendant Charlemagne.

Accepté. (Ils entrent sous la rotonde et s'installent. Le garçon les sert, ils boivent et causent.)

MISTIGRIS, criant.

Vlà e' qui vient d'paraître... grande conspiration!

UN INSPECTEUR, paraissant.

On ne crie pas dans le Palais-Royal.

MISTIGRIS.

De quoi, mon inspecteur?... voilà ma médaille... Mistigri!... n° 519... Je suis dans la charité... et je peux crier...

C'est défendu ici...

L'INSPECTEUR.

On s'y conformera... Il ne me restait plus qu'un exemplaire...
Je le garde pour un historien... (L'inspecteur s'éloigne. Bon-
nard s'approche de Mistigris.)

BONNARD.

Pardon, jeune homme.

MISTIGRIS.

Je vous pardonne... je ne s'ai pas quel, mais c'est égal...

BONNARD.

Combien voulez-vous cette copieuse?

BONNARD.

Dix centimes à tout le monde, mais pour vous, ça ne sera que
deux sous... parce que vous êtes une connaissance.
Vous me connaissez?

MISTIGRIS.

Très-bien. Vous êtes monsieur Bonnard, marchand de sang-
sues, rue du Pélican; maître en secondes mains à l'impériale As-
pasie Rochamel, ex-marchande de snobisme dans les Galeries de Bain.

BONNARD.

Et où diable, jeune homme, n'avez-vous eu tous ces renseigne-
ments?

MISTIGRIS.

Chez mademoiselle Gaudin, la tripière, votre voisine, avec qui
je suis en cuisine; en attendant qu'il y ait un autre affaire
chez vous... mon ami Fernand Berrichon, le fils à la portée de
mon portrait Potanquin.

BONNARD.

Ah! vous êtes lié avec M. Berrichon?

MISTIGRIS.

C'était mon camarade à l'école buissonnière... nous avons été
élevés ensemble... dans la rue.

BONNARD.

Si vous voyez votre ami... laissez-moi le plaisir de lui annoncer
que j'en ai de fraîches...

MISTIGRIS.

De quoi?

BONNARD.

Des sangsues.

BONNARD.

SCÈNE II

LES MÊMES, BERRICHON, brisant du premier plan à droite

BERRICHON.

Merci, monsieur Bonnard; je vous d'en prendre. (Il lui son-
tre un petit poit, dont Bonnard examine le contenu.)

MISTIGRIS.

Bonjour, Berrichon... qu'est-ce que tu veux donc faire de ça?

BONNARD.

Comment, vous n'en avez pris qu'une aujourd'hui?

BERRICHON.

Où... mais elle est très-grande...

BONNARD.

Ah çà, il y a donc du monde... le cois dernier vous n'avez com-
mençé par en prendre cinquante à la fois, le lendemain il ne
vous en fallait plus que vingt-cinq, ensuite une douzaine, et tous
les jours ç'a été en diminuant...

BERRICHON, à part.

Comme ma bourse.

BONNARD.

Aspasie était au complet?

BERRICHON.

Ah! oui!... nous étions même réçangés...

BONNARD.

Quoi donc?

MISTIGRIS, vivement.

Partieu, de l'argent contre de la marchandise...

BERRICHON.

Où... elle m'a rendu le monnaie de ma pièce.

BONNARD.

J'attends demain ton nouvel envoi... Je vous engage à profiter
de l'occasion.

BERRICHON, à part.

Il appelle ça une occasion!

BONNARD.

Mais, je me salue... Aspasie m'attend impatiemment... pour
sortir... Messieurs, je suis le vôtre. (Il sort.)

BONNARD.

SCÈNE III

MISTIGRIS, BERRICHON; ROBINEAU ET SES DEUX AMIS
(sous la rotonde.)

MISTIGRIS.

Ah çà, Berrichon, mon ami, n'importe-t-elle pas fait mal pour
avoir battu tous les jours de ces petites bêtes médicinales? Je
ne le vois rien de cassé.

BERRICHON.

Le mal est en dedans, Mistigris.

MISTIGRIS.

Tu les prends donc en infusion, comme du thé?

BERRICHON.

Je ne les prends pas du tout... je les amasse... j'en ai dans
tous mes vases.

MISTIGRIS.

C'est donc une passion?

BERRICHON.

Bien plus! c'est une nécessité. Pour voir Aspasie, il me la faut
au juteux, et je me suis fait consommer.

MISTIGRIS.

Je sais... mais la conversation te coûte cher... Es-tu payé
de retour?... ça prend-il?

BERRICHON.

Très-bien!... et ça n'est pas étonnant, quand on fait l'amour
depuis l'âge de cinq ans.

MISTIGRIS.

Tu viens dire à l'amour sur le bon gram... À propos, je te pré-
viens, mon bonhomme, que cette amice au gerle de te rempê-
cher... on la trouve au plus souvent pour le maillot.

BERRICHON.

Pas possible!... et moi qui veux bien rejoindre le mien... cou-
leur frimé de nymphes éternes, à l'instinct d'Aspasie, qui a re-
çu mon frimé au coin de la rue Saint-Hippolyte, pour me voir
passer... Je cours chez M. Corbin, le boucher, revendiquer mes
droits et reconquérir mon rôde.

MISTIGRIS.

Nous nous reverrons, ce soir, au bal de mon portrait Potan-
quin.

BERRICHON.

Tu y amèneras Giroflée... Hélas! Mui, je n'y puis conduire
Aspasie. (Il sort en aspirant.)

MISTIGRIS.

Il s'agit de continuer mon commerce. (Tirant d'autres papiers
de dessous sa veste; il crie:) Vite! vite! vite! vite! vite! vite!

L'INSPECTEUR, reparaisant à gauche.

Encore!

MISTIGRIS, se sauvant à droite.

Ne vous dérangez donc pas. (Il sort en criant:) Extrait du
Moniteur... la grande conspiration!... (L'inspecteur le poursuit.)

SCÈNE IV.

ROBINEAU, GUSTAVE, CHARLEMAGNE, puis MOREL.

ROBINEAU, voyant entrer Charlemagne, qui arrive de la droite.
Ah! voici Charlemagne!

GUSTAVE.

Salut à Charlemagne! (Il se retourne de la rotonde et voit au-des-
sous de lui.)

CHARLEMAGNE, lui prenant la main.

Bonjour, les amis, bonjour, les anciens... Salut aussi à toi,
mon beau Palais-Royal! c'est en carnaval que je t'ai quitté, il y
a vingt ans... Je te reviens en carnaval!

ROBINEAU.

Ah çà, depuis que nous ne nous sommes vus, tu as fait fortune... Tu nous contes tes aventures à table... est, sont res-
proche, tu ne nous en causes fait croquer... que le mirage.

CHARLEMAGNE.

C'est vrai... je suis un retardé... Il faut me le pardonner... De-
puis ce matin, je trotte en fiacre... J'ai visité, je crois, les douze
arrondissements de Paris...

ROBINEAU.

Je comprends... arrivé d'her, tu as voulu revoir toutes les
connaissances... tes anciennes connaissances peut-être.

CHARLEMAGNE.

Non pas... je suis en quinquante... fraiches et jolies... Je tiens à
garder mes illusions... La personne que je cherche est une pau-
vre veuve.

ROBINEAU.

Tu consoles les veuves, à présent?

CHARLEMAGNE.

Ne plaisante pas, Robineau... la digne femme a droit au res-
pect et à l'inséret de tous.

ROBINEAU.

Il s'agit donc de quelque chose de bien grave?

CHARLEMAGNE.

De si grave, mes amis, que j'ai failli vous manquer de parole...
mais, en passant devant le Palais-Royal, je me suis souvenu que
vous m'attendiez... Je suis descendu de voiture. J'ai chargé le

brave homme de raches qui me conduisit d'aller prendre un dernier renseignement, et il dût venir lui-même, me rendre compte de sa démarche.

MOREL, *parasant et parlant à la cantonade.*

Tiens bien mes chevaux, émin... je vas faire un tour de Palais-Royal... (Il semble chercher quelqu'un dans la galerie.)

MOREL, *d'ignorer Morel.*

Ton cocher... n'est-ce pas retenu-là ?

CHARLEMAGNE.

Justement... un drôle de corps, qui répond à tout ce qu'on lui demande par le refrain d'une chanson... Il m'apporte sans doute des nouvelles, je vais...

BORNEAU.

Et le déjeuné...

CHARLEMAGNE.

Entrez toujours... faites d'abord le chablis et saviez les luthiers... Je suis à vous. (Robineau et Gustave entrent dans la rotonde. Charlemagne les accompagne un moment, en continuant de les assurer à voix basse de son prompt retour. Morel est descendu en scène.)

SCÈNE V.

CHARLEMAGNE, MOREL.

MOREL, *regardant de côté et d'autre.*

Ah çà, je n'aperçois pas le particulier qui m'avait promis de m'attendre...

Promettez et s'en va sous deux.

Chère Alexandrine...

CHARLEMAGNE, *sortant de la rotonde.*

C'est moi que vous cherchez, camarade ; en voilà un, voyons, qu'avez-vous appris ?

MOREL.

Qu'il y a bien une personne du nom en question, à l'adresse que vous m'avez indiquée... Mais, ma bien d'une tour, c'est un veuf.

CHARLEMAGNE, *à part.*

Encore un espoir qui m'échappe. (Hélas !...) Allons... un veuf sans pour aujourd'hui... Il s'agit maintenant de régler notre compte.

MOREL.

C'est juste... nous avons quatre heures de promenade, ça fait huit francs... avec la pourboire, huit francs cinquante... C'est trois francs dix sous qui vous reviennent (Il tire sa bourse), et je vas vous les donner...

CHARLEMAGNE.

À moi ?... qu'est-ce que cela signifie ?

MOREL.

Voyez-vous, les vieilles creuses, ça pèse... et qui paye ses dettes s'enrichit...

CHARLEMAGNE.

Mais, mon brave homme, nous ne me devons rien.

MOREL.

Bah ! est-ce que vous n'êtes pas M. Charlemagne, qu'on surnommait autrefois le roi des commis voyageurs ?

CHARLEMAGNE.

Précisément.

MOREL.

J'avais bien dit, ce matin, en vous ouvrant la portière de mon coffre à quatre roues :

Je recoulez ce militaire...

Moi, je suis Justinien Morel, ancien courrier de la malle... J'ai longtemps parcouru le monde...

C'est pourquoi je vous ai recommandé d'en foin... D'abord, à Nancy, où je vous ai rosé au piquet, et ensuite à Lyon, où vous m'avez rendu un billard ; même qu'en nous séparant, j'étais en perte de deux écus de sin luthier, que je devais vous rendre à la première rencontre... En me rassurant cela comme si c'était hier...

Malheureusement, mon vieux, dis-moi, t'es souvenu-tu ?

CHARLEMAGNE.

Ah ! j'y suis... Morel... un favori, un bon vivant !

MOREL.

Et pas manchet des jambons, quand, à défaut de potition, il fallait se gâter avec les grosses boîtes et enfourcher le poulet d'Inde... et aller donc ! au grand galop !...

Amuses-vous, Tenez-vous-en, Amuses-vous, belle !

CHARLEMAGNE.

Vous allies un peu plus vite qu'aujourd'hui.

MOREL.

Je crois bien... nous menions la victoire au poste... Elle payait doubles guides... aussi, comme ça roulait !... Mais...

S'il est un temps pour la fête, Il en est un pour la raison !

Aussi, je me suis calmé, j'ai acheté un oomero de sacro... le 113.

CHARLEMAGNE.

Mauvaise enseigne... mais bonne victoire...

MOREL.

Au lieu de courir d'une frontière à l'autre, je me contente de traverser Paris en lout et en large, quelquefois au petit trot.

CHARLEMAGNE, *riant.*

Le plus souvent au pas.

MOREL.

Nulls encoûment, depuis six heures du matin jusqu'à minuit, je mène tout les jours philosophiquement les bourgeois de Paris, mes chevaux et l'existence.

À la papa

À la papa !

CHARLEMAGNE.

Toujours le même ! un vrai père Saint-Souci, qui se tient rien.

MOREL.

Par exemple !... D'abord, je tiens à mes deux cocottes...

Quand on est si bien assésé...

Et puis encore à quelques-uns...

CHARLEMAGNE.

À qui donc ?

SCÈNE VI.

LES MÈNES, ÉDOUARD.

MOREL, *montrant Édouard qui traverse le jardin, puis s'arrête, regardant vers la galerie, comme s'il cherchait quelqu'un.*

Et levez, justement à ce beau garçon qui passe là bas sans me voir ; autrement il serait déjà venu me donner la main.

CHARLEMAGNE.

Comment, ce monsieur ?

MOREL.

Où, un monsieur... pour les autres... mais pas pour moi... Attendez un peu... (Il fredonne.)

Bonjour, mon ami Vincent,

Ton ton ton ton ton ton ton...

ÉDOUARD, *se retournant.*

Mon bon oncle, c'est vous... (Il lui donne une poignée de main.)

MOREL, *d'Charlemagne.*

Quand je vous le disais... Je vous présente mon nouveau Édouard Morel... le fils de feu mon frère Julien, de son vivant sous-officier de la garde du premier consul... mort à Maréngo... Mais son fils n'est pas resté orphelin... j'en ai fait mon enfant, je l'ai élevé, et bien élevé, je m'en vante... Tel que vous le voyez, il y a six mois qu'il a été reçu...

CHARLEMAGNE.

Pas cocher, je suppose...

MOREL.

Fi donc !... docteur en médecine... riez que ça... De plus, il doit être nommé aujourd'hui...

ÉDOUARD, *avec tristesse, bas à Morel.*

Silence, mon oncle, ne parlez pas de cela.

MOREL.

Tu ne veux pas, très-bien... nous. (À Charlemagne.) Ah ! si vous aviez le bonheur d'attraper une bonne fluxion de poitrine... vrai, vous auriez du plaisir à tomber entre les mains de ce gillardin... Avec lui, les papiers, les castagnes, la jaunisse et le coqueluche.

Tout ça passe (sur), en même temps !

CHARLEMAGNE.

Je n'en doute pas... mais je vous quitte, père Morel... Je suis attendu là par des amis...

MOREL.

Et ce que je vous redois !...

CHARLEMAGNE.

C'est un à-compte pour l'avenir... Demain, nous recommencerons nos courses... (À Édouard.) Montrez, je vous salue... À demain, Morel.

MOREL.

C'est dit :

À demain, demain, demain, demain, Demain de grand matin, Nous trouverons ensemble...

(En achevant de fredonner l'air si recommandé Charlemagne, qui d'importait par la rotonde.)

il y a ou nile le cœur d'un héros... Tant que vivra sa mère, je suis bien sûr de ce courage ferme la soutiendra... Mais que madame Maurice veuille à succomber, alors Valentine sera sa misère hâle acceptée, alors, où puisera-t-elle des forces?

ARTHUR.

Dans son amour pour vous.

ÉDOUARD.

Eh! sans-jc seulement si je suis aimé?

ARTHUR.

Je veux embra à votre bonheur, mon ami, pour avèir le droit de me féliciter du mien. car, moi aussi j'aime, et je me plains de penser que le jour où mademoiselle Heloise de Beauferment s'accordera sa main se précèdera que de bien peu celui où vous deviendrez l'époux de mademoiselle Valentine Maurice.

ÉDOUARD, qui a regardé vers la droite.

Valentine... Tenez, voulez-vous la connaître... C'est cette jeune personne qui se promène là-bas, soutenant cette dame qui marche si péniblement.

ARTHUR.

Ah! oui... cette dame en deuil...

ÉDOUARD.

Où... en deuil de son mari...

ARTHUR.

Il est donc mort depuis peu?

ÉDOUARD.

Il y a vingt ans que madame Maurice est veuve... Vous pardonnerez... je vous quitte pour lui offrir mon bras...

ARTHUR.

Allez, Édouard, bon espoir et courage! Édouard sort par la droite.)

SCÈNE X.

ARTHUR, puis LE DUC DE LUCENAY.

ARTHUR.

Qu'il soit heureux!... Mais alors même qu'il se verrait repoussé par celle que son cœur a choisie, il trouverait dans sa famille une consolation... un ami... Tandis que moi!... Oh! les enfants du peuple ont un beau privilège... on les aime!...

LE DUC, qui traversait le jardin, s'arrête, regarde Arthur et vient à lui.

Et ne me trompez pas... c'est vous, Arthur.

ARTHUR, saluant avec respect.

Mon père!...

LE DUC.

Je suis charmé de vous rencontrer... Je viens de châteaux... ou y parlait de vous.

ARTHUR.

De moi, mon père!...

LE DUC.

Où! l'on prétendait qu'hier, à l'issue des audiences du palais, vous aviez parlé en faveur de je ne sais quel obscur soldat compromis dans l'un de ces mille complots qui occupent la justice et fatiguent la patience du gouvernement.

ARTHUR.

En effet, j'ai défendu un vieux militaire mutilé par le sabre de l'ennemi, et dont le seul tort, en se retrouvant avec d'anciens compagnons d'armes, fut de boire à la santé du chef qu'il a vu survivre depuis les Pyramides jusqu'à un rocher du flanc d'Elbe... Si c'est là un crime, je m'en fais honneur, car j'ai pour complice le triton qui l'a acquitté.

LE DUC.

Arthur, vous êtes fou... il est temps d'en finir...

ARTHUR.

Avec les rigueurs, mon père...

LE DUC.

Monsieur... dans votre position, ces paroles sont au moins imprudentes... Elles pourraient vous faire perdre...

ARTHUR.

L'estime des honnêtes gens!... Non, mon père... Et pour continuer à la mériter, permettez-moi...

LE DUC.

Où donc allez-vous?

ARTHUR.

Je vais répondre à la confiance de quelques pauvres créatures, tout aussi peu coupables que le soldat d'élite, et demander pour eux une indulgence en plutôt justice. (Il sort après avoir salué respectueusement le duc.)

LE DUC, à lui-même.

Heureusement que M. de Beauferment, malgré ses deux cents mille livres de rentes, est un libéral... Que je renonce à conclure ce mariage, et, j'en suis sûr, le beau-père et le gendre s'entendront à merveille. L'alliance que je desirais ne peut manquer d'avoir lieu. Ne suis-je pas en possession du titre et des

biens de Lucenay... Belle fortune! longtemps attendre, mais que je n'aie de moi à partager avec personne. (Il entre sous la loggia.) Garçon!

UN GARÇON.

Que demande monsieur?

LE DUC.

Une tasse de chocolat... et un journal.

LE GARÇON.

Lequel?

LE DUC.

Un journal anglais.

LE GARÇON.

Nous avons le *Morning-Chronicle*.

LE DUC.

Soit, celui-là. (Le duc se place à la table qui est le plus loin sous la loggia, de façon à rester étranger aux scènes qui suivent. — Valentine entre par la droite, donnant le bras à sa mère, et tenant à la main un petit carton.)

SCÈNE XI.

MADAME MAURICE, VALENTINE, puis BERRICHON.

VALENTINE.

Venez par ici, ma mère... il y a du soleil... vous y serez beaucoup mieux... Et puis, c'est le docteur qui l'a ordonné.

MADAME MAURICE.

Tu as raison... il faut lui obéir... ce bon M. Édouard... c'est mieux qu'un médecin pour nous... (Elle s'assied. Valentine s'occupe de l'arranger commodément.)

VALENTINE.

C'est ce que je me dis souvent...

MADAME MAURICE.

Comment jamais le payer de ses soins?

VALENTINE.

Il est si peu intéressé!

MADAME MAURICE.

En effet... Et s'il a beaucoup de clientes comme moi, la digne jeune homme n'arrivera pas vite à la fortune.

VALENTINE.

Mais on eût craint, nous lui portons bonheur... Ne vient-il pas de nous le dire à l'instant même, en nous annonçant sa nomination.

MADAME MAURICE.

Il lui doit sa mérité.

VALENTINE.

Oh! sans doute... Décidément, vous ne voulez pas restreindre avant que je sois revenue de porter mon ouvrage?

MADAME MAURICE.

Nou, laissez-moi ici, Valentine; cet air, ce soleil, mon font du bien...

VALENTINE.

Cependant je ne vous laisserai pas seule. (Elle fait un signe vers la droite.)

BERRICHON, paraissant.

Vous avez besoin de moi, madame?

VALENTINE.

Où... votre mère peut-elle, pour quelques instants, se passer de vous?

BERRICHON.

Ma mère est en train de lire les petites affiches du troisième... elle en a pour ses deux bonnes heures... Quant à moi, je viens de chez M. Gorou, et je suis, à présent, libre comme un cerf-volant.

VALENTINE.

Alors, je puis vous prier de rester auprès de ma mère... je ne serai absente qu'un moment... et la quitterai pas jusqu'à mon retour...

BERRICHON.

C'est... mais je ne suis guère amusant... elle va bien s'occuper avec moi.

VALENTINE.

N'ayez pas peur... je lui laisse un livre pour la distraire.

BERRICHON.

C'est différent. (À part.) Alors, c'est moi qui va bien m'occuper avec elle.

VALENTINE, donnant un livre, puis un baiser à sa mère.

Adieu, bonne mère... à tout à l'heure...

MADAME MAURICE.

Où, reviens vite... mon enfant... tout me manque que d'tu n'es pas là.

VALENTINE.

Restez-vous... je ne vais qu'à droite. (Elle sort par la première plan à droite, après avoir recommandé de nouveau à

Berichon de veiller sur madame Maurice.)

BERRICHON.

C'est entendu, mamzelle... (A part.) Me voilà garde-malade... Quel emploi récréatif pour un jeune homme passionné. (Il se promène.)

SCÈNE XII

LE DUC, à table. BERRICHON, MADAME MAURICE, puis ASPASIE, ensuite CHARLEMAGNE. (Madame Maurice restait un moment accablée, puis elle ouvre le livre et en parcourt les pages.)

BERRICHON, apercevant Aspasie qui entre avec un carton de modiste, par le premier plan à gauche.
Dieu!... madame Bonivardi!... mnn Aspasie!...

ASPASIE.

Tiens! vous voilà par ici, monsieur Berichon? ça se trouve bien... mais allez me porter mon carton.

BERRICHON.

Une telle faveur... et de pouvoir en profiter...

ASPASIE, tendant le carton.

Eh bien!... est-ce que vous prenez mon bras pour une enseigne?...

BERRICHON.

Ce serait pour moi l'enseigne du bonheur, mais...

ASPASIE.

Allons, venez-vous... je suis jusqu'aux Galeries de Bois.

BERRICHON.

Impossible... Je suis en société avec cette dame, qui ne me dit rien, et à qui je ne parle pas.

ASPASIE.

Ah! vous êtes bien peu galant, monsieur Berichon, et j'ai été bien sotté de louer une fenêtre pour vous voir passer le dimanche gras.

BERRICHON.

Vous avez loué, Aspasie?... Donnez bien vite congé... car s'il faut vous l'avouer, je m'en serais pas beau à voir et tout-ib.

ASPASIE.

Comment ça?

BERRICHON.

Vous voyez en moi un amour dégoûté... Mon emploi a été donné à un intrigant de six ans et demi.

ASPASIE.

Vous ne ferez pas partie du cortège?

BERRICHON.

Où! si! mais pas au premier rang... on m'a offert une place de sauvages de la queue... ceux de la tête étant déjà désignés.

ASPASIE.

Au fait, on vous a mis à votre véritable place... on être civilisé ne refuserait pas de m'accompagner. (Elle sort par le fond à droite.)

BERRICHON, en remuant la scène.

Mais je ne refuse pas... je suis de faction, c'est tout!

CHARLEMAGNE, sortant de la rotunde.

Où! c'est elle!... Je n'ai pas à Berlin... Cette dame qui est soignée, c'est bien elle!... Ses amis prendront le café sans moi... il faut que je m'assure... (S'approchant de madame Maurice.) Parlez, madame, n'êtes-vous pas de Toulouse?

MADAME MAURICE, après un mouvement d'effroi.

De Toulouse, monsieur.

CHARLEMAGNE.

N'avez-vous pas demeure sur de l'Albide, n° 90?

MADAME MAURICE.

Parlez plus bas, monsieur... si l'on vous entendait!...

LE DUC, se levant.

Garçon! payez-vous.

BERRICHON, redescendant la scène.

Tiens! y a quelqu'un avec madame Maurice... (Haut.) Puisque vous êtes avec du monde... je puis aller faire une petite commission.

MADAME MAURICE, regardant Charlemagne.

Où! va... va, bonjour!

BERRICHON.

Merci. (A part.) Je compte retrouver Aspasie...

CHARLEMAGNE.

Madame Maurice! (Berichon sort en courant par le fond à droite.)

SCÈNE XXII

LE DUC, CHARLEMAGNE, MADAME MAURICE.

CHARLEMAGNE.

Excusez-moi, monsieur, madame; mais le nom que je viens d'entrevoir prononcer par ce jeune homme n'a pas toujours été le vôtre.

Quoi, vous savez?

MADAME MAURICE.

CHARLEMAGNE.

Je sais qu'en 1800, à Toulouse, on vous nommait madame de Saint-Vallier.

LE DUC, qui, après avoir payé, était sorti de la rotunde et s'éloignait, s'arrêta.
De Saint-Vallier.

MADAME MAURICE.

Il faut! (Le duc va au bureau devant lequel madame Maurice est assise, il prend un journal et s'assied, il dos tourné à Charlemagne, mais de manière à l'entendre.)

CHARLEMAGNE.

Ne m'en veuillez pas si mes paroles vous rappellent une horrible catastrophe... Ce n'est pas pour raviver le souvenir de vos douleurs, mais pour vous donner une espérance, que j'ose vous interroger.

MADAME MAURICE.

Une espérance... à moi, monsieur... La seule qui me reste, c'est d'aller me réunir dans le ciel à l'innocent qu'ils ont tué.

LE DUC, à part.

C'est bien cela!

MADAME MAURICE.

Et qui donc êtes-vous, monsieur, pour vous intéresser à la mémoire de celui que mes vertus ni mes larmes n'ont déjendé?

CHARLEMAGNE.

Je suis Toulouse, madame; je me nomme Charlemagne.

MADAME MAURICE.

Je ne me rappelle pas ce nom.

LE DUC, écrivant sur une carte.

Je m'en souviendrai, moi.

CHARLEMAGNE.

Je fus l'otage, l'un de M. de Saint-Vallier, et j'aidai au vengeur la mémoire. Une grande injustice a été commise; madame... Mais si on ne peut rendre la vie à celui qui n'est plus, on peut au moins rendre l'honneur à son nom...

MADAME MAURICE.

C'est rétro l'impossible.

CHARLEMAGNE.

Peut-être.

MADAME MAURICE.

Il faudrait pour cela que les vrais coupables fussent connus.

CHARLEMAGNE.

Eh bien! c'est justement sur la trace des vrais coupables que j'espère vous mettre aujourd'hui.

MADAME MAURICE.

Aujourd'hui!

CHARLEMAGNE.

Il y a deux mois, à Londres... le hasard... non... je blasphème... la Providence a fait tomber entre mes mains un brouillon de lettre que j'ai conservé avec soins...

MADAME MAURICE.

Et cette lettre.

CHARLEMAGNE.

Est chez moi... rue du Bouloi, hôtel Camil.

LE DUC, écrivant.

Rue du Bouloi, hôtel Camil.

MADAME MAURICE.

Ah! monsieur!

CHARLEMAGNE.

Je dois cette journée à quelques amis... mais, depuis... de mon je serai chez vous avec la lettre... sans l'un de nous ne pouvons rien; car elle est le seul fil qui puisse nous conduire dans ce dédale d'iniquité.

LE DUC, se levant.

Il ne faut pas que cet homme revoie chez lui. (Il d'attend, fait un signe à l'inspecteur qui était au fond, lui remet une carte et lui indique Charlemagne.)

MADAME MAURICE.

Je vous attendrai demain... comme un attend la vie...

CHARLEMAGNE.

A demain, madame... J'aprends mes amis qui se lussent de mon absence... A propos, votre adresse.

VALENTINE, entrant par la droite.

Ma mère demeure rue de Valenciennes, n° 11.

MADAME MAURICE.

Ma fille Valentine, monsieur.

CHARLEMAGNE.

Mlle Valentine, la fille de mon bienfaiteur... merci! mademoiselle, à demain. (Il va au devant de ses amis qui sortent du café.)

ROBINEAU.

Eh! n'avez donc! il so fait tard.

LES MYSTÈRES DU CARNAVAL.

CHARLEMAGNE.

Me voici, messieurs, me voici. *(Il rentre sous la toison.)*

VALENTINE.

Quel est donc ce monsieur à qui vous parlez ?

MADAME MAURICE.

C'est un ami de ton père.

VALENTINE.

Ce qu'il vous a dit vous a donc fait bien plaisir... il semble que vos forces soient revenues.

MADAME MAURICE.

Oui, mon enfant... oui... je suis heureuse... oui, je me sens forte... je vais vivre.

VALENTINE.

Alors, qu'il soit le bienvenu, cet ami de mon père... et puis-sons-nous le revoir bientôt.

MADAME MAURICE.

Nous le reverrons demain. *(Elle sort par la droite avec Valentine.)*

SCÈNE XIV.

LE DUC, ROBINEAU, CHARLEMAGNE, GUSTAVE, puis L'INSPECTEUR, AGENTS, BERRICHON, PASSANTS.

ROBINEAU à Charlemagne, sortant de la toison.

La soirée sera bonne ; car tu ne fais rien de joyeux.

CHARLEMAGNE.

Ah ! n'importe, on l'a gagné ma journée... vive l'Empereur !

L'INSPECTEUR, s'avançant.

Monsieur, vous allez me suivre.

CHARLEMAGNE.

Plait-il ? où ça ?

L'INSPECTEUR.

A la prison.

CHARLEMAGNE.

Merci, je n'ai pas affaire de ce côté-là, ça m'éloignerait...

ROBINEAU.

Ce ne peut être qu'un malentendu.

CHARLEMAGNE.

Certainement, vous ne savez pas qui vous arrête.

BERRICHON.

Une arrestation ! *(Appelant.)* Eh ! viens donc ? Berrichon, on fait des prisonniers par ici, fuit vite ça.

L'INSPECTEUR.

Pardon, monsieur, je suis fort loin de ce que je fais, vous êtes monsieur Charlemagne, commis voyageur arrivé de Londres.

BERRICHON.

Tiens ! c'est la connaissance de madame Maurice.

L'INSPECTEUR.

De plus, vous venez de proférer sur cet addresse.

ROBINEAU, à Gustave.

Je t'avais averti que cette vieille habitude lui jonerait un mauvais tour.

CHARLEMAGNE, à part.

Arrêté, quel contre-temps... et madame Maurice qui compte sur moi, comment lui faire savoir... *(Appelant Berrichon.)* Je ne me trompe pas, c'est ce jeune garçon qui était avec elle.

L'INSPECTEUR.

Allons, marchons.

CHARLEMAGNE.

Un moment ! on voudra bien au moins m'emprunter un voiture

BERRICHON.

Une voiture... voilà, voilà, bourgeois, je cours en chercher une, il y aura un poussoir. *(Il sort.)*

CHARLEMAGNE, bas à Berrichon.

J'enne bonne !

BERRICHON.

Plait-il ?

CHARLEMAGNE.

Vous connaissez madame Maurice ?

BERRICHON.

J'en crois bien, c'est moi qui balise son escalier.

CHARLEMAGNE.

C'est bien, restez près de moi. *(Haut.)* Eh bien ! j'allais oublier la dépense... Garçon, la carte à payer.

ROBINEAU.

Ceci nous regarde.

CHARLEMAGNE.

Non pas, vous prendrez votre revanche à ma sortie de prison. Le garçon, donnez la carte.

CHARLEMAGNE, prenant la carte.

Attendez que je vérifie l'addition... je ne paye jamais sans avoir compté. *(A Berrichon.)* Attention.

BERRICHON.

Je ne vous perds pas de vue. *(A part.)* Qu'est-ce qu'il peut me

vouloir ?

CHARLEMAGNE, un crayon à la main.

Voyons cela. *(Il écrit.)* Cinq et quatre... *(A part.)* Au moins, par ce moyen, la pauvre veuve saura où il faut aller chercher ce que je lui ai promis. Hôtel Costi, rue du Boulot, chambre n° 7, dans le secrétaire, tiroir à gauche... portefeuille rouge. *(Haut.)* C'est bien cela... le calcul est exact. *(Au garçon.)* Voici vingt-cinq francs, et le reste est pour vous. *(Bas à Berrichon en lui donnant le papier.)* C'est à l'instinct à madame Maurice.

BERRICHON, à part.

Comment ! la carte de leur d'jeune... c'est drôle !

BERRICHON, regardant.

Voilà l'équipage demandé, ma pratique... il est flamant, il est flingant... N'oubliez pas le commissaire.

CHARLEMAGNE.

C'est trop juste. *(Il lui donne de l'argent.)*

L'INSPECTEUR.

En route, à présent.

ROBINEAU.

Au revoir, mon pauvre Charlemagne.

CHARLEMAGNE.

Bah ! c'est une mauvaise plaisanterie et une plus mauvaise nuit à passer, mais tout s'expliquera demain, et nous nous retrouverons au bal de l'Opéra. *(La foule qui s'est rassemblée entoure l'agent et Charlemagne.)*

LE DUC, qui a reparu vers la fin de la scène.

Tu passeras ton carnaval au secret.

DEUXIÈME TABLEAU.

La veuve du supplicié.

Une chambre du logement de madame Maurice. — Fenêtre au fond, ouvrant sur les toits. — Deuxième plan, à droite, porte conduisant dans la chambre de madame Maurice. — Premier plan, à gauche, cheminée : — Troisième plan, pas coupé à droite, porte ouvrant sur l'escalier. — Quatrième plan, une commode. — Près de la cheminée, grand fauteuil de malade. Quelques chaises.

SCÈNE I.

MADAME MAURICE, BERRICHON. *(Madame Maurice, assise dans son fauteuil, regarde avec anxiété une petite pendule qui est sur la cheminée. Berrichon, au fond et près de la fenêtre, écoute.)*

MADAME MAURICE.

Rien dit minuit, et Valentine ne rentre pas. *(Bruit de voitures qui passent.)*

BERRICHON.

Voilà une voiture !

MADAME MAURICE, se levant.

Enfin !

BERRICHON.

Elle ne s'arrête pas.

MADAME MAURICE, retombeant.

Ce n'est pas elle !

BERRICHON.

Ne vous tourmentez donc pas comme ça... Mademoiselle Valentine est partie en voiture, il ne peut rien lui être arrivé. Mais, qui connaît l'hôtel Costi, dit que c'est une maison très-bien habitée.

MADAME MAURICE.

Ce retard n'est pas naturel... dix grandes heures ! Oh ! j'ai eu peur de céder aux instances de Valentine... j'aurais dû l'accompagner...

BERRICHON.

Mais ça vous était impossible... Quand je suis revenu du Palais-Royal vous apprenez l'arrestation de ce monsieur et vous apportez la clef et le papier qu'il m'a remis pour vous, il vous a pris une si grande faiblesse, que même ça ne s'est trouvée mal... ce qui fait que je suis resté pour vous garder... *(A part.)* Et ça me gêne un peu, moi qui comptais aller au bal... eh ! le forçat d'à côté, M. Potanquin... Aspasie m'a prouvé d'y venir. *(Haut.)* Minuit sonne.

MADAME MAURICE.

Où j'ai n'y tiens plus ! je veux y aller... je veux savoir... *(Elle se soulève.)*

BERRICHON.

Ah !... cette fois, je ne me trompe pas. *(Il regarde à la fenêtre.)* Un fiacre est devant la porte... un monsieur l'escalier... *(Courant ouvrir.)* C'est madame Valentine !

MADAME MAURICE, avec joie.

Mai fille ! *(La porte, ouverte par Berrichon, laisse voir Mores sur le seuil, tenant à la main un petit mouchoir blanc à la main.)*

LES MYSTÈRES DU CARNAVAL.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MOREL.

BERRICHON.

Tiens ! c'est le cocher que j'ai été chercher sur la place par mademoiselle.

MOREL.

Oui, Morel, n° 113, connu pour sa fidélité, à preuve que je rapporte un mouchoir que son petite pratique a oublié dans mon établissement.

MADAME MAURICE, prend le mouchoir.

En effet, c'est bien sa fille. *(Elle jette le mouchoir sur la table.)* Mais ma fille... où est ma fille ?

MOREL.

Restée à l'hôtel, à ce que m'a dit le grand monsieur pâle.

MADAME MAURICE.

Je n'entends pas bien, je ne vous comprends pas.

BERRICHON.

De quoi, de quoi, un monsieur ?

MOREL.

Mais certainement... un particulier très-bien mis qui m'a secouru sur mon siège où je dormais comme un hirouneux à l'heure. — Je suis loup, que je lui dis, par une demoiselle qui est entrée là et que j'attendais...

Comme on attend sa belle...

— Cette demoiselle reste dans l'hôtel, qu'il me répond, et elle a bien voulu me céder son fiacre. — Mais elle me doit deux heures. — Elle m'a chargé de te la payer, les voies, marchons. — Je n'ai pas plus rien à dire, je suis parti. Après avoir conduit ce monsieur, j'ai trouvé sur le dossier de la voiture et j'ai un mouchoir qui devait appartenir à votre demoiselle, et comme c'était à peu près mon chemin, j'ai pris votre rue, fait halte devant votre porte, escaladé vos cent vingt-six marches, et voilà !

MADAME MAURICE.

Où ! vous me trompez ?

MOREL.

Moi ?

MADAME MAURICE.

Alors, on vous a trompé vous-même, car ce que vous me dites là est impossible !

MOREL.

Je vous certifie, ma chère dame, que votre demoiselle est, à l'heure qu'il est, à l'hôtel Conti, seule, ou en société...

MADAME MAURICE.

Mon Dieu ! aurait-elle été entraînée dans quelque piège ! Mon ami, vous allez me conduire à cet hôtel !

BERRICHON.

Y pensez-vous... sortir dans l'état où vous êtes !

MADAME MAURICE.

Il faut que je retrouve, que je revue ma fille ou que je meure !... attendez-moi... je vous en supplie, attendez-moi... je ne vous demande que le temps de prendre mon chapeau. *(Elle entre dans la chambre à droite.)*

SCÈNE III.

MOREL, BERRICHON, puis ÉDOUARD.

MOREL.

Diable ! une nouvelle course et mes deux poulets d'Inde qui compaient aller se coucher... faut encore qu'ils mangent du javé de Paris.

BERRICHON.

Ça va leur paraître dur à digérer. *(Voyant entrer Édouard.)* Ah ! voilà le médecin.

MOREL.

Édouard ?

ÉDOUARD.

Mon oncle ici !

BERRICHON, à part.

Il sont ce pays de connaissance... Je vas donner un coup d'œil chez le voisin... et savoir si Aspasie est arrivée. *(Il sort en sifflant.)* Docteur, si on a besoin de sangsues, ne vous gênez pas... j'en possède. *(Il sort.)*

ÉDOUARD, à Morel.

Par quel hasard dans cette maison ?

MOREL.

Je suis chez une pratique... mais toi.

ÉDOUARD.

Je viens donner mes soins à vos clients.

MOREL.

Comment la dame qui habite ce logement ?

ÉDOUARD.

C'est près d'elle que j'ai passé plusieurs nuits... c'est la mère de cette jeune fille dont je vous ai si souvent parlé.

MOREL.

Celle que tu aimes ?

ÉDOUARD.

Mais oui, mon oncle.

MOREL.

Et que tu veux épouser ?

ÉDOUARD.

Sans doute.

MOREL.

Minute ! faut arrêter les fracs !

ÉDOUARD.

Que voulez-vous dire ?

MOREL.

Je dis qu'à l'heure qu'il est, sa mère, désolée de son absence, m'a retenu pour courir à sa recherche.

ÉDOUARD.

Valentine... perdue !

MOREL.

Perdue... pas tout à fait ; car je sais bien où je l'ai conduite il y a trois heures.

ÉDOUARD.

Vous ?

MOREL.

Oui, dans un hôtel garni de la rue du Bouloi... ehez un monsieur Charlemagne... il paraît qu'elle s'y trouve bien... puis qu'elle m'a fait dire de ne pas l'attendre.

ÉDOUARD.

Où !... c'est impossible.

MOREL.

Je te répète, moi, que pendant que la pauvre mère se tourmente ici... sa fille l'oublie là-bas.

ÉDOUARD.

Je vais bien le savoir... Venez, venez, mon oncle.

MOREL.

Mais cette dame compte sur moi...

ÉDOUARD, prenant Morel de côté.

Nos, elle n'ira pas là. Cette course la tuera... C'est moi seul que vous allez y conduire...

MOREL.

Soit... je te conduis que l'ordonnance du médecin. *(Il sort.)*

ÉDOUARD, le suit.

O Valentine !... Valentine !... s'il était vrai ! *(Il sort.)*

SCÈNE IV.

MADAME MAURICE, ensuite BERRICHON, puis VALENTINE.

MADAME MAURICE, rentrant.

Me voilà prête... Comment !... plus personne ici ?

BERRICHON, rentrant.

Comme ils descendent l'escalier dire-dare.

MADAME MAURICE.

Ah ! mes amis... ce cocher ?

BERRICHON.

Il s'en va, madame... le docteur Morel vient de l'emmenager.

MADAME MAURICE.

Cela ne se peut... Il est allé m'attendre en bas, sans doute... Tu vas me donner le bras pour descendre jusqu'à la voiture.

(Bruit de voiture.)

BERRICHON, qui a été à la fenêtre.

C'est inutile... voilà le fiacre qui part... et un galop encore.

MADAME MAURICE.

Parti !... qu'importe... j'irai à pied... *(S'appuyant sur un meuble.)* Des forces, mon Dieu... donnez-moi des forces !

BERRICHON.

Vous voyez bien que c'est impossible...

MADAME MAURICE.

Si fait... te dis-je... j'irai... quand je devrais m'y traîner. *(Elle fait péniblement quelques pas. La porte s'ouvre violemment et Valentine, pâle, haletante, s'élance dans la chambre.)*

VALENTINE.

Ma mère !

MADAME MAURICE.

Valentine... mon enfant... te voilà... c'est bien toi... O Seigneur, Seigneur ! je vous remercie. *(Soutenue par sa fille et par Berrichon, madame Maurice, qui est près de s'évanouir, vient s'asseoir dans son fauteuil.)*

BERRICHON.

Faut-il appeler maman, madame Maurice ?

MADAME MAURICE.

Non... ce n'est rien... rien que de la joie, du bonheur... laissez-nous seules, mon ami.

SUBRICION, à part.

Je m'en vas dire au voisin qui donne loi de faire danser tout
nos et de tuer des sœurs à ses trombones. (Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME MAURICE, VALENTINE.

VALENTINE.

Ma bonne mère, les moins sont brûlantes... tu respirez à peine.

MADAME MAURICE.

Où! c'est que j'avais tant d'inquiétude, mon enfant... avec
quelle impatience je t'attendais!... avec quelle anxiété je regardais
danser l'heure!

VALENTINE.

En effet, mon absence a été longue... mais ce n'est pas ma
faute, va!... Si tu savais!

MADAME MAURICE.

Parle, Valentine, j'ai bien le de t'entendre.

VALENTINE.

Ce soir, lorsque, te rendant à mes prières, tu m'as permis
d'aller à la place chez M. Charlemagne, je me suis fait endosser
à son hôtel. J'enfrais dans sa chambre... J'étais là par ton ordre...
et pour ainsi dire... je tremblais... J'avais hâte de quitter cette cham-
bre et l'hôtel... La clef était au secrétaire, j'y portai la main... Je
me souvins, j'ouvris le tiroir... Une voix s'éleva qui n'était pas la
mienne... non, ce n'était pas lui qui s'arrêtait devant la porte, et
pourtant un tourment, la serrure, qui semblait résister... Je
saisissais l'écrou, je me jetai dans un cabinet vitré. Au
même instant, un homme entra qui m'était inconnu. Il referma
vivement la porte sur lui... puis, après avoir posé la main sur
son front... il courut au secrétaire, l'ouvrit brusquement; il y
avait de l'or sur la tablette, il n'y toucha pas... Il chercha dans
tous les tiroirs... les renversa... Enfin, il découvrit un portefeuille...
celui que je venais chercher...

MADAME MAURICE.

Mon Dieu!

VALENTINE.

Cet homme était comme moi, pâle, haletant... Il jeta un cri de
joie en trouvant dans le portefeuille une lettre qu'il lut atten-
tivement... « C'était bien d'elle, dit-il, l'impudente!... » puis,
approchant la lettre de la bougie qui l'éclairait, il allait la
brûler...

MADAME MAURICE.

Malheur!

VALENTINE.

Je voulais crier, m'écrier vers ce homme, mais ma voix était
étouffée, mais la force me manquait... Bientôt je ne vis plus,
je m'écroulai sans rien!... Combien de temps restai-je ainsi, je
l'ignore... Quand je revins à moi, l'homme avait disparu... Le
bruit de ma clef l'avait effrayé peut-être... J'allois m'en aller
dans la chambre, sur le sol, j'aperçus la portefeuille vide et un papier
presque entièrement brûlé.

MADAME MAURICE.

Et ce papier...

VALENTINE.

Devait être un lambeau de la lettre que renfermait la porte-
feuille.

MADAME MAURICE.

Accède... ce lambeau de lettre...

VALENTINE.

Le voilà!

MADAME MAURICE.

Donne... donne... Oh! mes yeux ne peuvent plus... Lis-moi
vite les quelques mots que la flamme n'a pas dévorés!

VALENTINE, lisant.

Lavinia?... avec de l'or, comme ce misérable Gaspard... Dans
un mois, à Paris... Nos enfants... Carré Marigny... Saint-Val-
lier... 7 février 1800...

MADAME MAURICE.

Carré Marigny... oui, c'est bien le lieu... 7 février 1800... c'est
bien la date... Continue, mon enfant, continue...

VALENTINE.

Hélas! ma mère, je n'ai plus rien à lire...

MADAME MAURICE.

Plus rien... Oh! mais c'est horrible!... cette lettre devait être
en entier... et cette lettre est détruite... un ami fidèle m'était
rendu, et cet ami est prisonnier!

VALENTINE.

A son défilé, ma mère, ne peux-tu pas compter sur mon frère
Edouard?... Pour toi, c'est plus qu'un ami, c'est presque un fils...

MADAME MAURICE.

Que dis-tu... il t'aime tant, Valentine?

VALENTINE.

Jamais il ne me l'a posé sur la tête, ma mère... mais à quel-
ques mots qui lui sont échappés... j'ai deviné le secret de son

COUR...

MADAME MAURICE.

Et toi, mon enfant... toi, tu l'aimes?

VALENTINE.

Où! mon mère... oui, je l'aime depuis l'instant où je l'ai vu si
amoureux, si doux pour vous... vaillant, attentif et silencieux,
à votre chevet... Bientôt, on fut la reconnaissance qui remplait
mon âme, et plus tard...

MADAME MAURICE.

Elle devint de l'amour.

VALENTINE.

En lui, il me semble que n'est encore tel que l'âme... il te
prodigue tant de soins... c'est un si bonnet jeune homme!

MADAME MAURICE.

Pauvre Valentine!

VALENTINE.

Que voulez-vous dire?

MADAME MAURICE.

Il ne t'est pas permis d'aimer, à toi!

VALENTINE.

Et pourquoi donc, ma mère?

MADAME MAURICE.

Parce que tu ne peux pas être la femme d'un honnête homme.

VALENTINE.

Indique d'Edouard!... Non!... qu'il je donc fait?

MADAME MAURICE, s'embrassant.

Tu, pauvre ange... Mon Dieu, qui m'explique cette dévotion
d'aimer, donner-nous la force et le courage... A-tu trou-
vé, Valentine, ce nom de Maurice n'est pas le nôtre... et ce
n'est pas sur ce champ de bataille que ton père est mort...
(A mi-voix.) c'est sur un échafaud!

VALENTINE.

Ah!

MADAME MAURICE.

Mais innocent, cherchons-le bien, innocent!

VALENTINE, s'agenouillant.

Mon père!... Mon père!

MADAME MAURICE.

Prie, mon enfant, prie pour le martyr... puis, apprends enfin
ce secret qui te devait pas de s'enfermer avec moi dans la tombe...

VALENTINE.

Ma mère!

MADAME MAURICE.

M. de Saint-Vallier... (Montrant de Valentine.) Oui, ce nom,
tracé dans cette lettre, ce nom est celui de ton père... M. de
Saint-Vallier était le parent, l'ami surtout de la noble et puis-
sante famille de Lucey... A la révolution, M. de Lucey et M.
de Lucey son fils abandonnèrent leurs titres et leurs
biens pour se consacrer à leur patrie... Ils combattirent val-
lablement pour elle... Bonaparte, devenu leur conseil, leur
fit rendre leur immense fortune, et, de ce jour, la mort s'attendit
sur la riche famille. Le comte succomba le premier; quelques
mois après, sa femme mourut. Il semblait qu'une prédis-
tinction avait, avant le temps, ouvert ces deux cercueils. Il ne
restait plus de cette noble maison qu'un vieillard et un tout jeune
enfant, le fils du comte. Le vieux duc, tremblant pour son petit-
fils, l'éloigna de Paris et le confia au dévouement éprouvé de
M. de Saint-Vallier. Nous habitâmes Toulouse alors. Le pauvre
vieillard semblait revivre sous notre beau ciel du Midi. Un jour,
son mari reçut sur lettre de M. de Lucey, et cette lettre fi-
tale est encore présente à ma pensée : « Mon ami, lui écrivait-il,
le premier conseil que je vous donne, c'est de ne pas quitter ce
si bon pays de Toulouse... On me rassure... On me rassure de
la part des amis de Georges Cadoudal... On me rassure de
la part de ceux qui ont été à la tête de la révolte... Mais je
ne veux pas quitter la France sans mon petit-fils... Pour ce
l'année, voyagez jour et nuit, vous pouvez dire à Paris le 7
février...

VALENTINE.

Le 7 février!

MADAME MAURICE.

Ne descendez point à mon hôtel, je n'y suis plus... faites-
vous conduire, à la nuit tombante, au carré Marigny...

VALENTINE.

Au carré Marigny!

MADAME MAURICE.

« Une femme vous y attendra. Cette femme sera masquée ;
mais elle vous connaît et vous préservera l'année au lieu
de vous graver les armes de notre famille et qui ne me quitte
jamais... A la vue de cet anneau, remettez mon petit-fils à
cette femme, qui doit lui donner ses soins pendant le voyage...
« La présence m'oblige à prendre toutes ces précautions... Je ne
vous verrai qu'à mon retour... » J'étais souffrante alors ; M. de
Saint-Vallier me quitta cependant, pour accomplir ce qu'il croyait
être un devoir. Tout se passa comme le duc l'avait ordonné ou
précisé le 7 février, ton père était à Paris, à la nuit tombante une

tu aies recueilli mes dernières paroles, et que j'aie reçu de toi une dernière promesse.

VALENTINE. *se plaçant près de sa mère.*

Oh ! tout ce que vous ordonnerez, je le ferai, ma mère.

MADAME MAURICE.

En venant à Paris, un espoir insensé m'était resté au cœur... Je me disais : Dieu ne peut pas vouloir le triomphe éternel des rouspelles... Un jour, la preuve inattendue de l'innocence de Saint-Vallier, le ciel me l'avait, et alors, dussé-je y sacrifier le dernier souffle de ma vie, la dernière goutte de mon sang, armée de cette preuve, j'irai dire aux juges de Toulouse : Réhabilitez l'innocent, et que Dieu vous pardonne. Le ciel, qui a été si bon pour moi, me prière, se laissera toucher peut-être par ta jeunesse... Valentine... Je le laisse mon œuvre à accomplir.

VALENTINE.

Et je l'accomplirai, ma mère, au prix du dernier souffle de ma vie, de la dernière goutte de mon sang.

MADAME MAURICE.

Ah ! je puis aller retrouver le martyr, à présent. Approche... approche encore... Du courage... Valentine... du courage ! *(elle meurt.)*

VALENTINE, jetant un cri d'effroi et tombant à genoux.

Ah !... morte.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MASQUES, MISTIGRIS, BERRICHON. *(En ce moment quelques masques paraissent sur la suite de la porte, qu'ils ouvrent vivement.)*

MISTIGRIS.

Ohé !... Potanquin, nhé !...

BERRICHON, s'élançant.

Vous vous trompez de porte : ce n'est pas ici.

MISTIGRIS, se déconcertant.

Excusez ! *(Tous les masques se découvrent et se retirent avec respect. La musique du bal se fait entendre dans le logement voisin.)*

ACTE II.

PREMIER TABLEAU.

Le Café des Aveugles.

Tables à droite et à gauche. — Entre deux colonnes, au fond, l'emplacement où se tient le sauvé avec ses tentes. — Au premier plan, à gauche, les deux portes de l'escalier qui monte au Palais-Royal. — Au deuxième plan, à droite, une porte conduisant chez le maître du café. — Au troisième plan, à gauche, une voûte conduisant dans une autre partie du caveau.

SCÈNE I.

BONNIVARD, UN AVEUGLE, CONSONMATEURS, CURIEUX. *(Au lever du rideau, le sauvé exécuté un roulement. Des curieux sont groupés sur l'escalier au bas duquel il y a un escalier. — A la table de droite, Bonnivard et l'aveugle jouent aux dominos ; des consommateurs font galerie autour d'eux. — La table à gauche est inoccupée.)*

UN GARÇON.

Vétérin, faites évacuer l'escalier... Il faut que les consommateurs puissent circuler... *(Le vétérin fait remonter le monde groupé sur les marches. Quelques personnes viennent s'attabler, les autres disparaissent.)*

BONNIVARD, jouant.

Je pose trois, père Champagne.

L'AVEUGLE.

Faites donc attention, monsieur Bonnivard, vous mettez du trois sur du cinq, ça se peut pas aller.

BONNIVARD.

C'est ma foi vrai, le viens moi-même d'aveugle à va ça avec ses doigts.

L'AVEUGLE.

Ça ne doit pas vous étonner, vous le plus ancien habitué du café du Sauvage.

BONNIVARD.

Où, je prédisait cet établissement, à cause des dames de comptoir... À propos, on en annonce une nouvelle pour ce soir... une beauté espagnole... et je compte bien...

L'AVEUGLE.

Comptez vos points... Je sais dominer... il ne m'en faut que deux pour gagner... Combien avez-vous dans la main ?

BONNIVARD.

Voyez ! *(Il lui présente les dominos.)*

L'AVEUGLE, après avoir passé la main sur les dominos. Trente-sept ! *(Mouvement de surprise des assistants.)*

BONNIVARD.

C'est fabuleux... il a des yeux quelque part... Allons, ma revanche... *(Le groupe des curieux entoure les joueurs pendant la scène suivante.)*

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLEMAGNE, ROBINEAU.

ROBINEAU, à Charlemagne qui descend l'escalier.

Mais tu te trompes, Charlemagne, ce n'est pas ici que nos amis nous attendent.

CHARLEMAGNE.

C'est ici que j'ai affaire.

ROBINEAU.

Comment ?... tu sors de prison, ce soir à sept heures, je vois l'attendre à la porte de la Cassemerie... Je te dis que le rendez-vous avec Charles et Gustave est au café des Mille-Colonnes, et tu me conduis au caveau du Sauvage...

CHARLEMAGNE.

Oui, parce que je dois y retrouver...

ROBINEAU.

Qui ?... Tu veux ?

CHARLEMAGNE.

Cette pauvre dame est morte la nuit même de mon arrestation... il y a un mois... C'est ce que je viens d'apprendre tout à l'heure, rue de Valenciennes, en je ne sais où en venant ici.

ROBINEAU.

C'est donc cela qui t'a été subitement à bonne humeur... Tu étais si gai en te retrouvant libre.

CHARLEMAGNE.

Sans doute... J'avais l'espoir de lui venir en aide.

ROBINEAU.

La défunte n'a plus besoin de tes services... donc, tout est fini.

CHARLEMAGNE.

Non ; elle a laissé une fille.

ROBINEAU.

Mais ce n'est pas cette jeune fille que tu viens attendre ici ?

CHARLEMAGNE.

Je ne la verrai que demain... car elle n'habite plus la même maison, ni le même quartier. La personne que j'attends est un compagnon de captivité, sorti de prison quelques heures avant moi, et qui m'a donné rendez-vous dans ce café.

ROBINEAU.

En ce cas je vais chercher nos amis, qui sont au Mille-Colonnes, nous sifflerons ainsi bien ta mise en liberté au café des Aveugles.

CHARLEMAGNE.

Va les rejoindre, Robinseau, mais en les amène point ici... J'ai besoin d'être seul avec mon camarade de prison... Ce que j'ai à lui demander, ce qu'il a à me dire, ne peut être connu que de nous deux.

ROBINEAU.

C'est différent... ah ça, tu viendras nous retrouver... à tout de suite. *(Il remonte l'escalier, et sort.)*

L'AVEUGLE.

J'ai encore gagné, monsieur Bonnivard, la consommation est pour votre compte.

CHARLEMAGNE, à lui-même.

Je ne vois pas ici mon étrange et mystérieux compagnon... peut-être m'attend-il dans une autre partie du caveau. Voyons plus loin. *(Il va de table en table et sort par la fond en cherchant toujours. Les aveugles musiciens arrivent par l'escalier.)*

LE GARÇON, à l'aveugle qui joue aux dominos.

Chef d'orchestre, vos musiciens vous attendent. *(L'aveugle se lève et va au fond se placer à l'orchestre près du sauvé.)*

BONNIVARD, au garçon.

Je dois les petits verres, j'ai le payer quand la nouvelle dame de comptoir sera en fonction, je la verrai de plus près.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MISTIGRIS, GIROFLÉE, arrivent par l'escalier.

MISTIGRIS.

Venez, leur printrinière et si ne vous causez rien en descendant.

GIROFLÉE.

Nem d'un petit bonhomme ! quel éclairage luxurieux !... on s'illumine pas avec des rats de cave ici.

BONNIVARD.

Je reconnais cette voix-là... c'est ma petite voisine... la char-

GIROFLE.
Tiens ! monsieur Bonniard. (Ils à Mistigris.) Le vieux Johard qui me fait la cour...

BONNIARD.
Pas quel hasard ici, idola de mon âme !...

MISTIGRIS.
C'est un mystère... Girofle, je vous avais prêté de modèle votre organe. Vous êtes reconnue, voilà la même éventée.

BONNIARD.
Quelle mèche ?

GIROFLE.
Ma foi, je ne sais pas, c'est monsieur Mistigris qui est venu à l'éventer, ce soir, de mon établissement, et qui m'a dit de mettre un voile... Je ne sais pas si ça m'empêcherait d'être vue... mais ça m'empêche d'y voir... ça me fait fuier.

MISTIGRIS.
Ce que j'en ai fait, Girofle, c'est parce que votre tante abuse de votre jeunesse et de votre beauté pour schalandier son affreux boutique, ça me faisait mal de vous voir ensourée de pieds de veau, de idées de moulin, et autres...

BONNIARD.
Le fait est que mademoiselle était bien déplacée là dedans...

GIROFLE.
Aussi, j'abandonne la profession de ma tante... ça n'est pas un état propre pour une demoiselle qui a des goûts artistiques... J'ai une vocalisation... Je veux être demoiselle de comptoir.

BONNIARD.
Oh ! que vous auriez été bien ici... mais il fallait une étonnante...

MISTIGRIS.
Quel... l'étrangère... la voici !

GIROFLE.
Bah !

BONNIARD.
Pas possible !

On annonce, depuis trois jours, dans ce local, l'arrivée d'une Circassienne...

GIROFLE.
D'une Circ... quel ?

MISTIGRIS.
... sienn... et là voilà. (Il montre Girofle.)

BONNIARD.
Bah !

MISTIGRIS.
J'ai parlé au maître du café de vos qualités physiques, et j'ai obtenu pour vous le comptoir, ou plutôt la tréme où vous allez bruler ce soir.

BONNIARD.
Où ! quelle excellente idée !... vous serez superbe, avec le costume de l'emploi.

GIROFLE.
Il y a un costume ?

MISTIGRIS.
Breda d'or et semé de diamants !

GIROFLE.
Ça m'ira très-bien !

BONNIARD.
Ah ! c'est à présent que je desirais à passer souvent au comptoir !

MISTIGRIS.
Je dois vous avouer, Girofle, qu'il y a une condition à votre réception.

GIROFLE.
Et laquelle ?

MISTIGRIS.
Il se faut parler que la bouchée de Circassie.

GIROFLE.
Je ne la suis pas.

BONNIARD.
Ah ! bah !

MISTIGRIS.
On ne vous permet que le langage des yeux.

BONNIARD.
Et ils sont si éloquentes.

GIROFLE.
Ne pas parler, enfin... ça ne commence que le soir... je me languis dans la journée.

BONNIARD.
Vous voilà de la maison... je ne frige plus d'ici.

MISTIGRIS.
Ah ! mais si il faudra en bouger, attendu que tout à l'heure, en

passant devant chez vous, votre épouse m'a prié de vous apporter cette lettre timbrée de Noisy-le-Sec... Il paraît que ça vous intéresse. (Il lui donne une lettre.)

BONNIARD.
C'est de ma nourrice.

GIROFLE.
Elle vit encore ?

BONNIARD.
De la nourrice de mon drame ne. (Il dit.) Bah ! il a une dent.

GIROFLE.
Il en aura bientôt plus que son père.

MISTIGRIS.
La nourrice vous demande tout de suite... c'est très-pressé.

BONNIARD.
Oh ! quelle idée, et moi qui cherchais un prétexte pour passer mon carnaval en garçon... avec Girofle... Si je félicite de partir... Aquise ne se doutera de rien. (Haut.) Merci, monsieur ! j'ai demain à Noisy-le-Sec.

MISTIGRIS.
Madame Bonnard sera seule... quelle chance pour Berri-chou ! (A Girofle.) Ah ça, Girofle, il n'est que temps d'aller recevoir vos vêtements de carnaval.

BONNIARD.
Je vous accompagne, ô fleur des tripières... je veux vous recommander... Mais à quoi pensez-vous donc ?

GIROFLE.
Je pense à se rien dire et à m'écrouler déjà...

MISTIGRIS.
Dépêchez... dépêchez. (Il sortent tous les trois par le fond.)

SCÈNE IV.

VALENTINE, puis LE GARÇON, ensuite CHARLEMAGNE.
(Valentine est en costume d'homme, redingote noire, pantalon noir, gants noirs, crêpe au chapeau.)

VALENTINE, sur l'escalier.
C'était bien M. Charlemagne... il était entré ici avec un ami... et cet ami a passé sans doute moi tout à l'heure... j'attendrai... mais c'est café à une autre soirée peut-être ? Si M. Charlemagne était parti... mon dernier espoir serait perdu... descendre dans un pareil lieu... sans ce costume... Allons, il le faut. (Elle descend et s'arrête à la dernière marche.)

LE GARÇON.
Entrez, jeune homme, entrez... que faut-il vous servir ?

VALENTINE, à elle-même.
Je ne le vois pas... (Au garçon.) Monsieur... dites-moi, je vous prie, si cet établissement a une autre issue que celle-ci. (Elle désigne l'escalier.)

LE GARÇON.
Oh ! jeune homme, il y a une sortie, pour les habitués, du côté de la rue.

VALENTINE.
Oh ! mon Dieu ! mon Dieu... (Elle chancelle et s'appuie sur la rampe de l'escalier.)

CHARLEMAGNE, rentrant.
Il n'est pas arrivé... nous en sommes à une de ces tables, je ne puis manquer de l'apercevoir.

LE GARÇON.
Eh ! hi... qu'est-ce que vous avez donc ? (Il soutient Valentine.)

CHARLEMAGNE.
Voilà, monsieur... M. Charlemagne... il est entré ici avec un ami... et cet ami a passé sans doute moi tout à l'heure... j'attendrai... mais c'est café à une autre soirée peut-être ? Si M. Charlemagne était parti... mon dernier espoir serait perdu... descendre dans un pareil lieu... sans ce costume... Allons, il le faut. (Elle descend et s'arrête à la dernière marche.)

LE GARÇON.
Entrez, jeune homme, entrez... que faut-il vous servir ?

VALENTINE, à elle-même.
Je ne le vois pas... (Au garçon.) Monsieur... dites-moi, je vous prie, si cet établissement a une autre issue que celle-ci. (Elle désigne l'escalier.)

LE GARÇON.
Oh ! jeune homme, il y a une sortie, pour les habitués, du côté de la rue.

VALENTINE.
Oh ! mon Dieu ! mon Dieu... (Elle chancelle et s'appuie sur la rampe de l'escalier.)

CHARLEMAGNE, rentrant.
Il n'est pas arrivé... nous en sommes à une de ces tables, je ne puis manquer de l'apercevoir.

LE GARÇON.
Eh ! hi... qu'est-ce que vous avez donc ? (Il soutient Valentine.)

CHARLEMAGNE.
Voilà, monsieur... M. Charlemagne... il est entré ici avec un ami... et cet ami a passé sans doute moi tout à l'heure... j'attendrai... mais c'est café à une autre soirée peut-être ? Si M. Charlemagne était parti... mon dernier espoir serait perdu... descendre dans un pareil lieu... sans ce costume... Allons, il le faut. (Elle descend et s'arrête à la dernière marche.)

LE GARÇON.
Entrez, jeune homme, entrez... que faut-il vous servir ?

VALENTINE, à elle-même.
Je ne le vois pas... (Au garçon.) Monsieur... dites-moi, je vous prie, si cet établissement a une autre issue que celle-ci. (Elle désigne l'escalier.)

LE GARÇON.
Oh ! jeune homme, il y a une sortie, pour les habitués, du côté de la rue.

VALENTINE.
Oh ! mon Dieu ! mon Dieu... (Elle chancelle et s'appuie sur la rampe de l'escalier.)

CHARLEMAGNE, rentrant.
Il n'est pas arrivé... nous en sommes à une de ces tables, je ne puis manquer de l'apercevoir.

CHARLEMAGNE.
 Rien... posez ça sur cette table et laissez-vous! (Il verse un verre d'eau à Valentine. Le garçon lui sort.)

SCÈNE V.

VALENTINE, CHARLEMAGNE.

CHARLEMAGNE.
 Après le nouveau maître qui vous a frappée, comment se finit-il que je vous revais sous ces vêtements?

VALENTINE.
 Je les ai pris, monsieur, parce que le deuil même d'une mère ne protège pas toujours sa fille contre l'insulte.

CHARLEMAGNE.
 Pourquoi Valentine! Mais était-ce lui que je devais vous retrouver!

VALENTINE.
 Je vous ai suivi...; car me rapprocher de vous, c'était l'unique pensée de mon esprit, le seul but de ma vie. Malgré mes prières, on n'a pas voulu me laisser parvenir jusqu'à vous dans la prison... Mais on m'avait au moins permis d'espérer que vous seriez bien tôt rendu à la liberté... ainsi, j'ai été chaque jour au même à la porte de la Conciergerie l'heure de votre délivrance... Qu'elle a été lente à sonner!

CHARLEMAGNE.
 Ah! vous étiez là quand, ce soir, mes amis sont venus me chercher?

VALENTINE.
 Oui, monsieur... N'osant vous aborder devant eux, je m'étais promis de ne plus vous perdre de vue, et vous pouvez juger si mes résolutions sont fortes, puisque j'ai osé vous suivre jusqu'ici...

CHARLEMAGNE.
 Est-ce sa grâce pour m'apprendre que vous avez fait quelque découverte, grâces à ce braillement de lettre que votre mère a dû trouver chez moi?

VALENTINE.
 Hélas! monsieur, cette lettre, presque entièrement ensauvée est à peine au indice... voyez... (Elle lui montre le lambeau de papier.)

CHARLEMAGNE.
 Brûlée... comment se fait-il?

VALENTINE.
 N'avoir que cela, c'est en rien posséder, si vous ne pouvez confier ces lignes que je relis sans cesse et dont le sens m'échappe toujours.

CHARLEMAGNE.
 Cette lettre ne renfermait que quelques phrases, et je l'ai relue tant de fois, qu'il me suffira de deux ou trois mots pour que ma mémoire se la rappelle... Varez... comment y a-t-il?

VALENTINE, consultant le papier.
 D'abord, il y a un nom... Lavinia.

CHARLEMAGNE, cherchant dans sa mémoire.
 Bien, j'y suis... La lettre commençait ainsi : « Cher Henri, avez-vous donc oublié Lavinia? »

VALENTINE, de même.
 Avec de l'or... comme ce misérable Gaspard.

CHARLEMAGNE.
 « Ce n'est pas moi qui m'en paye avec de l'or, comme ce misérable Gaspard, qui, grâce à votre prudence, a emporté notre secret dans la tombe. »

VALENTINE, de même.
 « Dans un mois à Paris... mes enfants... »

CHARLEMAGNE.
 « Je... je... Je serai donc un mois à Paris... Le reste m'échappe... Qu'y a-t-il encore? »

VALENTINE.
 Plus rien que ces mots : Carré Marigny... Saint-Vallier... 7 février 1800.

CHARLEMAGNE.
 Oui, c'est cela... « Si l'or de nous pouvait oublier le poète qui nous unit, l'autre n'aurait pu l'or faire oublier, qu'à lui énumérer de lieu le Carré Marigny, qu'à lui dire ce nom : « Saint-Vallier, qu'à lui rappeler cette date : 7 février 1800. »

VALENTINE.
 Et la signature?

CHARLEMAGNE.
 Ce n'était qu'un brouillon de lettre resté inachevé.

VALENTINE.
 Mais vous savez au moins chez qui vous l'avez trouvé?

CHARLEMAGNE.
 Il y a trois mois... dans un hôtel à Londres... en prenant possession d'une chambre qu'une dame étrangère, une voyageuse

venait de quitter... Parmi d'autres chiffons de papiers insignifiants que la servante avait poussés dans la cheminée, je découvris celui-ci, auquel je n'aurais attaché aucune importance si le nom de Saint-Vallier ne s'y fût point trouvé... Je savais alors le crime dont on avait accusé votre père et la peine qu'il avait subie... et il me semblait que la Providence elle-même m'avait fait trouver cette lettre.

VALENTINE.
 Oh! sans doute, car cette Lavinia... ce Henri, doivent être les coupables... Mais qui nous pourra mettre sur leurs traces?

CHARLEMAGNE.
 Un homme que j'attends ici.

VALENTINE.
 Et quel est cet homme?

CHARLEMAGNE.
 Un camarade de chambre... un vagabond arrêté le même jour que moi... Il était sans ressources, j'avais quelques argent... je lui vins en aide. Nicolas Roulier, c'est son nom, se montra reconnaissant... et un jour que le vin l'avait rendu plus courageux, il me dit : « Touché là... je n'oublie rien, moi, ni le bien ni le mal... Je serai riche un jour, et je ne souviendrai du vin... l'étais à peine et que je m'agissais... une divagation... Mais, hier, Roulier avait été acquitté et moi non, et devait sortir comme moi de prison aujourd'hui... Il lui dut d'être et me promit encore une part dans sa fortune à venir. « Je n'ai rien, se « répéta-t-il, très-riche quand le Carré Marigny n'aura payé, se « qu'il me doit. »

VALENTINE.
 Le Carré Marigny!

CHARLEMAGNE.
 A ce mot, la pensée me vint que ce Roulier pouvait savoir quelque partie du secret que nous cherchons à découvrir, qu'il avait été témoin du crime, peut-être, et qu'il voulait se faire payer son silence... Je le pressai de questions... il ne put y répondre; l'heure était venue... on nous sépara comme de coutume... mais j'avais fait promettre à Roulier de nous revoir dès aujourd'hui, et il m'a donc rendez-vous dans ce café.

VALENTINE.
 Oh! il faut attendre cet homme... il faut qu'il nous dise tout ce qu'il sait.

CHARLEMAGNE.
 Mais savez-vous bien le courage, vous, père et noble jeune fille, de vous asseoir près de ce misérable, et d'écouter ses propos grossiers, dans ce lieu où tout autour que moi peut vous reconnaître!

VALENTINE.
 Eh! que m'importe l'opinion des autres, quand il s'agit de poursuivre la sainte mission que j'ai reçue de ma mère expirante... Pour l'accomplir, il n'y aura ni scrupule qui me fasse hésiter, ni honte qui me retienne, mon devoir est de braver même le mépris... L'enlèvement me reviendra, quand j'aurai réhabilité la mémoire de mon père.

CHARLEMAGNE.
 Vous y parviendrez, Valentine.

VALENTINE.
 Oui, car j'ai pour moi Dieu dans le ciel...

CHARLEMAGNE, lui prenant la main.
 Et un véritable ami sur la terre... Comptez sur moi; je vais encore voir si je puis découvrir cet homme. (Il s'éloigne en cherchant parmi les consommateurs.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BONNIVARD, MISTIGRIS, GIROFLE, en costume de Circassienne; Consommateurs, Garçons; enfin ROUITIER.

BONNIVARD, sortant de sa porte à gauche et s'adressant aux consommateurs qui occupent les tables au fond.
 Messieurs... messieurs... voici la nouvelle dame de comptoir... c'est une délicieuse odalisque, une ravissante houri...

TOUS.
 Vraiment?

BONNIVARD.
 Ah! ça, sauvage, on roulement... Mieux les musiciens, u marche triomphale. (On joue la marche des Tartares. Tout monde se lève, se pousse, pour voir entrer Girofle, à laquelle Bonnivard donne la main et que suit Mistigris. Girofle a un costume d'une élégance ridicule.)

MISTIGRIS.
 Place, place à la Circassienne! Attention, je vais lui faire déployer ses petits talents. Parlez circassien, ama, eupa, pou, pou.

GIROFLE.
 Bicquette, cacao, brise-miche, casse-croûte)

Al! bravo! bravo!

BOUTIER.

RISTIGNE.

Couturons la marche... Place, messieurs!

BOUTIER, venant de l'escalier et bondissant tout le monde.

Place à moi, dussé-je, veux voir.

BOUTIER, heurtant Valentine.

Flange-toi donc, blase-bec!

VALENTINE, effrayée.

Monsieur!

BOUTIER.

Mais, range-toi donc mieux que ça!... (Et, lui prenant par le bras, il la rejette presque sur Charlemagne, qui, s'élançant entre Valentine et BOUTIER, s'apprête à la défendre).

CHARLEMAGNE.

Misérable! frapper un enfant!

VALENTINE, voulant le retener.

Monsieur Charlemagne!

BOUTIER.

Charlemagne!... un ami!... Je ne tape plus!

CHARLEMAGNE, bas à Valentine.

C'est lui!

LE GARÇON.

Frut-il aller chercher la garde?

BOUTIER.

Jamais! Tu ne vois pas qu'un samure, (Pendant ce temps, la Circassienne a continué son marche vers le comptoir, supposé dans l'autre partie du cercle, et tout le monde l'a suivie).

SCÈNE VII

ROUTIER, VALENTINE, CHARLEMAGNE.

BOUTIER, à Charlemagne.

Vous connaissez le petit... ah, l'ami de mon ami est mon ami... Touche-là, garçon... touche donc là... Oh! quelle petite main blanche... ça ne doit pas savoir donner un coup de poing... Mais, avec moi, ça sera du luxe... du moment où mon ami Charlemagne vous prouvoit, jeune homme... soif!... et vous accepterez votre part du bol de punch que je viens offrir à mon camarade...

CHARLEMAGNE.

C'est que...

BOUTIER.

De quoi... le petit refuse... y veut donc m'humilier...

VALENTINE.

Vous vous trompez, monsieur, j'accepte.

BOUTIER.

A la bonne heure!... Garçon, du punch et tant thum!... T'es raison, petit, faut pas être fier... J'ai vu en vente aujourd'hui, mais on aura peut-être un habit plus tard... faudra voir...

CHARLEMAGNE, bas à Valentine.

Toujours cette idée fixe!

BOUTIER.

J'ai suis un peu en retard... J'ai voulu aller faire un tour à mon damier... et ce n'est pas près d'ici... Mais Nicolas Routier n'oublie rien... vous en saurez la preuve quand je serai riche.

CHARLEMAGNE.

Oui, quand le Carré Marigny aura payé.

BOUTIER.

Chat!... ne faut pas jaser de ça ici.

CHARLEMAGNE, bas à Valentine.

Il parlera tout à l'heure...

LE GARÇON.

Voilà le punch!

BOUTIER.

A table!

CHARLEMAGNE, au garçon.

Payez-vous?

BOUTIER.

De quoi!... c'est moi qui invite.

CHARLEMAGNE.

C'est juste... mais c'est moi qui régale... ça se fait tous les jours entre amis.

BOUTIER.

Eh! bien, je vous rendrai ça... (Prenant la monnaie.) avec le reste. (Il veut se placer à la table, premier plan à droite.)

CHARLEMAGNE, s'asseyant.

Certainement... quand vous aurez fait fortune.

BOUTIER.

Ma fortune, il y a vingt ans bientôt que je l'attends, mais il faudra qu'on me paye, capital et intérêts.

VALENTINE, d'air.

Vingt ans!

CHARLEMAGNE.

Buvez!

BOUTIER.

Verser donc au petit... et traquons... Dans la brasse société on trisque, jeune homme!

VALENTINE.

A votre fortune, monsieur Routier.

CHARLEMAGNE.

Qui sera fainéant, si on la laisse grossir depuis vingt ans.

BOUTIER.

Oui, ça date de 1800.

VALENTINE.

De 1800... Buvez donc!

BOUTIER, buvant.

Y va bien, le petit!

CHARLEMAGNE.

C'est mon élève... Ah çà, d'un diable vous viendrez donc cette richesse que vous attendez?

BOUTIER.

Chut! c'est un secret...

VALENTINE.

Que vous savez?

CHARLEMAGNE.

Et il y a des secrets qui sont des mines d'or...

VALENTINE.

Surtout quand ils peuvent faire trembler des empereurs.

BOUTIER, qui commence à se griser.

Les empereurs... ils en ont trop...

VALENTINE et CHARLEMAGNE.

Trois!

BOUTIER.

Mais il y en a un qu'il ne faut pas compter... et pour cause...

CHARLEMAGNE, bas à Valentine.

Ce Gaspard, qu'ils ont tué.

BOUTIER.

Ah! mais décidément en voilà assez là-dessus.

CHARLEMAGNE.

Pourquoi donc? entre amis on peut tout se dire.

VALENTINE.

Et nous sommes vos amis.

BOUTIER, les regardant.

Ah çà, vrai!... vous êtes de bons enfants... qui n'avez peur de rien.

CHARLEMAGNE.

De rien...

BOUTIER.

Ni le petit non plus!

VALENTINE.

Que l'occasion vienne, et j'espère en donner la preuve... (Prenant.) A votre santé!

BOUTIER, à Charlemagne.

J'en suis pour ce que j'en ai dit... Il va très-bien. (Routier et Charlemagne boivent. Valentine, qui a jeté de côté le punch qui était dans son verre, frinit d'achever de boire.)

CHARLEMAGNE, interrogeant.

Vous voudriez nous proposer?

BOUTIER.

Une association.

VALENTINE.

Nous acceptons...

BOUTIER.

Je serais bien... vous n'êtes pas dégoûtés... il s'agit d'en fier coup à faire... Si vous réussissez, part à trois.

CHARLEMAGNE.

C'est toujours relativement à cette vieille dette?

BOUTIER.

Mais sans doute. Je vas vous mettre au courant de l'histoire.

VALENTINE.

Nous écoutons.

BOUTIER.

C'était au commencement de février.

VALENTINE.

Au Carré Marigny.

BOUTIER.

Juste... dans la nuit du lundi gras... Parmi les complices, il y en avait deux qui se connaissaient... et comme ils s'entendaient, les gredins... Enfin, c'est bon... ça se payera un jour... (Tendant son verre.) Est-ce qu'il n'y a plus de punch?

CHARLEMAGNE.

Garçon! un bol de punch.

LE GARÇON.

Voilà! voilà!

CHARLEMAGNE.

Eh! bien... ces deux complices?

BOUTIER.

Je les vois encore... La femme... car il y avait une femme, portait un costume de dame espagnole... Robe noire de satin... avec une garniture de pils, qui brillait aux étoiles... une mantille

noir, et un masqueidem... près au nord orange sur l'épaule gauche... L'homme avait un bâton de magicien semé de flammes rouges, sur un fond noir, et portait aussi un band orange sur l'épaule gauche.

VALENTINE.

Et le troisième misérable?...

ROUTIER, *à regarder un moment.*

Le troisième... était vêtu en pèlerin, afin de pouvoir emporter l'enfant dans le pan de sa robe...

CHARLEMAGNE.

Ah ! il n'agissait d'un enfant?...

ROUTIER.

Où, dont la dame espagnole et le magicien voulaient se défaire... Ils se tenaient tous trois près d'un arbre... aux aguets, écoutant le bruit d'une voiture qui arrivait par la grande avenue des Champs-Élysées... Quand la voiture se fut arrêtée, les trois complices se prirent la main, comme pour se dire : C'est convenu... La dame s'assit au-devant d'un étranger qu'on attendait... *(Le garçon apporte le punch.)*

VALENTINE, *à part.*

C'était mon père !

CHARLEMAGNE.

Tenez, garçon ; mettez ça là. *(Il page.)*

ROUTIER.

L'étranger remit le bâillon en question, et s'en alla... après l'avoir embrassé... Alors les deux revinrent à l'endroit où elle avait quitté les deux hommes ; à son tour, elle donna l'enfant au pèlerin... et comme celui-ci avait besoin de courage pour le coup qu'il allait faire... il demanda à boire... *(Il tend son verre.)* Le magicien lui versa d'un soi-disant réconfortant qu'il avait sur lui...

VALENTINE.

Et puis...

ROUTIER, *avec humeur.*

Et puis... le pèlerin emporta l'enfant du côté de la route de Passy... On l'avait payé pour en débarrasser les deux autres... Il gagna son argent...

CHARLEMAGNE.

Vous avez vu commettre le crime ?...

ROUTIER.

Où... Je l'ai vu... Est-ce qu'il n'y a pas dans un pareil secret la fortune d'un homme ?

VALENTINE.

Il faudrait pour cela connaître au moins l'un des complices, et vous trois étiez masqués.

ROUTIER.

Eh bien ! c'est-que je ne vous ai pas dit qu'un moment où la dame espagnole se pencha pour placer l'enfant dans la robe du pèlerin, son masque se détacha... Elle le remit aussitôt ; mais trop tard encore pour ne pas laisser le temps de voir son visage... Je vivrais cent ans, que je le recommanderais...

CHARLEMAGNE.

Allons donc... vous le croyez...

ROUTIER.

Fen ai en la preuve le jour de mon arrestation... car je suis bien sûr de l'avoir retrouvé.

VALENTINE.

Vous avez retrouvé cette femme ?

CHARLEMAGNE.

Où cela ?

ROUTIER.

Devant l'hôtel des affaires étrangères... dans une belle voiture avec un chasseur derrière... La dame descendue, le chasseur entra au cabaret... Je le suivis... Quand on boit, on cause.

CHARLEMAGNE, lui versant.

Où... après ?

ROUTIER.

Je paye bouteille au chasseur, je le questionne sur sa biographie... y me répond que c'est une Irlandaise, qui était à Londres il y a trois mois.

CHARLEMAGNE, *à part.*

A Londres, il y a trois mois !

ROUTIER.

La dame n'avait pas fait une longue visite, car on vint crier au chasseur : Milady Mac Donell demande sa voiture.

CHARLEMAGNE ET VALENTINE.

Mac Donell !

ROUTIER.

J'avais son nom, je me dis : j'aurai son adresse... Je veux venir avec le chasseur ; mais j'avais réglé, fallait payer... l'temps je jeter une pièce sur le comptoir, la voiture avait disparu... et le soir même, j'étais arrêté. Maintenant je veux être libre... seulement, faudra du temps, car Paris est grand.

CHARLEMAGNE.

Nous vous aiderons... nous ne laisserons pas un ami dans l'embaras... une femme qui a une voiture, un chasseur, est riche... et les gens riches, ça se trouve.

ROUTIER.

Je retournerai au cabaret... le chasseur y sera peut-être revenu.

CHARLEMAGNE.

Moi ! j'irai à la poste... à la police... *(On entend un roulement au-dessus du café.)*

LE GARÇON.

Allons, messieurs et dames, il faut partir, voilà le roulement, on ferme les grilles du Palais-Royal. *(Des consommateurs se dirigent vers l'escalier et sortent.)*

ROUTIER.

C'est bon, on s'en va.

CHARLEMAGNE.

Il faut nous revoir.

VALENTINE.

Demain, tous les jours.

CHARLEMAGNE.

Ainsi, c'est entendu, nous nous retrouverons.

ROUTIER.

Demain, à midi, dans la maison du costumier, quai aux Fleurs, c'est là que je perche.

LE GARÇON.

Allons, messieurs, allons...

ROUTIER.

Où s'en va que j'ai dit... Bonne nuit mon chapeau.

CHARLEMAGNE, *bas à Valentine.*

A Londres !... il y a trois mois... et cette lettre trouvée à Londres aussi... il y a trois mois.

VALENTINE.

Où, cette femme doit être Lavinie.

CHARLEMAGNE.

Espoir et courage !

VALENTINE.

Oh ! ma mère, te ne prie pour nous, et Dieu nous protège.

ROUTIER, *sur l'escalier.*

A demain, les autres.

CHARLEMAGNE ET VALENTINE.

A demain.

BOUTEILLE TABLE.

Vénus et Jupiter.

Le quai aux Fleurs, à l'angle de la rue de la Barillerie. A gauche du public, boutique de costumier. — Au deuxième plan, une allée au-dessus de laquelle il y a une lanterne, avec ces mots : *Commissionnaire au service de Paris.*

SCÈNE I.

MISTIGRIS, ASPASIE, puis BERRICHON. *(Au lever du rideau on entend de tous côtés les sons de la trompe du carnaval, on voit un passiflore qui fait des tours. MISTIGRIS, arrivant par la gauche.)*

MISTIGRIS, *arrivé en criant.*

Via l'ordre et la marche du bon gras ; le nom des rues, plus et carrefours où passera le cortège... Tenez, est-ce que vous v nez, madame Bonnavard, pour faire partie du cortège ?

ASPASIE.

Moi... par exemple !... Je viens de la voiture de Nohy-le-Sec, retenu la place de mon mari, pour être plus sûr qu'il partira... Je voulais y envoyer votre ami Berrichon, mais il m'a manqué de parole ce matin... Si c'est comme ça qu'il espère faire son chemin auprès des dames.

MISTIGRIS.

Ne vous fâchez pas ; tenez, le voilà en personne.

BERRICHON, *entrant. Il est très-pâle.*

Ah ! enfin, c'est vous, Aspasia. J'ai essayé de courir après vous. *(A Mistigris.)* Soudieusement, mon ami.

MISTIGRIS.

Gré coquin !... comme tu es pâle !...

ASPASIE.

Vous ressemblez à un merlan qui va se faire frire !

BERRICHON.

Où, j'ai assez mauvaise mine. Oh ! ne riez pas, Aspasia, voyez une infortune qui m'a versé tout son sang pour vous.

ASPASIE.

Pour moi !

MISTIGRIS.

To t'es battu avec un fiscal.

BERRICHON.

Un, ça n'aurait rien. J'ai eu cette nuit trois cent soixante-et-un coups de m's troupes.

MISTIGRIS.

Et ils t'ont tous blessé.

Tous !

Ah ! je devine !. Trois cent soixante-ais saignures !

Juste... Elles étaient toutes prises.

Celles que nous vendons ne raient jamais.

D'autant que je les vends à une date très-sévère. Je vais être bien mal à mon aise en sautoir.

Roh ! en te mettant des faux mollets...

Oui, et beaucoup de sautoirs.

Mai, je cours presser le départ de mon mari.

Je comprends, ô Aspasia !... Je vous dirai le reste plus tard. Pour le moment, je n'ai plus une goutte de sang dans les veines.

A ténie... Vous viendrez me regarder, je serai toute prête... (Berriehon entre chez le costumier. Madame Bonnard remonte au fond.)

Depêche-toi, mon bouchonier. (Criaient.) Vlà la marche du cortège... (Il sort.)

SCÈNE II

LES MÊMES, BONNARD, en dehors. (On entend des gamins qui rient après lui.)

Brigands !... Bandes !... Polissons !... (Les gamins courent après lui et le frappent de leurs lattes.)

Mais viens donc, bidou... Tu vois bien que ce sont des enfants qui t'amusent.

Ah ! tu trouves qu'ils s'amusent. Zizie... (Brisant une latte sur son genou.) Tiens ! ça t'apprendra... scélérat !... à me flaquez des rais. (Les gamins courent en riant et en criant.)

Je ne me trompe pas... c'est monsieur Bonnard. A qui en avez-vous donc ?

A une jeunesse effrénée, qui me soûle, à chaque pas, de ses impudiques carnavalesques... Voyez. (Il se tourne et montre le dos de son habit, couvert de rats, groupés d'une façon grotesque.)

C'est vrai... votre dos ressemble à un fromage de Hollande pris d'assaut.

Allons, calme-toi, tu seras à l'abri de ces incursions-là à Joy-le-Sec.

Monsieur Bonnard part pour Noy-s-le-Sec ?

Hélas ! oui... à l'instant.

Hélas ! oui... (A part.) Pauvre chat.

Je lui fais la conduite à ce Joy-le-Sec... Mais il y en a encore bien loin d'ici à la voiture de Noy-s-le-Sec.

Je crois bien... des tières le Luxembourg.

Si monsieur Morel n'était pas là...

Plus que son... vous ne me conduirez qu'au pont Saint-Michel.

Tiens... (Haut.) Ça peut se faire !

Emmenez-le bien vite, vous viendrez me rechercher ici...

Roh ! (Haut.) Ça ne sera pas long. Mon flâneur est là.

Au revoir, Zizie...

Adieu, Dodere... Couvre-toi bien les oreilles : c'est ton endroit sensible.

Ne t'en vas pas trop en mon absence.

Je ferais tout mon possible pour cela.

Allons, monsieur Bonnard.

Vite, en route, Côté que côté ; Vite, en route, Et foutez caeter.

(Morel emmène Bonnard qui envoie des baisers à Aspasia, celle-ci a mis son mouchoir sur ses yeux comme pour essuyer ses larmes.)

SCÈNE III

ASPASIE, MADAME BELENFANT, puis BONNARD.

S'il n'est pas content de ces adieux-là pour un jeudi gras, il sera bien délicat... A présent qu'il est parti, mon dessein est de suivre ses recommandations... Il m'a ordonné de ne pas m'ennuyer... Je vais m'arranger pour ça. (Adressant à madame Belenfant qui paraît sur sa porte.) Bientôt, madame... je voudrais avoir un costume... quelque chose de gai, de coquet... doucement.

Vous aurez chez nous tout ce qu'il y a de mieux... Nous faisons les bals de la plus haute société... Montez à droite, côté des dames. (Aspasia entre dans le magasin.)

Mais foi, je n'attendrai pas davantage pour m'abandonner à de joyeux ébats... Aspasia est retournée à la maison pour se livrer aux soins de la maternité... je puis faire le scélérat. (A madame Belenfant.) Madame, je désirerais un costume sévère, imposant, majestueux, mais pas trop coquet moué cependant.

Un Jupiter !... comme ça se trouve, et la charmante Giroflée qui m'a promis d'être ça. Venez... Je prends le Jupiter, s'il me va... Il m'a... tout va bien.

Montez à gauche... côté des hommes. (Ils entrent ensemble.)

SCÈNE IV

MISTIGRIS, traversant, puis GIROFLÉE.

Voilà l'ordre et la marche du beuf gras... les rues et les places par où je serai le cortège.

Quel bonheur !... c'est moi qui en eue comme ça dans les rues.

Tiens ! vous v'la par ici, Giroflée ?

Donnez-moi donc un de vos exemplaires que je me voie passer.

Plais-tu ?

C'est mon cortège que vous proclamez.

Allons donc, ça n'est pas possible.

Puisque je viens d'être engagé pour remplacer le personnage principal.

Qui... le beuf gras ?

Nou. La Vénus... Je serai là avec les trois Grâces.

Ça en fera quatre.

C'est Berriehon qui m'a fait avoir cet emploi-là, mais le cortège va bientôt partir, les rieurs, le beuf, les songes, tous les animaux sont prêts, on n'attend plus que Berriehon.

Il est là.

Arrivée donc, annoncez Berriehon, vous n'en finirez pas de mettre vos mollets. (Berriehon rétro en sautoir, avec une cravate rouge, des gants de peau de lapin.)

Non ! il les a mis ses mollets par-dessus.

Non ! il les a mis ses mollets par-dessus.

Non ! il les a mis ses mollets par-dessus.

Non ! il les a mis ses mollets par-dessus.

Non ! il les a mis ses mollets par-dessus.

Non ! il les a mis ses mollets par-dessus.

Non ! il les a mis ses mollets par-dessus.

Non ! il les a mis ses mollets par-dessus.

Non ! il les a mis ses mollets par-dessus.

LES MYSTÈRES DU CARNAVAL.

Est-ce que je suis en retard ?

Rassure-toi, ce n'est encore que le Mas du corsège.

Je ne suis que de la queue. Levons le pied, déesse.

Décampons, sauvegarde. (Ils sortent par le fond à droite.)

SCÈNE V.

BONNIVARD, sortant de chez la costumière, puis ASPASIE.

BONNIVARD, costumé en Jupiter et masqué.
Je suis méconnaissable; voilà le moment de commencer mes fredaines.

ASPASIE, vêtue en Folia, masquée aussi.
Sous ce costume-là, mon mari lui-même ne me reconnaîtrait pas.

BONNIVARD, regardant Aspasia.
Oh! le joli masque. J'ai bien envie de faire une infidélité à Girardin... (À Aspasia.) Je te connais.

ASPASIE, regardant Bonnard.
Oh! quel affreux grotesque... S'il n'y en avait que de hâles comme celui-là, mon mari pourrait être bien tranquille. (Elle se perd dans la foule. Bonnard veut la suivre, mais, reconnu par le gamin, il se sauve.)

SCÈNE VI.

VALENTINE, CHARLEMAGNE; Valentine est en homme, comme au premier tableau.

CHARLEMAGNE.
Non, voici à l'endroit où Nicolas Roudier nous a donné rendez-vous hier.

VALENTINE.
Oui, ce doit être dans cette maison qu'il nous attend.

CHARLEMAGNE.
Mais vous n'y pouvez entrer... par respect pour vous-même, je ne le souffrirai pas... Tenez, je vous l'avais dit, mieux valait demeurer chez vous... In vain j'ai fait savoir le résultat des démarches de cet homme.

VALENTINE.
Non... l'incertitude aurait été trop cruelle... Pour agir de concert avec vous, la force ne me manque pas... Je n'ai plus qu'à me résigner à attendre les ordres de l'attente. (À ce moment Roudier sort de l'édifice à droite.)

RODIER.
Ah! à la bonne heure! vous êtes de parole, comme CHARLEMAGNE.

Quelles nouvelles ?

RODIER.
Rien encore... et vous ?

CHARLEMAGNE ET VALENTINE.
Rien.

RODIER.
Avec ces renseignements-là nous n'avons plus qu'à chercher.

CHARLEMAGNE.
Ainsi, nous n'avons plus qu'à attendre.

VALENTINE.
Oui, sur-le-champ. (Bruit lointain de la musique du cortège du bœuf gras... Le théâtre se remplit de masques.)

RODIER.
Oh! mais un instant... v'la le bœuf gras : vous attendez bien au moins que le cortège soit passé... Je vous le vois. (En ce moment un inspecteur d'élite de la droite à la gauche du théâtre, et arrive un équipage prêt à traverser la scène.)

L'INSPECTEUR.
On ne passe pas... ce chemin est interdit aux voitures.

RODIER.
Ah!... sapristi!... ce chemin est interdit aux voitures...

CHARLEMAGNE.
Eh bien!

RODIER.
Ressemble à celle de la dame irlandaise; et je reconnais le chasseur.

VALENTINE.
Vous croyez ?

LA DAME, mettant la tête à la portière.
Avancez donc, John; il est incroyable qu'on ne puisse passer.

RODIER.
C'est Lady Mac Donnell!

VALENTINE ET CHARLEMAGNE.
Lady Mac Donnell!

RODIER.

Et ne pas savoir où elle demeure !

CHARLEMAGNE.

Oh! nous le saurons. (Il quitte Valentine et Roudier, et grimpe derrière la voiture, qui disparaît. Pendant ce temps, la musique s'est rapprochée, et l'on voit paraître la tête du cortège du bœuf gras.)

ACTE III.

Les Trois Masques.

Un petit salon au bordoir de l'hôtel du milady MacDonnell, occupant trois plans. Au fond, vaste cheminée surmontée d'une glace aux glaces. À droite et à gauche de cette cheminée, deux portes ouvrant sur un salon brillamment éclairé, que l'on voit la place aux têtes. — Porte à gauche, deuxième plan, conduisant dans l'appartement de milady. — Porte à droite, premier plan, conduisant dans l'appartement de milady. — Porte à droite, au deuxième plan, au premier plan, à gauche, une cuisinière et un garçonnin.

SCÈNE I.

JOHN, BETTY.

JOHN.
Voilà ce boudoir éclairé... On sera fort bien ici pour se reposer de la fatigue du bal et respirer...

BETTY, regardant passer une foule de masques élégants qui traversent au fond.
Que de monde!...

JOHN.

Il faut avouer, Betty, que Paris est le pays des merveilles... Milady Mac Donnell, notre maîtresse, arrive de Londres, il y a quelques semaines, pour se fixer en France... Elle n'avait pour domicile que sa bécotie de voyage, pour serviteurs que vous et moi... Aujourd'hui, elle a un hôtel, mille domestiques, des équipages, dix valets... Enfin, inconnue dans cette ville, elle donne une fête, à laquelle elle invite la fleur de la société parisienne... et ses salons pourront à peine contenir la foule qui s'y presse. Je le répète, cela tient du prodige.

BETTY.

Vous seriez dû ajouter que milady a un grand nom...

JOHN.

Et mieux encore, une grande fortune, à ce qu'il paraît.

BETTY.

C'est pour célébrer l'arrivée de miss Cécile, sa fille, que milady donne ce bal, improvisé comme tout le reste.

JOHN.

Pour organiser cette fête, on n'a eu besoin que de s'adresser à M. Durrac, le tapissier de la cour... Il a tout fourni... jusqu'au maître des cérémonies... et, en ce qui concerne le bal, il aurait forcé les invités.

BETTY.

Il est très-bien, ce maître des cérémonies.

JOHN.

Oh! tout nouveau, tout est beau... Vous voilà comme milady, qui, en trois jours, s'est efforcée de ce M. Germain, et qui en fait déjà presque un intendant.

BETTY.

Il a de bonnes manières.

JOHN.

Je crois devoir vous prévenir tout de suite que le cœur de M. Germain est pris.

BETTY.

Vraiment ?

JOHN.

Hier, et ce matin encore, je l'ai aperçu caquant à la porte de l'hôtel avec une jeune personne de dix-huit ans, et qui en fait déjà presque un intendant.

BETTY.

Voyez donc, John, les délicieuses costumes !

JOHN.

Chut!... voici milady.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MILADY MAC DONELL. (Elle est en costume de bal.)

MILADY, à part.

J'ai parcouru tous les salons... il n'a point encore paru. (Haut.) John, envoyez-moi Germain. (Le bal se termine, et Germain, en habit, paraît au fond.)

Le voici, milady.

JOHN.

Laissez-moi. (John et Betty se retirent. Charlemagne, sur un signe de milady, entre et salue.)

MILADY.

CHARLEMAGNE.

Que désire milady?

MILADY.

Savoir de vous-même si toutes mes invitations ont bien été envoyées, si vous n'avez oublié personne?

CHARLEMAGNE.

Personne.

MILADY.

C'est bien... Étrangère à Paris et ne connaissant que de nom la plupart de mes invités, je vous saisis recommander...

CHARLEMAGNE.

De prendre toutes les précautions que la prudence exigeait... je n'y ai pas manqué, milady. Chaque personne, en entrant, doit présenter ouverte, sa lettre d'invitation... voici les dernières que viennent de me transmettre les valets de pied.

MILADY.

Donnez... (Elle parcourt les lettres.) Pas encore!... mais il viendra!

BETTY, sortant de la porte; deuxième plan à droite.

Milady... mais Cecile est prête.

MILADY.

Je veux donner un dernier coup d'œil à sa toilette... Germain, vous m'apporterez toutes les lettres qui seront présentées à l'antichambre... vous entendez bien?

CHARLEMAGNE.

Où, milady (Milady sort par la droite, suivie de Betty.) Qui attend-elle donc si impatiemment? Je le saurai! (Il sort.)

LE DUC DE LUCENAY, entrant par le fond, et trouvant John sur son passage.

John! vous êtes à milady Mac Donnell?

JOHN.

Où, monsieur.

LE DUC.

Veuillez lui prévenir que le duc de Lucenay s'est rendu à son invitation, et sollicite la faveur de lui être présenté.

JOHN.

Il suffit, monsieur. (Il sort par la droite.)

SCÈNE III.

LE DUC, puis EDOUARD et ARTHUR.

LE DUC, relisant une lettre qu'il tient à la main.

« Milady Mac Donnell prie M. le duc de Lucenay de lui faire l'honneur de passer la soirée chez elle, le samedi 7 février. » Ce nom de Mac Donnell m'était inconnu... cette lettre ne m'avait été envoyée que ce matin, et je n'y aurais fait aucune attention, sans ces quelques mots écrits au crayon : Ne terminez rien, avant ce soir, avec la famille de Brauermont. » Quels rapports pourrais-je exister entre M. le comte de Brauermont et cette milady Mac Donnell... Comment avait-elle pu être instruite d'un projet de mariage (sans encore secret)... Enfin, dans quel intérêt m'engageait-elle à différer la conclusion de ce mariage?... C'est pour savoir tout cela que je suis venu... et j'ai hâte de me trouver en présence de... (Arthur arrive assis par le fond avec Edouard.)

ARTHUR, avec surprise.

Mon père!

LE DUC.

Vous, ici, Arthur?

ARTHUR.

J'ai reçu, ce matin, de milady Mac Donnell, une invitation à laquelle j'hesitais d'abord à me rendre, mais je cherchais une distraction pour M. Morel, que je voyais triste et malheureux, et, malgré sa résistance, je l'ai amené...

EDOUARD.

Je dois rendre doublement grâce à votre amitié, monsieur de Lucenay, puisque elle me met en présence de monsieur de dur, qui avait daigné m'offrir naguère une protection, à laquelle, dès demain, je voulais avoir recours.

LE DUC.

Je n'ai pas oublié, monsieur, que je vous dois peut-être la vie d'Arthur, at mon crédit est tout à votre service. Que puis-je pour vous?

EDOUARD.

Monsieur de dur, une épidémie, dont les symptômes terribles étaient encore inconnus, s'est déclarée dans nos colonies; le gouvernement a décidé que plusieurs médecins seraient envoyés pour étudier et combattre ce fléau, et j'ose espérer, qu'à votre recommandation, Son Excellence M. le ministre de la marine vous en désignera pour faire partie de cette expédition.

ARTHUR.

Y songez-vous, Edouard? c'est presque un exil que vous sollicitez; c'est à la mort, peut-être, que vous voulez courir.

EDOUARD, bas à Arthur.

Ne vous ai-je pas dit que Valentine m'a trompé... qu'elle en aime un autre!

LE DUC.

Arthur a raison... Nous nous reverrons demain, monsieur Morel, et j'espère reconnaître mieux ce que vous avez fait pour nous... Arthur, connaissez-vous donc la maîtresse de cet hôtel?

ARTHUR.

Non, monsieur, et je ne croyais pas avoir l'honneur de vous rencontrer ici.

LE DUC, à part.

Inconnue à lui... à tout le monde!... quelle est donc cette femme?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MILADY MAC DONNELL, JOHN.

JOHN, entrant et précédant milady.

Milady Mac Donnell. (Les trois invités se retournent et saluent milady Mac Donnell.)

LE DUC, avec surprise.

Lavial!

MILADY.

Mon nom!... Monsieur le duc... je vois avec bonheur que vous n'avez pas oublié une ancienne amie...

LE DUC.

Vous! en France!...

MILADY.

Pardonnez-moi de ne vous avoir pas prévenu... mais je voulais être témoin de votre surprise... et, je le vois, elle est grande...

LE DUC, avec contrainte.

Et ne peut être surprise que par moi joie...

MILADY.

Vraiment!... votre amie, que due! (A voix basse, et pendant que le duc parle à ses invités, elle lui a tendu.) Nous aurons tout à l'heure si cette joie est bien sincère. (Haut.) Je sais que M. Arthur de Lucenay a gracieusement accepté une invitation adressée, contre tous les usages le matin même; faites-moi connaître, mon ami, pour que je lui en témoigne toute ma reconnaissance.

LE DUC, présentant Arthur.

M. le comte Arthur de Lucenay.

MILADY.

Bien... très-bien... Tout à fait digne, je le vois, des éloges que j'ai fait de lui dans ce journal.

ARTHUR, s'inclinant.

Madame, après vous avoir remercié de l'accueil bienveillant que vous daigniez me faire, permettez-moi de vous présenter M. Edouard Morel, médecin déjà célèbre, et mon ami.

MILADY, à Edouard.

Soyez le bienvenu, monsieur... de retour, après une absence de près de vingt années, je suis presque étrangère à Paris... Je vous demande donc pour mi fete toute votre indulgence. Monsieur le duc, ma fille est dans le grand salon, et j'ai hâte de vous demander votre opinion pour elle... Je suis veuve, isolée dans le monde, et, à ma fille surtout, le beau nom de Lucenay devra servir d'appui.

LE DUC, bas.

Lavial!... il faut que je vous parle... à vous seule...

MILADY, bas.

Tout à l'heure... (Haut.) Soyons tout au bonheur de nous revoir. (Elle offre la main au duc, en souriant, puis salue Arthur et Edouard à la suite.) Messieurs... (Arthur et Edouard, après s'être inclinés, suivent le duc et milady.)

SCÈNE V.

CHARLEMAGNE, puis VALENTINE.

CHARLEMAGNE, regardant sortir milady.

Qui pourrait soupçonner cette femme?... Quel calme dans son sourire?... où! les sœurs de Bouvier l'auraient abusée... une ressemblance peut-être... Ce matin encore, pourtant, il m'avait dit que milady était bien la femme qu'il avait vue au Carré Marigny. (Après un moment de réflexion, il se décide à aller vers elle.) (Regardant à sa montre.) Rouliez trouver le chemin libre pour arriver à l'endroit que je lui ai indiqué... Quant à Valentine...

JOHN, annonçant.

La marquise Favins... (Une femme, couverte d'un domino noir,

et dont un masque cache à demi la figure, entre : ou nom de Fanchon, Charlemagne a rematé vivement, puis se contentant en présence du valet, il s'écroule devant la dame inconnue, prend des mains de John la lettre qu'il tient et se renverse.

CHARLEMAGNE, après s'être assuré que personne ne peut l'entendre.
Vous le voyez, madame-elle, cette lettre d'invitation que j'ai su vous réserver vous a ouvert toutes les portes de l'hôtel... vous n'avez rien à craindre.

VALENTINE, d'un ton moqueur.

Vous m'avez dit hier : « J'ai besoin de votre présence pour avoir la preuve certaine que lady Mac Donnell est bien la femme que nous cherchons. » De ce moment, mon ami, aucune crainte, aucun danger ne pouvait m'arrêter.

CHARLEMAGNE.

Noble courage !

VALENTINE.

A la sainte mission que Dieu et ma mère m'ont donnée, n'ai-je pas sacrifié déjà plus que ma vie ?... n'ai-je pas sacrifié l'âme d'Edouard.

CHARLEMAGNE.

Vous avez bien voulu me confier ce secret de votre cœur... Mais pourquoi n'avez pas tout dit à ce jeune homme ?

VALENTINE.

Je peux supporter les soupçons, le mépris dont Edouard, trompé par les apparences, si accessible peut-être. Mais le voir trembler d'horreur au nom de mon père, qu'il croirait coupable... oh ! jamais... jamais !... Valentine Maurice n'existe plus, et Valentine de Saint-Vallier doit cacher sa honte jusqu'au jour où, relevant la tête, elle pourra porter fièrement ce nom qu'un arrêt a flétri, que la main du bourreau a fait infâme.

CHARLEMAGNE.

Et ce jour n'est pas loin, Valentine : la Providence nous vient en aide. C'est elle qui a placé sur mon chemin ce misérable Brutter qui, dans un intérêt personnel et coupable, a déjà si bien servi notre sainte cause ; c'est la Providence encore qui a voulu que lady Mac Donnell mit sa confiance dans le taphisier Darzac, ancien ami de ma jeunesse, et dont la recommandation a suffi pour m'introduire et m'installer dans cet hôtel. Rouliez tout être à son poste ?

VALENTINE.

Oui. Placé derrière la voiture qui m'a amenée, il a pu pénétrer dans la cour et gagner l'escalier dérobé qui vous lui avez livré.

CHARLEMAGNE.

Cet escalier le conduira dans une pièce encore inhabitée et qui, par un corridor, communique à l'appartement particulier de milady... (Il désigne la porte à droite, premier plan.) C'est là qu'il doit m'attendre, c'est là que j'irai le chercher quand le moment sera venu... C'est par cette route qu'il devra fuir après un drame et mystérieux entretien avec milady Mac Donnell... vous n'avez rien oublié, n'est-ce ?

VALENTINE, entr'ouvrant son domino, et faisant voir à demi un costume de dame espagnole.

Voyez...

CHARLEMAGNE.

Quelqu'un ! Valentine a remis vivement son masque. Charlemagne s'est écrié respectueusement d'elle et semble lire la lettre qu'il tient à la main. Milady parut au fond, appuyée sur le bras du duc de Luernay. Charlemagne semble indiquer à Valentine l'entrée du salon. Valentine eut milady qui s'inclina. Valentine disparut. Milady interrogea du regard Charlemagne qui, réticemment, remet la lettre d'invitation, que milady fit machinalement.

MILADY.

La marquise Faviant... (Elle jette la lettre sur un guéridon, et de la main congédie Charlemagne. Les portes se ferment.)

SCÈNE VI.

MILADY, LE DUC.

LE DUC.

Enfin, nous sommes seuls, Lavinia... Pourquoi m'avez-vous appelé ? qu'avez-vous à me dire ?

MILADY, s'asseyant sur la couverture à gauche, et jetant son éventail sur le guéridon.

Assurez-vous d'abord que ces portes sont bien fermées et que personne ne peut nous entendre.

LE DUC.

Personne.

MILADY.

Assurez-vous, ils, prêts de me, à l'aimez-moi m'annoncer encore de votre supériorité... J'avais voulu vous écrire de Londres, pour vous apprendre l'existence et le prochain retour de cette Lavinia, si chère au-dessus, et si complètement oubliée sans doute... Mais, après réflexion, j'ai déchiré ma lettre... ne vou-

lant pas vous donner le temps de prendre vos précautions.

LE DUC.

Mes précautions...

MILADY.

Encore moi bien, Henri : le colonel Mac Donnell, mon époux, mort il y a dix-huit mois, m'a laissée sans fortune.

LE DUC.

Sans fortune ?... mais ce luxe... cet éclat ?...

MILADY.

Tout cela n'est que mensonge... Avant de quitter l'Angleterme j'ai réuni tout ce que je possédais, afin de pouvoir vivre quelques semaines à Paris de cette vie brillante et dorée, vie facile... Dans un mois... je serai sans ressources.

LE DUC.

Je ne vous comprends pas... Pourquoi cette prodigalité ?

MILADY.

Parce que le fils de M. de Luernay ne peut épouser qu'une fille millionnaire, et qu'il fallait, pour ce monde qui ne juge que sur les apparences, que miss Lavinia Mac Donnell fût une riche héritière. Commencez-vous à me comprendre, Henri ?

LE DUC.

Quelque audacieux n'ait toujours été votre esprit, j'ai aurais jamais pensé qu'il pût concevoir un projet aussi follement absurde.

MILADY.

Vraiment ?

LE DUC.

Revenez là. Vous faites appel à mon ancienne amitié, elle ne vous faillira pas... J'assurais votre sort, celui de votre fille... Je me souviendrai que Lavinia fut la compagne de mes mauvais jours.

MILADY.

Vous ne vous souviendrez que de cela ? (Prendant négligemment la lettre qu'elle a jetée sur le guéridon.) Lisez dans la dextre de cette lettre ! (Elle la lui présente.)

LE DUC, avec émotion.

7 février !

MILADY.

Il n'y a rien de net et de précis comme une date... Je sais sûre qu'à présent vos souvenirs reviennent en foule... (Regardant la lettre.) Asseyez-vous donc... 7 février... à pareil jour, il y a vingt ans, tout était comme entre nous, mère... et crime...

LE DUC.

Pas bas ! imprudent !... parlez plus bas !

MILADY.

Assurez-vous donc, monsieur le duc... Vingt années !... que de choses, que de faits intéressants pourrais s'ajouter dans un si long intervalle... Ansel, à tout hasard, aiga là, dans un secret, un récit exact des événements qui ont signalé mon premier séjour en France... Ce sont des souvenirs fidèles, authentiques, ou je me suis représentée orpheline, pauvre et malheureuse d'un chevalier de Verteuil, jeune et misérable comme moi... Le malheur rend cruel, imitabile... Je me suis moi-même attendant impatiemment, comme le chevalier, que la mort vint faire tomber les obstacles qui nous séparait de la fortune... Le vœu du Luernay, le comte son fils, sa belle-fille... un jeune enfant... tout cela était entre la richesse et moi... Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que le vicillard et l'ancien restant seules. Le duc lui-même orpheline, pauvre et malheureuse d'un chevalier de Verteuil, qu'il avait déjà écarté de sa présence... et comme s'il eût prévu que cet enfant dût être le dernier, il mourut au chevalier un testament qui, en cas de mort de son petit-fils, laissait tout l'héritage à M. de Saint-Vallier, parent et tuteur du noble orphelin...

LE DUC.

Saint-Vallier !... Quel nom promettez-vous ?...

MILADY.

On verra dans ces mémoires de quel prix M. de Saint-Vallier paye ce fusteste présent. Ce qu'avait fait le poison, le poignard et le bourreau, la terre recouvrait tout... nous allions être riches enfin... Mais le premier eussait avant après que vous serviez en secret la cause des princes exilés, il s'opposait à votre envoi en possession des biens de Luernay, il fit m'offrir ces terres au lieu de la France. C'est alors que nous dûmes nous séparer. Nous partîmes, emportant, chacun le remède, au moins le désespoir. Vingt ans ont passé, l'empereur est tombé, et on a enfin récompensé vos services. Vous êtes depuis un an trois fois millionnaire et duc de Luernay. Hier encore, votre bonheur était comble. Vous pensiez que le temps vous avait débarrassé de Lavinia comme le poison vous avait jadis débarrassé de Gaspard... Mais Lavinia existe... Lavinia n'a rien oublié... et, à l'aspect de ces mémoires, qu'elle ne veut pas qu'on suppose apocryphes, elle apporte une correspondance qui ne laissera aucun doute sur la réalité des

faits. Je comptais donner ces mémoires au dot à ma fille... et, pour M. de Lucenay, il me semblait que ces mémoires étaient plus qu'une fortune... car c'est son honneur, c'est sa vie!

LE DUC.

Lavolsi...

MILADY, reprenant son cahier.

Comprenez-vous enlia que miss Mac Donell est un excellent parti pour M. Arthur de Lucenay?

LE DUC.

Vous ne songez pas à ce que vous me demandez... Mon fils épouser...

MILADY.

La fille légitime d'un noble Irlandais, qui avait bien voulu prendre pour femme Lavinia, pauvre et délaissée... Vous ne vous êtes jamais aperçu de mon incognito, mon cher Henri, et je vous prévins qu'elle est merveilleuse... M. Arthur ne descend-il pas, par sa mère, d'une honorable famille de marchands de la Cité de Londres? Quand vous m'aimiez, Henri, vous avez abandonné, de l'autre côté du détroit, miss Anna Davidson, et pour l'écarter à l'écart sa laide, qui me prouve, à moi, que vous ne vous êtes pas indignement joué de cette tendresse maternelle?...

LE DUC.

Un pareil doute...

MILADY.

Allons, mon cher duc, ne vous fâchez pas... la défection est permise à qui vous consultez si bien... Après tout, M. Arthur porte le nom de Lucenay, et c'est ce nom que je veux pour ma fille.

LE DUC, se levant.

Vous avez assez cruellement traité, madame... parlons sérieusement... Ce mariage est évidemment impossible... Ne savez-vous pas que, dans un mois, Arthur sera fiancé à mademoiselle de Beaufremont?

MILADY.

Dans un mois... d'ici là, mes mémoires auront pu paraître, et mademoiselle de Beaufremont en aura le premier exemplaire.

LE DUC.

Mais vous vous perdez...

MILADY.

Je ne perdrai que moi. Ma fille, renvoyée en Irlande, avec une modeste somme, mise à la réserve pour payer sa dot dans un an, ma fille ne verra pas la honte de sa mère... elle ne la verra pas marcher au supplice avec le duc de Lucenay... qui a tout à perdre lui, et qui n'hésitera pas à tout racheter avec une signature au bas d'un contrat.

LE DUC.

C'est impossible, vous dis-je!... Mieux tel autre prix que vous voudrez à la remise de ces prétendus mémoires... de caste correspondance surtout... et dit-il m'en coûter la moitié de ma fortune...

MILADY.

Je vous ai dit ce que je voulais...

LE DUC.

Oh! prenez garde, Lavinia!

MILADY, avec un sourire.

Oh! je vous sais par cœur, mon cher Henri... Je ne vous laisserai pas le temps de recourir à d'anciennes habitudes que vous reprendriez bien vite. Si je tardais de trois jours seulement, je serais morte... Mais, c'est cette nuit même que je compte agir.

LE DUC.

Cette nuit!

MILADY.

Un notaire est là, dans mon salon, homme riche, incorruptible... et ce n'est pas sans motif qu'il ligaturait sur la liste de mes invités...

LE DUC.

Que voulez-vous faire?

MILADY.

Déposer entre ses mains, tout à l'heure, ces papiers qu'il devra remettre lui-même au procureur du roi, si dans trois jours je ne suis pas revenue les lui redonnant. (Après un moment de silence.) Henri, c'est chez ce notaire que se signera le contrat de mariage de nos enfants, n'est-ce pas? Je lui dois bien cela pour l'immense service qu'il va me rendre sans le savoir...

LE DUC, à part.

Mais tout cela est un rêve... tout cela est infernal!... (À ce moment, par la place sans être qu'une rumeur la cheminée au fond, on aperçoit un grand mouvement dans la salle de bal, et Betty entre vivement.)

SCÈNE VII.

LES HÈMES, BETTY, puis CHARLEMAGNE et VALENTINE.

MILADY.

Que voulez-vous?

BETTY.

Do seconds pour une jeune dame qui vient de se trouver mal dans le grand salon.

MILADY.

La choisissez tout d'abord... prenez des soins... B... dans ma chambre... (Betty entre à droite.) Ma présence est indispensable... (S'adressant au Duc.) Vous voudriez bien me ramener un lut, n'est-ce pas?... (Bis.) La nuit porte conseil; je vous attendrai demain à midi.

LE DUC, avec résolution. À part.

Demain... Cette nuit est encore à moi!... (Il offre la main à Lavinia, et ils sortent par la gauche. Charlemagne entre par le fond. Betty repart par la droite.)

CHARLEMAGNE.

Où courez-vous donc, Betty?

BETTY.

Porter en flacon à une jeune dame en domino rose... qui vient de se trouver mal.

CHARLEMAGNE.

En domino rose... (Il va à s'élever par le fond. Valentine, toujours masquée, entre soutenue par quelques dames que Charlemagne congédie.)

BETTY.

La voilà... Entrez, madame... il, vous aurez un peu d'air... et voici des soins...

VALENTINE, assise.

Merci, mademoiselle... Je me sens bien... tout à fait bien, maintenant...

CHARLEMAGNE, bas à Betty.

Cette jeune dame veut être seule... Venez, Betty... (Il reconduit Betty jusqu'au fond, puis rentre aussitôt.)

SCÈNE VIII.

VALENTINE, CHARLEMAGNE.

VALENTINE, avec trouble.

Edouard... oui... c'était bien lui!

CHARLEMAGNE, revenant à Valentine.

Pour Dieu! mademoiselle que s'est-il donc passé?

VALENTINE.

J'étais dans le salon, j'attendais impatiemment le signal convenu, le regard sans cesse attaché sur cette porte à laquelle vous m'avez parue... Je ne voyais, je n'entendais rien de ce qui se passait autour de moi... Au milieu de cette joie bruyante, je pensais à ma mère... et, sous ce masque, où l'on cherchait un sourire peut-être, il y avait que des larmes... Tout à coup, une voix frappa mon oreille, une main toucha la mienne... Cette voix, c'était celle d'Edouard, cette main, c'était la sienne.

CHARLEMAGNE.

Edouard! Mais! Il est ici!

VALENTINE.

Je me croyais courageuse et vaillante... Au seul son de cette voix, tout mon sang me vint au cœur... je ne respirais plus... j'allais tomber. On s'empressa autour de moi, on essaya de détacher mon masque... Edouard était là, il allait me reconduire et tout perdre... Alors bravement le courage me revint... Je repoussai les soins qu'un m'offrait, et, rassemblant les forces que le danger m'avait rendues, je suis venue ici, chercher un refuge à cet appel.

CHARLEMAGNE.

Vous êtes bien sûre qu'il n'a pas vu votre visage?

VALENTINE.

Je n'ai pas quitté mon masque, je n'ai pas prononcé une parole... Pourtant, la présence d'Edouard, ici, m'inquiète... hâtons-nous d'agir...

CHARLEMAGNE.

J'ai dû choisir, pour l'éprouve que nous allions tenter, l'endroit où tout le monde sera réuni dans la salle du banquet... et l'heure marquée pour le souper va sonner.

VALENTINE.

Comment attirer ici cette femme?

CHARLEMAGNE, apercevant Betty.

Silence!... (A Betty.) Que cherchez-vous, Betty?

BETTY.

L'événement de madame.

CHARLEMAGNE, l'apercevant sur le guéridon et se plaçant vivement devant le meuble.

Dans sa chambre, peut-être.

BETTY.

Vous avez raison... Milady l'y aura laide. (Betty entre dans la chambre à droite.)

CHARLEMAGNE, courant à l'éventail.

Cet éventail...

VALENTINE.

Qu'allez-vous faire ?

CHARLEMAGNE.

Oui, c'est cela... (Il frotte son crayon.) Ce moyen est plus sûr encore que celui que je voulais employer...

VALENTINE, vivement, regardant recourir Betty.

Prenez garde !

CHARLEMAGNE, reploquant l'éventail sur le guiridon.

Eh bien, cet éventail ?

BETTY.

Je ne le vois nulle part...

CHARLEMAGNE.

Pourtant, milady l'avait tout à l'heure... et, tenez, n'est-ce pas celui-là ?...

BETTY, allant le prendre sur le guiridon.

Justement... Je vais le porter à milady... (Elle sort en courant.)

CHARLEMAGNE.

Je vais m'assurer que cet éventail n'a pas en d'autres mains que celles de milady Blac Bonelli... puis je reviendrai vous le rendre... Courage, Valentine, le moment approche, et nous allons connaître enfin l'un des trois coupables. (Il sort sur les pas de Betty.)

SCÈNE IX.

VALENTINE, puis ÉDOUARD.

VALENTINE.

La voilà venue... cette heure qu'appelaient tous mes vœux... Pardonnez-moi, ma mère, si en ce moment la pensée d'Édouard est venue troubler mon âme... oh ! je l'ai en chance déjà... (Édouard paraît au fond ; il semble chercher quelqu'un.)

ÉDOUARD.

C'est de ce côté... oui, la voilà... et elle est seule !...

VALENTINE.

Avait-il donc eu me reconnaître !... Que d'émotion ! il y avait dans sa voix !

ÉDOUARD, fait un pas, puis s'arrête.

Oh ! mon cœur me trompe... Valentine vous ce soir... Valentine au milieu d'une fête... c'est impossible... pourtant...

VALENTINE, d'elle-même.

Pauvre Édouard !

ÉDOUARD, qui s'est approché.

Mon nom !

VALENTINE, s'apercevant.

Lail !

ÉDOUARD.

Pardonnez-moi, madame... mais un nom vient de s'échapper de vos lèvres... et ce nom était le mien... oui... le mien... et tout en vous me rappelle mes parents que j'avais juré de ne plus revoir, d'oublier... et dont l'image remplait mon âme... dont la pensée est encore toute ma vie !

VALENTINE, d'une voix étouffée.

Monsieur... je ne vous connais pas !...

ÉDOUARD.

N'essayez pas de me tromper... Tout, jusqu'à cette voix que vous étouffiez en vain sous votre masque, tout me dit que vous êtes Valentine...

VALENTINE, à part.

O mon courage !

ÉDOUARD.

Valentine, que je devais croire volée de deuil et priant pour sa mère.

VALENTINE, à part.

Ma mère !... (Haut et avec plus de force.) Monsieur, le nom que vous venez de prononcer n'est pas le mien, et je vous le réprime, je ne vous connais pas... (Ici Charlemagne paraît au fond et s'approche avec inquiétude.)

ÉDOUARD.

Oh ! malgré le calme que vous affectez, votre voix est émue, votre main tremble...

CHARLEMAGNE, se plaignant entre eux.

Pardonnez-moi, le visage de madame la marquise Faviani est en bas du periton. (Il offre au matin à Valentine qui paraît étonnée devant Édouard. Celui-ci la suit des yeux et reste comme frappé de stupeur.)

SCÈNE X.

ÉDOUARD, ARTHUR.

ÉDOUARD.

La marquise Faviani... Oh ! je suis fou ! je suis fou ! (Il tombe sur le divan.)

ARTHUR, entrant et allant à Édouard qu'il aperçoit.
Je vous cherchais étonné... qu'avez-vous donc ? pourquoi ce trouble ? cette agitation ?

ÉDOUARD.

Pardonnez-moi, mon ami... j'ai vu tout à l'heure ici une femme que malgré son masque j'avais cru reconnaître... Oh ! sa taille... le son de sa voix... tout en elle me rappelait Valentine.

ARTHUR.

Encore le souvenir de cette femme... de cette femme que ne pouvant être lui... Vous avez dû promptement reconnaître votre erreur.

ÉDOUARD.

Mes doutes ont dû s'évanouir lorsque j'ai entendu parler à celle que je croyais Valentine un nom que vous avez plusieurs fois prononcé devant moi... le nom de Faviani !

ARTHUR.

Faviani !

ÉDOUARD.

Vous connaissez cette dame, n'est-ce pas ?

ARTHUR.

Sans doute... mais vous vous trompez, Édouard... le nom de Faviani ne peut être celui de la personne que vous avez suivie.

ÉDOUARD.

Pourquoi ?

ARTHUR.

Il y a deux jours, j'ai pris coupe de madame la marquise qui, le soir même, quittait Paris pour retourner à Florence.

ÉDOUARD.

Oh ! c'était Valentine... alors.

ARTHUR.

Je ne chercherais pas même à m'expliquer la présence vraiment impossible ici... de cette Valentine... de cette femme qui méritait si peu l'amour que vous lui avez gardé. Édouard, ne triompherez-vous donc pas de cet amour ? ne pourriez-vous donc jamais oublier cette jeune fille ?

ÉDOUARD.

L'oublier ! Voyez jusqu'où va mon délire : depuis six mois... je la cherche. Et je donnerais tous les jours qui me restent à vivre pour trouver ce Charlemagne, ce rival qu'elle m'a préféré.

ARTHUR.

Vous ne connaissez pas cet homme... et vous regretteriez peut-être de vous trouver en face d'un pareil adversaire. Édouard, votre cœur ne vous permet plus de rentrer dans la salle de bal... nous allons partir... Mais je ne vous quitterai que lorsque je vous verrai plus calme. L'assie que je vous ai votée m'incline à veiller désormais sur vous. Je ne vous laisserai pas compromettre et traîner dans la fange un nom que la science a fait illustre déjà... Vous avez défendu, sans sa vie. Je défendrai, je sauverai votre honneur. (Ils sortent par le fond à droite.)

SCÈNE XI.

MILADY, puis CHARLEMAGNE, VALENTINE et ROUTIER.

MILADY, entrant par le fond à gauche.

Henri, qui m'avait brusquement quittée... n'aura point eu tant de la lotte... et c'est un trait de paix qu'il veut m'offrir... (Lisant sur son éventail) : à dans votre bonjour... venez seule... Ces mots ne peuvent avoir été tracés que par lui ! Quel qu'il vous en coûte, mourez le duc. Il faudra partager avec votre complice... Baissez rapprochement... A pareil pour le crime... et le salaire... O ma fille... tu ne sauras jamais de quel prix aura été payé ton titre de duchesse... A quoi vais-je penser là ?... (Pendant les derniers mots de Lucienne, Charlemagne, Valentine et Routier sont entrés. Charlemagne, masqué, portant le costume de magicien et le surcot orange. Il est entre le premier et le second les bougies des candélabres de la cheminée ; sa lumière s'écoule donc plus que par la glace sans tain. Valentine, masquée, portant le costume de dame espagnole. Routier, masqué, et portant le costume de pèlerin. Tous deux ont des nœuds orange. Ils se sont approchés sans bruit de la cascade sur laquelle est assise Lucienne, et se tiennent debout devant elle.)

MILADY, les apercevant.

Que vois-je !... oh ! l'est comme une apparition !... Le hasard... le hasard seul a fait cela... Que me racontent ces trois masques ?... Pourquoi restez-vous ainsi illuminés et muets devant moi ?... (Se levant et allant à Charlemagne.) Qui êtes-vous ?... que voulez-vous ?... Pas de réponse ?... (A part.) J'ai peur !... (Haut.) Édouard...

avec une robe... (A Valentine.) Votre nom?... (A Charlemagne.)
D'où venez-vous?... (A Routier.) Que voulez-vous?...
VALENTINE, d'une voix grave.

Mon nom... Saint-Valier!...

MILADY, reculant.

Saint-Valier!

CHARLEMAGNE, même jeu.

D'où je viens?... Du Cric Marigny!...

MILADY, même jeu.

Marigny!!...

ROUTIER.

Ce que je veux?... (Ouvrant sa robe.) Je viens chercher l'en-
fant!

MILADY, se couvrant de l'effroi.

Ah! (Épouvée, elle a reculé jusqu'à la courbe sur laquelle
elle tombe évanouie.)

CHARLEMAGNE et VALENTINE.

C'est elle!

ROUTIER.

Fen étais sûr!

CHARLEMAGNE.

Fuyez maintenant... (A Valentine.) La voiture vous attend...
(A Routier.) Qu'est-ce que vous...

ROUTIER, avec Valentine.

Oh! je sais mon chemin... j'ai eu le temps d'étudier les étres...
(Regardant la droite, à part.) Mac bourel, nous allons regagner nos
camps!... (Il s'en va à droite, premier plan. Valentine, à droite,
deuxième plan, avec Charlemagne.)

SCÈNE XII.

MILADY, puis CHARLEMAGNE, BETTY, JOHN.

MILADY, revenant à elle.
Seule... je suis seule... et pourtant... tout à l'heure... ils
étaient là, tous les trois... oui... là... là... Oh! je vous salue...

(Elle s'écroule évanouie.)

JOHN, ESTIV.

Quo deussiez milady?...
MILADY.

Germain!... qu'on appelle Germain!

CHARLEMAGNE, venant du fond.

Je suis aux ordres de milady... Qu'y a-t-il donc?

MILADY.

Avez-vous remarqué, dans le bal... ou avez-vous vu sortir de
ce boudoir, tout à l'heure, trois masques étranges... une femme...
deux hommes?... La femme, masquée, portait une couronne égarée
et un grand utérus sur l'épaule... L'un de ces hommes en
ignominie, l'autre en jérôme... et tous deux portant aussi un
masque orange?...
CHARLEMAGNE.

Non, milady, je n'ai vu personne sous de semblables cos-
tumes...

MILADY, à John et Betty.

Et vous?

JOHN et BETTY.

Personne.

MILADY.

Oh! ce n'est pas une illusion... j'ai vu... j'ai entendu surtout...
(Ici, bruits dans la chambre à droite.)

BETTY.

Qu'est-ce que c'est que ça?

JOHN.

Quelque chose vient de tomber dans la chambre de milady.

CHARLEMAGNE, à part.

Ciel!

MILADY.

Allez, courez, John. Plus de doute... c'est par là qu'ils auront
pris la fuite... (John entre dans la chambre.)

CHARLEMAGNE, à part.

Routier n'a-t-il donc pu retrouver l'escalier dérobé?

JOHN, reculant.

Ah! milady.

TOUS.

Qu'avez-vous donc?

JOHN.

Il n'y avait plus personne dans votre chambre, mais votre re-
cristal a été brisé.

TOUS.

Forcé!

JOHN.

Et j'ai trouvé sur le parquet un portefeuille vide!

TOUS.

Un vol!

CHARLEMAGNE, à part.

Oh! le misérable!

MILADY.

Un vol... (Prenant le portefeuille.) Plus rien... là étaient mes
dernières ressources... (Accr effroi.) Mais là aussi était ma der-
nière espérance... les lettres de Lucenay... soldes... voiles
aussi...

JOHN.

Il faut avertir la police... (Betty sort en courant.)

MILADY.

Plus rien!... (Un petit papier carré tombe du portefeuille.)

JOHN, le ramassant.

Pardon, milady... ce papier vient de tomber du portefeuille.

MILADY.

Ce papier?... (Lisant.) « Pour acquit : Routier, dit Gaspard. »
Grand Dieu!...

CHARLEMAGNE, à part.

Pourquoi ce trouble?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, TOUS LES INVITÉS.

TOUS.

Un vol!

MILADY, commandant à son émotion.

Non... non, mesdames... ce vol n'est rien... absolument rien...
et je vous supplie de n'y pas songer une minute... Il n'y a eu ni vol,
ni rien... vous n'avez jamais de rester jusqu'à jour... (Bas
à Charlemagne et à John.) On ne m'a rien pris, rien volé... pas
un mot, entendez-vous bien... pas un mot, je le veux!...

CHARLEMAGNE, à part.

Plus de doute!... (Ramassant le portefeuille resté à terre.) La
preuve du crime était là dedans.

MILADY, s'éloignant, à part.

Malheur!... malheur!... Gaspard existe encore!...

CHARLEMAGNE, à l'arrière-scène à gauche.

Roquier!... oh! il faut que je le retrouve.

ACTE IV.

PREMIER TIRAGE.

Le Faute.

Un petit salon de l'hôtel de Lucenay. Fenêtre à droite. Cheminée à
gauche. Porte au fond.

SCÈNE I.

LE DUC LUCENAY. Il est seul, assis devant la cheminée, le front
appuyé sur une de ses mains.

Non... tous mes efforts seront inutiles; Lucenay a trop bien pris
ses mesures... avec elle, la lutte ouverte est impossible... au-
jourd'hui s'agit-il de mademoiselle de Saint-Valier est à Paris
et à la recherche de la vérité... aujourd'hui que ce Charlemagne
est libre... j'ai déduit l'indice dont il voulait se servir... Mais
cette lettre de Lucenay, tombée si étrangement en son pouvoir,
celle lettre d'où elle tenait la seule chose qu'il espérait employer...
La prudence me recommandait de cacher au moins en appa-
rence... (Montrant une lettre.) J'épouse l'Union d'Arthur et de
mademoiselle de Beaufort... à l'inchamable volonté de Lu-
cenay, je m'opposerais que la lenteur... guigner du temps, c'est tout
ce que je puis tenter... Le hasard me fournit peut-être le moyen
d'élever à mon ennemie cette fatale correspondance qui fait
toute sa force... et ce moyen, quel qu'il soit, je le jure bien...
(Ici, on frappe à une porte perdue dans la tenture au premier
plan.) Qui vient là?... oh! Jédon, nous sommes... (Il se pousse
en fait verser, la porte s'ouvre, et l'inspecteur entre en saluant
jusqu'à terre.)

SCÈNE II.

LE DUC, L'INSPECTEUR.

LE DUC, s'étonnant.

Que savez-vous?

L'INSPECTEUR.

Aujourd'hui peu de chose; mais demain, l'espère bien faire connaître à monsieur l'adresse de la demoiselle en question.

LE DUC.

Vous êtes sur sa trace?

L'INSPECTEUR.

Elle a été vue par un de mes... employés, encaissant avec une vieille connaissance à nous, un nommé Routier... par ce Routier, vous savez...

LE DUC.

Pourquoi remettre à demain?

L'INSPECTEUR.

Je ne suis transporté, ce matin, rue Popincourt, chez Routier... Mais lui-même avait fait quelque bon coup, car il était en fonds... Parti de chez lui en barre, il avait annoncé ne vouloir rentrer qu'après le carnaval, c'est-à-dire demain.

LE DUC.

Redoublez d'efforts... je doublerai la récompense promise.

L'INSPECTEUR.

Monsieur le duc sera servi comme il paye... consciencieusement; j'ai d'ailleurs toujours l'œil sur ce M. Charlemagne... et, à la première occasion... enfin... il ne se tirera pas toujours si facilement d'affaires.

LE DUC, tirant son calapin.

Ce Routier demeure, n'est-ce pas?

L'INSPECTEUR.

Rue Popincourt, n° 11.

LE DUC.

C'est bien.

L'INSPECTEUR.

À demain, monseigneur. (Il sort.)

SCÈNE III.

LE DUC, puis un valet et MILADY.

LE DUC.

Où... c'est cela... un feuillet de prendre intérêt au sort de cette jeune fille, orpheline et seule... un moyen d'une petite pension, peut-être... je l'oligarchiste de Paris... Quant à en Charlemagne...

LE VALET, entrant.

Pardon, monsieur... une personne est là, qui demande instamment à parler à monsieur le duc.

LE DUC.

Tout à l'heure... Joseph, prenez cette lettre, et portez-la vous-même à l'hôtel de M. de Beaumont. (Pendant ces derniers mots, Lavinia, vêtue de noir et à la tête couverte d'un voile, est entrée.)

MILADY.

Il est inutile d'envoyer cette lettre, monsieur le duc. (Elle lève son voile.)

LE DUC.

Lavinia!

LE VALET.

Qu'ordonne monsieur?

LE DUC.

Rendez-moi ce billet... et ne laissez plus entrer personne.

SCÈNE IV.

LE DUC, MILADY.

MILADY, avec contrainte.

L'heure que je vous avais indiquée est depuis longtemps passée, monsieur le duc, et je me suis lassée de vous attendre.

LE DUC.

Pardonnez-moi ce retard, tout à fait involontaire, et permettez-moi, à mon tour, de vous faire les honneurs de mon hôtel. (Il s'approche d'un siège.)

MILADY, le repoussant.

Entre nous, plus de paroles floues; Hélas! avez-vous pris un parti?

LE DUC.

Oui.

MILADY.

Et vous avez décidé?

LE DUC.

Que je romprais tout projet d'alliance avec la famille Banfermont... Je vous demanderai seulement de prolonger le délai fixé par vous d'abord, et qui serait insuffisant pour préparer Arthur à l'unions nouvelle... à laquelle il faut bien consentir.

MILADY, avec avertissement.

Ainsi, vous renoncez à toute résistance?

LE DUC.

Nu serait-elle pas vaine?... Vous m'apportez, je le suppose, une des pièces de cette correspondance que vous me faites payer... l'heure... vous venez me prouver qu'il y a de me suis pas trop facilement effrayé... Enfin, vous ne voulez me laisser aucun doute sur l'existence des armes terribles que vous tenez suspendues sur ma tête.

MILADY, se contenant à peine.

C'est bien cela... les rôles sont changés... je menaçais hier... vous raillez aujourd'hui.

LE DUC.

Que dites-vous?

MILADY, éclatant.

Je dis... que vous êtes un infâme... je dis que j'étais folle... car, après la mort, un vol ne devait pas vous coûter.

LE DUC.

Un vol...

MILADY.

Quand vous m'avez quittée, cette nuit, vous m'avez déjà conçu le projet infernal que vous avez si promptement et si bien exécuté...

LE DUC.

Expliquez-vous mieux.

MILADY.

Ces papiers, qui vous menaçaient à la mort... ces papiers que j'allais placer à l'abri de vos attentats...

LE DUC.

Eh bien?

MILADY.

Vous me les avez volés!

LE DUC.

Moi!

MILADY.

Vous... ou plutôt le vil mercenaire qui vous traitait si bien avant déjà, et que vous n'avez égaré sans doute que pour en faire l'instrument de nouveaux forfaits.

LE DUC.

Gaspard!

MILADY.

Oui, Gaspard!

LE DUC.

Gaspard salut!

MILADY.

Oh! je m'attendais à cette triste surprise... mais elle ne me trompera pas... Gaspard est entre chez moi une heure après votre départ... il a lué mon secrétaire et s'est emparé de tout ce que je possédais!

LE DUC.

C'est impossible!

MILADY.

Si vous voulez me faire jusqu'en bout votre dope, pourquoi donc avoir permis à Gaspard de joindre la raillerie, l'insulte au crime... Pourquoi la main qui me volait s'est-elle elle-même retournée?... Voyez... Gaspard a-t-il donc osé passer vos ordres!

LE DUC, fignant le papier.

Gaspard... vivrait... ce misérable à Paris et possesseur de tous mes secrets! Nous sommes perdus!

MILADY.

Votre terreur apparente est-elle encore un piège?

LE DUC.

Non, Lavinia, non, je te le jure... J'ignorais tout... Niens valent rent fois nos fatales lettres dans les mains qu'un celles de Gaspard... de Gaspard, que je croyais n'avoir plus à redouter...

MILADY.

Ce n'est pas pour vous rassurer ces papiers qu'on me les a pris!

LE DUC.

Non, je te le jure!

MILADY.

Oh! mais alors la diable vint... mais sommes perdus!

LE DUC.

Comment retrouver Gaspard?... Impossible d'appeler la police à notre aide... notre moyen comploté, arrêté, nous entraînerait avec lui dans l'abîme... Enfin, il est plus dangereux toujours l'air qu'il y a vingt ans... Alors, il ne connaissait ni notre nom ni notre visage... et aujourd'hui il sait tout!

MILADY.

C'est lui... j'en suis sûr à présent... qui vient tendu en piège à ma faiblesse est imbécile... C'est lui qui m'a répété ce que, il y a vingt ans, il m'avait dit... Mais on peut attendre et rejoindre ce misérable!

LE DUC.

Sur ce papier, un nom... rien qu'un nom... (Il voit.) Routier, dit Gaspard... Routier.

MILADY.

Et bien ?

LE DUC.

Ah ! je me souviens... (Il court à son calepin, qui était sur la cheminée.) Oui... c'est cela ! Sauvès, Lavinia, nous sommes sauvés s'il tarde jusqu'à demain à nous trahir !...

MILADY.

Comment ?

LE DUC.

Cette nuit... j'irai trouver cet homme... j'irai seul... et, au prix de tout son sang, s'il le faut, je lui reprendrai notre secret... Lavinia, le danger recule, que le danger nous rallie... Et, cette fois, à tous deux l'échafaud, ou la fortune à tous deux ! (Ils se serrent la main.)

DEUXIÈME TABLEAU.

La Courtille.

Le théâtre représente une salle à l'entre-sol chez Desnoyers, à la Courtille. Premier plan à gauche, une porte; deuxième plan aussi à gauche, l'escalier; plus loin, le haut de l'escalier qui descend au rez-de-chaussée, vis-à-vis l'entrée des autres salles. Au fond trois grandes croisées ouvrant sur la rue.

SCÈNE I.

BONNIVARD, en Jupiter; fouls de gens masqués, musiciens dans l'orchestre, ensuite ROBINEAU et un ami, puis CHARLEMAGNE. (Au lever du rideau on achève une sonnerie de réminiscence après laquelle quelques uns des masqués vont s'installer au fond. Les autres se dispersent de différents côtés.)

BONNIVARD.

Décidément je grelotte dans un peu de Jupiter... J'ai remarqué les près un boutique de cuisinier. En attendant ma Griselée, que Mistigris doit m'amener, je vais envelopper quelque chose de plus chaud. (Il sort par le grand escalier et se croise avec Robineau et l'ami qui entrent.)

ROBINEAU.

Je te dis que c'est Charlemagne qui est descendu de sa fiacre et que j'ai vu entrer dans cette maison... la preuve (Lui montrant la porte, premier plan à gauche.) c'est que le voilà.

GUSTAVE.

C'est ma foi vrai.

CHARLEMAGNE, entrant par la gauche.

Il n'est pas dans cette salle; mais de ce côté peut-être. (Il indique la droite.)

ROBINEAU, allant à Charlemagne.

Ah ! sornioles... je t'y prends.

CHARLEMAGNE.

Botimes !... Gustave ! (Il leur perd la main.)

BONNIVARD.

Comment tu viens tout seul à la Courtille... mais on n'a pas le droit de s'amuser les uns sans les autres en carnaval.

CHARLEMAGNE.

Je serais impardonnable de vous avoir guiblés, mes amis, mais au milieu de cette joie, c'est une tâche sérieuse que je poursuis.

ROBINEAU.

Et peut-on savoir quel est l'objet de tes recherches ?

CHARLEMAGNE.

Ce compagnon de captivité dont je t'ai parlé déjà, un certain Nicolas Robineau.

ROBINEAU.

Routier !... Ah ! parbleu, je puis te donner des renseignements sur lui.

CHARLEMAGNE.

En vérité ?

ROBINEAU.

Depuis tantôt que nous cherchons les guinguettes de la Courtille, nous l'avons rencontré au Bursi-Rouge, au Grand-Vainqueur, proclamant son nom et semant l'argent sur son passage... enfin tant à l'heure, il est entré chez Desnoyers et a jeté un billet de cinq cents francs sur le comptoir, en criant : Servez, garçon ! Je ne sais d'ici qu'à près avoir tout mangé.

CHARLEMAGNE.

Merci, Robineau... merci pour cette nouvelle. (A lui-même.) Nous le tenons maintenant. (On entend des éclats de rire dans la salle voisine.)

ROBINEAU.

Du bruit... Je ne serais pas surpris qu'il fût par là.

En Charlemagne, regardant du côté de la salle à droite. Mais oui... cet homme, assis sur une table, et qui haranguait la foule, c'est bien lui !... (Revenant à Robineau.) Mes amis, entrez dans cette salle... Tenez-vous près de Routier, laissez-le boire, et ne le perdez pas de vue jusqu'à mon retour.

ROBINEAU.

Où vas-tu douc ?

CHARLEMAGNE.

Faire part de cette heureuse découverte à la personne qui m'attend en bas dans une voiture. Je compte sur vous.

ROBINEAU.

C'est entendu. (Robineau et l'ami entrent dans la salle à droite.)

CHARLEMAGNE, à lui-même.

Il faudra bien maintenant qu'il nous saute, et qu'il nous livre les papiers volés à lady Mac Donald. (Il sort par l'escalier.)

SCÈNE II.

BERRICHON, ASPASIE, LE PETIT POLICHINELLE. (Au moment où Charlemagne s'éloigne par l'escalier au fond à gauche, Berrichon, portant le petit polichinelle adormi, et suivi d'Aspasie, entre par la porte au premier plan, à gauche.)

BERRICHON.

Je crois que votre petit dort, Aspasie, vous avez eu tort de l'emmener... Ça le fatigue... (A part.) Et moi aussi.

ASPASIE, masquée.

Une bonne mère ne quitte pas son enfant.

BERRICHON.

Otez votre hoop, Aspasie, je suis si fier de votre profil.

ASPASIE.

De tout... il y a peut-être ici des pratiques de mon mari, je crains d'être reconnue, et j'ai poussé la précaution... jusqu'à mettre un nez à ma Benjamin... Est-il gentil, comme ça ?

MARCIANO, portant toujours l'enfant.

C'est un amour... (A part.) Un vrai mousser ! Il est encore plus laid que son père. (A ce moment, on entend un grand bruit dans la rue, les fenêtres du fond sont ouvertes. On voit, sur l'impériale de plusieurs fiacres, des groupes de gens masqués parmi lesquels sont Mistigris en pierrot, et Giroflée en marin, ils entrent dans la salle en poussant des cris de joie; tous les masqués qui étaient en scène ou dans les salles voisines arrivent au bruit.)

SCÈNE III.

MISTIGRIS, GIROFLÉE, ASPASIE, BERRICHON, LE PETIT POLICHINELLE, MASQUES, puis LE DUC DE LUCENAY, masqué et vêtu en roulier. (Giroflée, Mistigris, ont sauté de l'impériale du fiacre sur la fenêtre du fond, et de là sur une table.)

MISTIGRIS.

Ohé ! les pantons, les dessous, ohé !

TOUS LE MORDRE.

Ohé ! (Mistigris et Giroflée sautent dans la salle de bas, et descendent à l'escalier en descendant et en criant.)

MISTIGRIS, à Giroflée.

Ah çà, Vécus des amours... nous voilà à Cythère, maintenant à la Courtille... Je propose une ronde pour les grandes révolutions.

TOUS.

Oui, une ronde flamburde.

MISTIGRIS.

En avant, Berrichon !

BERRICHON, à part.

Attends, je vas servir mon polichinelle quelque part. (Il fourre l'enfant sous une table.)

GIROFLÉE.

J'en sais une de ronde, et que t'en semes : les Mystères du Carnaval ; quand je la chante, les moines me demandent : Y êtes-vous ?

MISTIGRIS.

Vo instant. (Comme donnant le signal.) Crie !

TOUS.

Crac !

MISTIGRIS.

Crac !

TOUS.

Brindesingue !

MISTIGRIS.

Brindesingue !

TOUS.

Brindesingue !

MISTIGRIS.

Nous y sommes.

RONDE.

Air nouveau de M. P. Heurien.

Au bruit d'un joyeux bacchanal,

Allegues et malin, sautards et bergères,

Je vas de voler les mystères

Du carnaval.

Ohé ! ohé ! ohé ! quel tapage infernal.

Célébrons les mystères

Du carnaval.

C'est à n' pas s'y frotter.

Ainsi, deux les pour gras,
Car chacun veut pointer
Justement c'est qu'il n'est pas.
Le bon, sous l'habit d'un digne,
Je s'entre ma frusque d'a côté,
Et plus loin, dans une marquerie,
Un d'au des chœurs de la Gaieté.

Qu'il m'ajuste !
Qu'il dispute !
Et qu'il m'ôte l'épave !
C'est c'est bien joué !
Tout ça c'est joué
Pour quatre francs cinquante !

(Reprise en chœur du refrain. On danse sur le refrain.)

Au bruit d'un joyeux bachelard, etc.

2^e COUPLE.

Dans l'univers de la Courtoisie,
Père-mère charmant,
Le mari perd sa fille,
La fille l'ivre un amour.
Un digne chasteux s'effondre
Pour une parente aux bras étendus,
L'âme brisée, y c'est un cœur de femme,
Qui vait la pour lui faire des traits.
Y n'est plus !
Pendant c'est plus,
Méditant tout à la danse,
Et pour l'enfant,
Un peu plus tôt,
La carène commence.

Au bruit d'un joyeux bachelard, etc.

3^e COUPLE.

C'est à qui fra le soc,
On s'embrasse sans affect,
Si Mayeux perd sa fille,
L'âme s'en fait deux au front,
Et, chose surprenante bien fatigante,
On voit des mariés contemplant,
Qui pourtant n'ont pas pris d'anneau,
Se trouver avoir un pied d'âne.
Au jour final
Du carnaval
Que d'écarts il faut faire,
Par-ci, par-là,
Que d'écarts,
Que d'écarts du mystère.

Au bruit d'un joyeux bachelard, etc.

(Après la ronde, les masques dansent un galop infernal, à la suite duquel ils tombent sur les chaises et les tables épousées de fatigue.)

ASPASIE, à Berrichon qui salue encore.

Comment ! vous dansez, monsieur Berrichon, et mon enfant ?
Qu'avez-vous fait de mon enfant ?

BERRICHON.

N'avez pas d'inquiétude... je l'ai serré là, sous la table.

ASPASIE, regardant sous la table, d'où le petit polichinelle a disparu.

O ciel ! il n'y a plus cherché le porteur, on ne repaît pas devant moi que quand vous l'avez retrouvé. (Elle est entourée par les masques qui la consolent.)

BERRICHON, à lui-même.

C'est étonnant, comme je vas m'amuser ! (Allant à quelques masques qui sont à droite.) N'auriez-vous pas vu un petit polichinelle ?

UN MASQUE.

Je crois qu'il est par là, en face.

BERRICHON, de l'autre côté.

N'auriez-vous pas vu un petit polichinelle ?

UN AUTRE MASQUE.

J'ai vu plusieurs arlequins.

BERRICHON.

Ce n'est pas ça. (Il se dirige vers le grand escalier au moment où le duc, travesti en roulier, entre dans la salle ; il s'adresse au duc.) Pardon, monsieur, n'auriez-vous pas vu ?... (Le duc le repousse pour se faire faire passage.) Mettez ! il n'est pas censeur, celui-là. (Il sort par l'escalier.)

LE DUC, à lui-même.

J'en ai assez de m'occuper que je trouve Rottier ici. (Il passe à travers les groupes de masques en cherchant, puis entre dans la salle à gauche.)

GIROFLE, le regardant.

Est-ce qu'il passe une inspection, celui-là ?

MISTIGRIS.

On dirait d'un jaloux qui cherche sa noie.

ASPASIE.

Il y a tant de femmes imprudentes, oh ! mon Benjamin... in-

sex-mot... laissez-moi... (Elle donne un soufflet au perron qui sent la retenue et sort en courant par la droite.)

SCÈNE IV.

MISTIGRIS, ASPASIE, LES MASQUES, BONNIVARD, en ours blanc, puis LE PETIT POLICHINELLE, et BERRICHON. (Au moment où le roulier disparaît d'un côté et Aspasia de l'autre, Bonnivard, travesti en ours, vient à quatre pattes auprès de Girofle, se lève et lui prend la taille.)

GIROFLE, effrayé.

Eh bien, qu'est-ce que c'est ça ? A bon les patins.

BONNIVARD, bas à Girofle.

N'ayez pas peur de l'ours, Girofle, c'est moi... Je suis mieux connu ça, mais j'ai peur d'avoir trop chaud à présent. (Il ôte sa tête d'ours.)

GIROFLE, bas.

Monsieur Bonnivard... Ah ! c'est têtè... Eh ! bien, vrai, j'aime encore mieux l'autre. (Elle montre la tête de l'ours. Ici le petit polichinelle entre en faisant sauter sa pratique ; il a perdu son nez.)

BERRICHON, poursuivant l'enfant.

Ah ! je le tiens... le voilà, le petit poisson... Qu'est-ce qu'il a fait de son nez ?

BONNIVARD.

Mais c'est mon fils !... ce polichinelle est mon sang !... (Il court à l'enfant, qu'il veut prendre dans ses bras et qui a peur.)

BERRICHON, donnant des coups de pied à l'ours.

Vollez-vous bien lâcher cet enfant !

GIROFLE, retenant Berrichon à demi-voix.

Mais tenez-vous donc ce repos ; c'est M. Bonnivard que vous époussez comme ça.

BERRICHON.

Dieu ! le marchand du sangue !

ASPASIE, entrant.

J'ai entendu crier mon Benjamin. (Elle court à l'ours pour lui reprendre l'enfant.)

BONNIVARD, laissant tomber sa tête.

Que vois-je ? mon épouse !

ASPASIE.

Ciel ! mon mari !

BONNIVARD.

Que faites-vous ici en folie, madame ?

ASPASIE.

Ei vous en ours, monsieur !

BERRICHON, à part.

J'ai envie de m'en aller.

ASPASIE.

J'étais venue pour vous épouser, comme sans effort

BONNIVARD.

Et moi pour vous surprendre, épouse sans foi !

ASPASIE.

Laissez cet enfant, il ne vous appartient pas...

BONNIVARD, stupéfait.

Comment !

ASPASIE.

D'y toucher. (Ici, un grand bruit de tables renversées, de vaisselle et de vitres brisées, se fait entendre dans la salle voisine. Les masques vont pour s'y précipiter. Roulier paraît, chassant devant lui quelques masques qui se sauvent.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROTTIER, ROSENFELD, GUSTAVE, puis LE DUC.

ROTTIER.

Ne vous dérangez pas, c'est moi qui cause... J'en ai le droit. J'ai payé... Eh bien ! les amis de la joie... ça ne marche donc plus... attendez, je vas mettre le bastingage en révolution... En place pour la contredanse ! Qu'est-ce qui me fait vis-à-vis... voilà ma danseuse. (Il s'empare de Girofle.)

GIROFLE.

Vollez-vous bien finir ; je ne me familiarise qu'avec mes inférieurs.

MISTIGRIS.

Elle n'a raison.

BERRICHON.

Si vous n'êtes pas un lâche... lâchez-la.

ROTTIER, lui donnant un coup sur la tête qui lui enfonce son chapeau enfoncé jusqu'aux yeux.

Je te reconnaitrai... Va... Ah ! c'est-à-dire qu'on se fâche... parce qu'un bon enfant cherche à rire... Je ne sais pas de votre société, c'est vrai... mais je vous permets d'être de la mienne. J'offre un bol de vin chaud à la compagnie... Garçon, défonce une bouteille... A moi le salon des cent convives... Je rigole tout le monde. (Poussant ses poches et en tirant des pièces d'or.) Te-

nez, en voilà des monarques qui renâcent ! il y en a encore... il y en aura toujours. (En trebuchant il fait tomber des pièces d'or.) Ne touchent pas. (Il se baisse pour les ramasser.) Que personne ne se baise.

LE DUC, reparessant à droite et désignant Routier.
Ce doit être cet homme.

BERRICHON, à part.
C'est celui-là qui aurait pu zéléter des sangsues.

GIROFLEE.
Il paraît que c'est un capitaine.
MÉTASTAS, à demi voilé et pendant que Routier ramasse son or.
Attention donc, mais je le connais ; je l'ai vu il y a deux mois sur les bancs de la correctionnelle.

BERRICHON.
Un repris du Justice ! (Tous les masques font un mouvement en arrière.)

LE DUC, se penchant vers Routier comme pour l'aider à ramasser son or.

Prends garde à toi, Routier, du Gaspard.

ROUTIER, se dressant et regardant.
Hein ! qu'est-ce qui m'appelle par mon nom ? (Le routier, pendant ce temps, a échappé de place et se perd dans la foule.)

LE DUC, à part.

C'est bien lui.

ROUTIER, à Bonnard, qui s'est approché.
Vous me reconnaissez donc, vous, farceur ! (Il tape sur le ventre de Bonnard.)

BONNIARD.

De tout.

ROUTIER.
Le vin chaud doit être servi en route, les amis, vous allez m'aider à tortiller ça. (Il frappe sur ses poches, où l'or résonne.)

Jamais, mon bonhomme, j'aurais... nous ne mangeons pas de cet argent-là.

ROUTIER.
Ah ! c'est comme ça... eh bien j'en prendrai tout seul du plaisir, et du fumeux !... Je vas ficher le feu à la baraque... j'ai le moyen de la payer... n'est-ce pas, la petite mère ? (Il prend Aspasia par la taille.)

ASPASIE, effrayée.

Ah ! sauve-toi, fuyez, sauve-toi.
BONNIARD, se cachant derrière Berrichon.
Ohé ! si j'étais sûr d'être le plus fort... je le flanquerais à la porte...

Tous.

Oui... à la porte.

ROUTIER, prenant une chaise.
Venez-y donc... Le premier que j'attrape passera par la fenêtre. (Il gesticule.)

GIROFLEE, criant.

A la garde ! à la garde !

ROUTIER.
La garde, ça me connaît. Je cours la chercher. (Il sort. Tu- multe parmi les masques au milieu desquels Routier se débat.)

LE DUC, à part.

Si cet homme est arrêté, tout est perdu. (Le brouhaha a continué ; Routier, toujours armé de sa chaise, fait reculer les masques qui se sauvent tous dans la salle voisine.)

SCÈNE VI.

ROUTIER, puis CHARLEMAGNE.

ROUTIER, il s'excuse.

Mille tonnes d'or avoir sur soi assez d'or pour régler toute la Courtille, et ne trouver personne qui veuille boire avec moi... Encore si j'avais ici Charlemagne ou la petite... à la bonne heure... ce sont des bons, ceux-là, on aurait passé agréablement son carnaval.

CHARLEMAGNE, arrivant par l'escalier au fond, à droite.
Le bacre est devant la porte... il s'agit d'emmenner Routier au plus vite, car Robinson vient de m'apprendre qu'on devait l'arrêter... et puis Valentine est inquiète... Ce jeune Morel qui deux jours j'en ai vu avait perdu nos traces... elle a cru le reconnaître, il nous aura suivis.

ROUTIER, à part.

Ah ça mais, c'était pourtant à nous trois que nous lions l'affaire... les deux autres ne veulent donc pas de leur part ?

CHARLEMAGNE, s'approchant.

Si faut-il nous réclamer la mienne.

ROUTIER.
Charlemagne... enfin en voilà de la société... je ne soupçonnais tout seul... N'ayez pas peur, c'est moi qui régle... ce qui doit vous revenir est intact... et le ne crains pas qu'on y touche...

le numéraire est chez moi, bien caché... avec

CHARLEMAGNE, à part.
Chez lui... je ne m'étais pas trompé.

ROUTIER.

Et la petite ?

CHARLEMAGNE.

Elle nous attend en bas dans une voiture.

ROUTIER.
Et bien ! qu'elle monte et la voiture aussi... je paye le transport.

CHARLEMAGNE.
Vous ne pouvez pas rester ici... vous avez fait du bruit... on est allé prévenir la garde.

ROUTIER.

La garde !... je l'attends de pied ferme pour lui offrir à boire.

CHARLEMAGNE, cherchant à l'entraîner.

Ah ! c'est trop tarder... partons !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MISTIGRIS, BERRICHON, amenant UN CAPO- BAL et DEUX SOLDATS, ASPASIE, GIROFLEE, BONNI- YARD et LES MASQUES, sortant de la salle voisine ; ensuite L'INSPECTEUR.

J'amène du renfort.

BERRICHON.
Par ici, troupière, par ici. (Designant Routier.) Voilà le tapan- geur.

Tous les MASQUES.

Oui, le voilà.

ROUTIER, aux soldats.
Comment, camarades, est-ce qu'on ne peut plus s'amuser en payant ?

LE CAPOBAL.
Vous vous expliquerez au violon. (On s'empare de Routier et on se dirige vers l'escalier.)

CHARLEMAGNE, à part.
Oh ! à tout prix j'empêcherai. (Haut.) Vous emmenez cet homme parce qu'il a lui un peu de bruit... il faut être tolérant en carnaval.

L'INSPECTEUR, venant de l'escalier.
Mais taisez-vous tranquille. (Les soldats sortent.)

ROUTIER.
Mon ami, voulez-vous boire un canon... Alors, sort pour la Courtille... Je vas au bal de l'Opéra.

CHARLEMAGNE.
C'est cela... Une fois hors d'ici...

ROUTIER.

Il me faut un équipage à six chevaux.

CHARLEMAGNE.

Le mien est en bas... tenez, on aperçoit l'impériale d'ici.

ROUTIER.

C'est ça, sur l'impériale, comme on potenter.

MISTIGRIS.

On va vous y porter en triomphe, mon monarque.

BERRICHON.

C'est dit... ça nous débarrassera de lui.

CHARLEMAGNE, parlant au cocher par la fenêtre.
Cocher ! rue Popincourt, n° 11, et au galop. (Pendant ce temps, des masques ont hissé Routier sur une table, et on le porte jusqu'à la fenêtre, où il est placé sur l'impériale du fiacre.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC, puis ÉDOUARD.

LE DUC, parlant à l'inspecteur d'avant-scène.

Eh bien !

Il est libre... mais il part.

LE DUC.

Scuf ?

L'INSPECTEUR.

Non... avec son ami Charlemagne.

LE DUC.

Encore ce Charlemagne !

ÉDOUARD, qui a pénétré, comme cherchant quelqu'un, s'approche d'un des masques qui dit bas.

Vous tenez de prononcer le nom d'un homme que je cher- che...

LE DUC, à part.

Le jeune Morel !

ÉDOUARD.

Si vous connaissez cet homme, déignez-le-moi.

LE DUC, bas.

Que lui voulez-vous ?

ÉDOUARD.

Le provoquer... le tuer !

ROUTIER, sur l'impériale.

Eh bien, camarade, venez-vous ? CHARLEMAGNE, venant prendre son chapeau sur une table à gauche, premier plan.

Je vous suis. *[La foule part.]*

LE DUC, désignant Charlemagne à Édouard.

Celui que vous demandez, le voilà.

ÉDOUARD.

Ah !

CHARLEMAGNE, se dirigeant vers l'escalier.

Routier ne m'échappera plus.

LE DUC, à part.

Maintenant, rue Popincourt, 11.

ÉDOUARD, se plaçant devant Charlemagne.

Un mot, monsieur.

CHARLEMAGNE.

Plait-il ? *[A part.]* Édouard.

ÉDOUARD.

On vous appelle Charlemagne ?

CHARLEMAGNE.

Oui, après ?

ÉDOUARD.

Moi, je me nomme Édouard Morel. *[Lui prenant les deux mains comme pour le closer sur place.]* Vous ne sortirez pas. *[Tous les masques viennent et groupent autour des adversaires comme pour les séparer.]*

TROISIÈME TABLEAU.

Le Meurtre.

L'intérieur d'une maison couverte d'un toit, dont le plan incliné laisse en haut un espace vide qui permet d'apercevoir le ciel étoilé. — À gauche, un escalier en plan, une fenêtre. — Au premier plan, une cheminée. — Au fond, en face de la droite, une porte dont la poignée est un grès. — Au fond, la porte de la rue. — Au premier plan à droite, une porte qui ouvre sur une cour. — Table vermoulu, commode, chaises dépaillées. — Aménagement très-pauvre. Il fait nuit.

SCÈNE I.

MOREL, VALENTINE, ROUTIER. *[On entend le roulement d'une voiture qui s'arrête devant la maison.]*

MOREL, en dehors.

Eh ! la pratique... le voilà ce n° 11... c'est lui... Plait-il ?... que l'onvre ? Ben... je tiens la clef. — Je descends de mon trépan... *[On entend tourner une clef dans la serrure. La porte du fond s'ouvre. Morel paraît. Il tient une des lanternes de son fardeau. Promenant la lumière autour de lui.]* Eh bien ! il est coquet, le lot !

C'est ici le séjour des grâces...

[La porte, restée ouverte, laisse voir le facade dans la rue. Valentine descend de voiture.]

VALENTINE, à part.

Oh ! quelle offense devenez-vous ? Vous qu'on M. Charlemagne ne nous ait-il pas arrié empuignes ! — Sans doute il nous suit, il ne peut tarder... *[A Morel.]* Vite ! venez, je vous prie, chercher avec moi s'il n'y a pas moyen d'avoir de la lumière ici.

MOREL.

Vous ne connaissez donc pas les êtres ? Il paraît que vous emmêlez ce soir ?

VALENTINE, offensée.

Monsieur ?

MOREL, cherchant.

Suffit, la petite mère.

N'y a pas de mal à ça,

Collette,

N'y a pas de mal à ça.

[Trouvant un chandelier avec un reste de chandelle et allumant.] Ah ! bien... je vois le lustre de l'établissement... illumination générale... d'un bout de chandelle !

ROUTIER, sur le facade.

Eh bien !... ça ne roule plus... Est-ce que nous sommes décrochés ?

VALENTINE, à part.

Il se réveille, enfuit...

MOREL.

Depuis B. l'aveille, il m'a fait un somme sur l'impériale... un

autre somme dégringolé vingt fois... mais lui, pas de danger...

Il est un Dieu pour les bavards...

ROUTIER, descendant du facade.

Cocher ! cochet ! vous vous trompez de porte... ce n'est pas ici l'Opéra.

MOREL.

C'est votre camarade qui m'a dit de vous conduire ici... ça me va, c'est mon quartier.

VALENTINE, allant à Routier.

Il va venir nous rejoindre chez vous.

ROUTIER, se tenant en équilibre à la porte.

Chez moi... je suis chez moi... moi, je ne rentre pas...

VALENTINE, avec prière.

Surtout, pour attendre l'autre ami Charlemagne...

ROUTIER.

Je lui accorde cinq minutes... *[Ricanant.]* Bro... on... on ! Surtout, que j'ai froid... *[Routier se laisse tomber sur une chaise, près de la cheminée, et s'assoupit.]*

MOREL, à part, désignant Valentine.

C'est drôle... il me semble que j'ai déjà vu cette jeune fille quelque part... mais oui... c'est elle...

VALENTINE.

Vous me connaissez ?

MOREL.

Que trop ! Vous êtes la jeune personne de la rue de Valenciennes, que j'ai conduite, il y a quelque temps, à un certain hôtel de Conti... C'est vous qui avez fait tourner la tête à mon pauvre neveu Édouard.

VALENTINE.

Vous seriez monsieur Morel ?

MOREL.

Oui, Morel... l'ami de tout le monde... excepté le vôtre... Ah ! c'est que vous lui avez fait tant de mal, à ce cher enfant !

VALENTINE.

Monsieur Morel, si je pouvais vous confier...

MOREL, avec l'écrou.

Quand Édouard aura ouï... et avec qui je vous ai laissés...

VALENTINE, bas.

Oh ! je vous en supplie, ne lui dites rien avant que le moment de justifier ma conduite ne soit venu... Alors, monsieur, je vous l'ai dit, tous les heures honnêtes regretteront de m'avoir soupçonnée...

MOREL.

Oh ! des grandes phrases !... et avec tout ça, vous allez rester ici... en tête-à-tête avec ce paroisien... Tiens ! il recommence son somme !

VALENTINE.

Restez ici ? *[A part.]* Il le faut... pour observer les preuves que cet homme a entre les mains... et puis je partirai.

MOREL.

Il se fait tard... on m'a sollicité d'avancer... je n'ai plus qu'à m'en aller. *[Mouvement pour sortir.]*

VALENTINE.

Monsieur Morel...

MOREL.

Eh bien, quoi ?

VALENTINE.

Si vous voulez m'attendre avec votre voiture, un cola de la rue voisine... croyez que ma reconnaissance...

MOREL.

Elle est réglée par l'ordonnance, ma chère... La nuit, les heures se payent double... Je ne prends rien au-dessus du tarif... même à mes ennemis.

VALENTINE.

Oh ! je n'ai pas mérité que vous soyez le mien... Tenez, si M. Édouard avait une peur, je lui dirais mon secret... Me croyez-vous encore coupable ?

MOREL, ému.

Moi... je vas donner l'adresse à mes chevaux... en vous attendant à ma porte, car je demeure là à côté, au coin de la rue des Amandiers !

VALENTINE.

J'y serai tout à l'heure.

MOREL, en sortant.

Je ne sais plus que penser... elle a une manière de dire les choses... c'est drôle... Je suis tout vers dessus dessous à présent. *[Morel sort. Il ferme la porte sur lui. En instant après, on entend rouler la voiture qui s'éloigne.]*

SCÈNE II.

ROUTIER, VALENTINE.

VALENTINE.

Encore ça va... Je n'ose le réveiller... et pourtant il faut que le sabbat ait son crépuscule... Comment s'en aller et ce homme

Il ne livrer ces papiers, si précieux pour moi. Monsieur Routier... monsieur Routier... Il ne m'attend pas !... le froid de la nuit l'a glacé... Si je pouvais raviver le feu de cet âtre... essayons... (Elle s'est placée à la cheminée pour faire le feu.)

ROUTIER, s'assommoilant.

Chez moi... on m'a ramené chez moi... ah ! si je savais quel est l'individu qui m'a joué ce tour-là, homme ou femme, je lui ferais passer un mauvais quart d'heure... (Il pestucule.)

VALENTINE, se retenant de côté avec effroi.

Ah !

ROUTIER, rouvrant les yeux.

Hein !... qui est là ?

VALENTINE, timidement.

C'est moi... je vous fais un peu de feu...

ROUTIER.

Tiens !... c'est la petite... eh bien ! oui, du feu, mon enfant... une belle flamme... j'en ai besoin. (Le feu flambe.)

VALENTINE.

Là... vous vous sentez déjà mieux, n'est-ce pas ?

ROUTIER, se chauffant.

Oui... c'est bon... Et puis, au fait, ça m'est égal d'être ici ou ailleurs... pourvu que je ne sois pas seul... je n'aime pas à être seul.

VALENTINE, à part.

Non Dieu ! comment savoir... (Haut.) Oui, vous préférez les grandes réunions... un bal comme celui de lady Mac Donnell, par exemple !

ROUTIER.

Chez lady Mac Donnell... en voilà un fier coup de file !...

VALENTINE.

Il y avait donc bien des choses dans ce portefeuille !...

ROUTIER.

Vingt billets de mille, rien que cela !...

VALENTINE.

Oh ! vous ne dites pas tout.

ROUTIER.

Ma foi, si !

VALENTINE.

Cependant, notre ami Charlemagne prétend qu'il y avait autre chose.

ROUTIER.

Ah ! oui... des paperasses... des lettres...

VALENTINE.

Des lettres...

ROUTIER.

Mais, comme ça n'était pas des valeurs... ma foi... (Se rapprochant de la cheminée.) Voilà un feu excellent... je n'ai trouvé rien là !...

VALENTINE.

Eh bien ! ces lettres ?...

ROUTIER.

Je les ai lues... ça ne serait utile à personne et ça peut nuire à quelqu'un... C'est pour quoi...

VALENTINE.

Vous les avez déchirées ?...

ROUTIER.

Non... on peut retrouver les morceaux...

VALENTINE.

Brûlées peut-être ?

ROUTIER.

Oui.

VALENTINE, se contenant à peine.

Ciel !

ROUTIER.

Comme vous dites... il faut les brûler... c'est le plus sûr.

VALENTINE, se ravissant.

Ce n'est donc pas encore fini ?

ROUTIER.

Ça va se faire... Justement voilà une belle flamme... qui ne demande pas mieux que de vous rendre ce petit service-là.

VALENTINE.

Et où sont-ils, ces papiers ?

ROUTIER.

Dans un endroit où la diable n'aurait du la peine à les trouver, si je ne lui disais pas ma exaltée...

VALENTINE.

Vous pouvez me la dire à moi !

ROUTIER, se levant.

Attends... il faut en finir... je vais les chercher.

VALENTINE, à part.

Je ne pourrais les disputer à cet homme, ni les ravir à la flamme...

ROUTIER, après avoir fait un pas.

C'est singulier... comme j'ai la tête lourde... et les jambes faibles... Ce feu, au lieu de me raffaillir, m'a tout engourdi.

VALENTINE.

Eh bien ! si vous le voulez, je puis aller les chercher.

ROUTIER, faisant retomber sa tête.

Tantôt... plus tard... j'ai encore sommeil...

VALENTINE, le pressant de questions.

Vous dites... qu'elles sont ?...

ROUTIER, désignant de la main la porte du premier plan, à droite.

Là !

VALENTINE.

Là ? (Elle va ouvrir la porte dans cette cour)

ROUTIER.

Juste... dans la cour.

VALENTINE, retenant.

Mais où cela ?

ROUTIER.

A côté du puis... sous le hangar.

VALENTINE.

Sous le hangar... ah ! ah ! (Elle trouve une petite lanterne qu'elle allume ; elle revient sur le pas de la porte.) Je vois maintenant.

ROUTIER.

Derrière la troisième pièce de bois.

VALENTINE, à elle-même.

La troisième... Vous ne vous trompez pas, derrière la troisième ?

ROUTIER.

Avec les billets de mille... Cinq pour vous... cinq pour l'autre... j'en prends dix... je veux double part...

VALENTINE, à elle-même.

La nôtre est belle maintenant... (Elle sort.)

SCÈNE III.

ROUTIER, seul.

Comme ça les comptes seront réglés... loyalement... ainsi que ça doit se pratiquer entre associés de bonne foi... Pourvu qu'elle se rappelle bien où je lui ai dit de chercher... Voyons ça. (Il se lève, va à la porte comme s'il parlait à Valentine.) A gauche... à gauche... là, bien... vous y êtes... Eh bien ! trouvez-vous !... Pas encore... Je vous ai dit derrière la troisième pièce de bois... oui, celle-là... Hein ? rien ! comment, rien ! Mais j'ai sûr sûr... Vous ne trouvez pas ? Mille tonnerres ! Vole !... je suis vole !... (Dans son mouvement de colère, il a poussé la porte, qui s'est fermée en dedans.) Ah ! mais un moment, ça me dégrise... Voyons donc... voyons donc... je me rappelle bien qu'avant-hier... c'est sous ce hangar que j'ai caché les billets de banque avec les lettres... Oui, mais ce matin... avant de sortir... j'ai fait un emprunt sur ma caisse... Faut croire que j'ai serré le magot autre part... mais où ça, nom d'un nom !... où ça... (Comme frappé d'un souvenir.) Ah ! je crois me rappeler. (Il cherche dans un meuble ; puis sur la cheminée, et furieux partout en disant : Non... pas là... la non plus... ici ? pas davantage. (Élu continuant à chercher, il arrive à son grabat, fouille la matras dans la pailasse.) Oh !... je tiens quelque chose... oui... oui, c'est cela... (Il compte rapidement les billets de banque.) Il n'en manque pas un à l'appel... Et les lettres ? (Fouillant de nouveau.) Les voilà aussi. (Les comptant.) Une, deux, trois ! complet... au grand complet ! Ah ! j'en ai eu le tremblement... la sueur froide... mais ça va mieux... ça va même très-bien... Et cette prise... il faut que je la préviene. (Il se dirige vers la porte à droite ; en ce moment on ouvre avec précaution la porte du fond. Le duc, vêtu en homme du peuple, mais portant un demi-masque sur le visage et des gants aux mains, entre avec précaution.)

SCÈNE IV.

ROUTIER, LE DUC.

LE DUC, à lui-même.

Ah ! Gaspard est là... et il est seul.

ROUTIER.

Hein ? du monde... C'est Charlemagne peut-être... (Il allume la chandelle pour mieux voir.) Non, c'est un autre. (Il serre les lettres dans sa poche.)

LE DUC.

Bonsoir, Routier... Bonsoir, dit Gaspard.

ROUTIER.

Tu sais mes noms, toi... qui es-tu ?

LE DUC.

N'aie pas peur... je suis un ami.

ROUTIER.

C'est drôle... je ne te sers pas te connaître...

LE DUC.

Tu ne me connais pas

ROUTIER.

Alors, que vires-tu faire dans mon domicile ?

Je viens... le sauver.

LE DUC.

ROUTIER.

Bah!... Je cours du danger... moi?... tu espères m'attraper... Mais il est plus de minuit... le carnaval est fini... tu retardes...

LE DUC.

Le danger dont je viens t'avertir est pressant, te dis-je!

ROUTIER.

A cause?

LE DUC.

A cause du vol que tu as commis chez lady Mac Donell.

ROUTIER.

En vol?... c'est un vieux compte entre elle et moi que j'ai réglé... Je me suis payé... elle a ma quittance.

LE DUC.

Cette quittance est entre les mains du procureur du roi.

ROUTIER.

Pas possible... tu mens... elle n'aurait pas osé la lui envoyer.

LE DUC.

Peut-être... par pitié pour moi... Mais il s'est trouvé chez elle un magistrat qui s'est emparé de ton bollet, et tu vas être joliment suivi.

ROUTIER.

Ah! diable... ne fait... Si je tombe dans la peine... je me trahirai d'elle... et il faudra bien qu'elle me tire d'affaire... non... (A part) Je n'ai encore rien bu.

LE DUC.

Elle n'a pas voulu attendre à ce moment pour venir à ta secours... Voici un passe-port qu'elle t'a écrit... le contenu de cette lettre qu'elle t'a donnée te met à même de passer à l'étranger.

ROUTIER, avec défiance.

Voquez donc, voquez donc... tout ce n'est pas chier... Elle a donc bien confiance en toi, pour te charger de pareilles commodes!

LE DUC.

Je suis un homme du peuple... un pauvre diable, à qui l'on rendrait autrefois un assez grand service pour qu'elle puisse aujourd'hui compter sur son dévouement.

ROUTIER.

Ainsi, tu ne consécres de partir?

LE DUC.

Cette nuit même... en échange de ce passe-port, tu vas me remettre...

ROUTIER.

Quoi donc?

LE DUC.

Des lettres qui se trouvent, par hasard, avec les billets d'invitation.

ROUTIER.

Ah!... elle y tient donc bien à ces lettres, missy Mac U...

LE DUC.

Eh! tient à ce que je les ai données... et je vais te les donner, devant toi, aussitôt que tu me les auras remises.

ROUTIER, à part.

N'abandonner ce que je lui ai prêté m'expose à un grand risque... rien que pour le plaisir de savoir ces lettres flambées... j'ai le tort de m'en défaire à ce prix-là... Fy perdrait... Je suis sûr qu'elles valent plus de vingt mille francs...

LE DUC.

Hâte-toi... tu as à peine le temps d'échapper aux poursuites...

ROUTIER.

Ça me regarde... Mais pourquoi viens-tu me dire tout cela avec un masque sur la figure?

LE DUC.

Je sers d'un bal... à la barrière...

ROUTIER, lui retirant un de ses gants.

Où ne met pas de gants à la barrière... c'est mauvais genre.

LE DUC.

Insolent!

ROUTIER.

Tout doux, monsieur l'homme du peuple... Tu as les mains bien blanches pour un ouvrier.

LE DUC.

Finitions... Donne-moi ce que je te demande...

ROUTIER.

Viens-tu savoir quelle est ma pensée sur ta visite?

LE DUC.

Eh! que m'importe...

ROUTIER, sans écouler.

Je pense qu'avec le passe-port dont tu veux me gratifier... je serais arrêté au premier poste de gendarmes... Je pense que tu n'es pas, comme tu veux bien le dire, l'abbé du Lavain Mac Donell... mais son complice.

LE DUC.

Malheureux!

ROUTIER.

J'ai bonne mémoire, vois-tu... Il y a vingt ans, un homme me qu'on m'a volé à la barrière... C'était le motif qu'il avait de me donner... et c'est moi qui me suis fait l'abbé comme celle-ci, et cette nuit même, comme celle-ci, une caudalie.

LE DUC.

Ce soupçon peut te coûter cher!

ROUTIER.

Je me suis payé de ce que je devais la femme du Carré Marigny... Mais tu n'es pas qu'un homme en robe, il faut régler aussi ce compte-là, camarade, car le magasin de 1800, c'est toi.

LE DUC.

Prends garde, Routier, tu vas te perdre en me refusant ces papiers que te sont utiles.

ROUTIER.

Je ne te les refuse pas... (Lui montrant ses lettres.) Les voilà.

LE DUC, s'avançant.

Donne donc.

ROUTIER, les ramenant dans sa poche.

Mente... Je te les remettrai quand j'aurai vu ton visage et que tu n'auras dit ton nom.

LE DUC.

Moi!

ROUTIER, le retenant.

Je te forcerai bien à me le reconnaître.

LE DUC, cherchant à se dégager.

Misérable! Si tu tiens à ta vie...

ROUTIER.

Je tiens à savoir quel est mon débiteur... (Jet, une suite d'engoulements.) Routier, à demi traversé sur la table, parvient cependant à arracher le masque du duc.) Ah!... Je te vois... J'ai un si agréable...

LE DUC, tirant ses poignets.

Tu ne le diras à personne... (Il fonce Routier.)

ROUTIER, foudroyé.

Ah! scélérat!

LE DUC, le foudroyant et prenant les lettres.

C'est là qu'il a mis ces lettres... Les voilà... Maintenant qu'il n'a plus rien à craindre de la justice des hommes.

VALENTINE, frappant en dehors.

La porte s'est fermée sur moi... ouïez.

LE DUC.

Quelqu'un?... il y avait quelqu'un dans cette maison!... Ah! fuyez! (Il fait un mouvement vers la porte de la rue. Un frappe à coups redoublés à cette porte.)

CHARLEMAGNE, en dehors.

Valentine! Routier!... ouïez, ce sont des amis.

LE DUC.

Da monde de ce côté, maintenant... je mis par là (fin continue à frapper des deux côtés. Le duc hâte et regarda partout pour trouver une issue; il aperçoit la fenêtre.) Ah! par là... par là est mon seul espoir de salut!

CHARLEMAGNE, en dehors.

C'est moi... c'est Charlemagne!

LE DUC.

Charlemagne!... Il n'est pas trop tard. (Le duc souffle la chandelle; il ouvre vivement la fenêtre et la franchit. Le porte du fond, vivement ébranlé, cède; Moral, Edouard et Charlemagne se précipitent dans la maison.)

SCÈNE V.

ROUTIER, Moral, CHARLEMAGNE, NOBEL, EDUARD, puis VALENTINE. (Le duc en s'éloignant a fermé la lanterne, le théâtre est dans la plus profonde obscurité, et les personnages en entrant en scène ne voient pas Routier étendu à terre.)

NOBEL, entrant le premier.

Michel comme il fait noir ici!

EDUARD.

Eh! vous dites, mon oncle, que Valentine...

NOBEL.

A été amenée par moi dans cette maison...

CHARLEMAGNE.

Mais pourquoi cette obscurité?... Pourquoi Valentine n'a-t-elle pas répondu?

VALENTINE, toujours en dehors à droite.

OUVERT-MOI, OUVERT-MOI DONC?

CHARLEMAGNE.

Ah! elle est là!... (Il va ouvrir.)

EDUARD.

Valentin!

VALENTINE.

Edouard ici! (Valentine est entrée avec sa lanterne qu'elle a prise dans la scène précédente. A la clarté de cette lanterne, Moral aperçoit Routier.)

Un homme baigné dans son sang !
C'est Roulier !
O ciel !
Un meurtre !
C'est par cette fenêtre que l'assassin se sera sauvé. (Il rallume la chandelle soufflée par le duc.)
Où, par là... courrez... qu'on l'arrête...
Portons d'abord secours à ce malheureux !
Où, des secours, mon Dieu ! des secours... ne me laissez pas mourir... je veux vivre pour me venger.
Vous connaissez votre meurtrier ?
Où, c'est l'homme du Carré Morigny.
Il était là.
Et pourquoi ce nerveux crime ?
Pour mieux cacher le premier... afin que je me taise, moi... son complice... moi Gaspard.

Gaspard !
L'assassin du jeune duc de Lescany.
Un assassin !
Monsieur, vous êtes médecin... rendez, s'il est possible, cet homme à la vie.
Oh ! oui, qu'il vive !... il en a tant à dire.
Voyez, le coup de poignard du séducteur a été rude, mais l'assassin n'est pas mortelle. (Edouard sonde la blessure. Après un moment d'examen pendant lequel tous les personnages attendent avec anxiété la décision du docteur, Edouard rejette la veste de Roulier et s'éloigne du siège sur lequel est assis le blessé.)

Eh bien ?
Recommandez votre âme à Dieu !
Comment !... plus d'espoir... pas même un jour !
Pas même une heure.
Mais cette heure, il m'en faut... je la veux pour livrer à la justice celui qui m'a assassiné.

Eh bien ! ces lettres que je n'ai pu trouver, dites-moi, où sont-elles ?... elles nous aideront à vous venger.
Ne les cherchez plus ici... il me les a volées.
Volées !
Plus d'espoir !

Si fait, car les dernières paroles de cet homme seront prononcées devant témoins. Messieurs, retirez bien ce qu'il va dire, car vous aurez à en déposer devant un tribunal.
Un tribunal !
Avant d'aller rendre compte à Dieu de ses crimes, souvenez-vous de ce qui s'est passé, il y a vingt ans... nous sommes là pour recueillir son témoignage et le reporter à la justice.

Mais qui donc êtes-vous ?...
Gaspard, assassin du jeune duc de Lescany, parle et n'oublie rien... car il s'agit de venger la mémoire d'un innocent dont tu as fait tomber la tête.
Un innocent... condamné par ma faute !... Non, ce n'est pas

moi... je ne sais pas... je ne sais pas...
Ah ! tu ne sais pas... Ah ! tu crois n'avoir que la mort d'une victime à te reprocher... Apprends donc que six mois après ton crime, l'échafaud s'est dressé sur la place du Capitole, à Toulouse, et que M. de Saint-Valier y est monté pour espier le meurtre que tu as commis... C'est toi aussi qui l'as tué, celui-là.
Ne dis pas cela... ne dis pas cela... Ah ! s'il faut que je meure, qui prètera pour que je sois pardonné ?
Moi ! Valentine du Saint-Valier.
De Saint-Valier !
Moi, la fille du supplicié de Toulouse, qui, pour acquiescer les preuves de l'innocence de mon père, me suis résignée à la honte de vous suivre partout... au malheur d'attiser sur moi le mépris que je ne méritais pas.
Edouard, qui, pendant tout ce qui précède, a écouté avec émotion, vient de tomber aux pieds de Valentine.
Et j'ai pu vous croire coupable !
Avant que votre voix s'élevât, dites-nous bien tout ce que votre mémoire vous rappelle du meurtre de l'enfant.

Il s'agit d'un enfant !
Attendez... attendez... On me l'a remis dans la nuit du 7 février, aux Champs-Élysées... Je l'ai emporté sur la route de Fassy... je l'ai frappé... et puis j'ai entendu le bruit d'une voiture... J'ai jeté le cadavre dans un fossé, et je me suis sauvé.
Sur la route de Fassy... le 7 février !
A défaut d'autres preuves, puisse mon témoignage vous mettre sur la trace de mes complices !... Qu'ils soient punis, les vrais assassins !... Ce sont eux... je n'étais qu'un misérable instrument, moi... je demande pitié.

Que Dieu vous l'accorde, à vous qui n'aidiez à réhabiliter la mémoire de mon père. (Roulier se met à fondre aux pieds de Valentine.)

ACTE V.

Le Réhabilité.

Le cabinet de travail d'Arthur. Grande porte au fond. — Au deuxième plan, à droite et à gauche, portes latérales. — Au premier plan, à droite, une cheminée ; à gauche, un bureau.

SCÈNE I.

ARTHUR, VALENTINE, EDOUARD. (Arthur est assis devant son bureau. Valentine est assise près de lui, elle a repris ses vêtements de deuil. Edouard est debout derrière Valentine.)

Ainsi, mademoiselle, à ces dépositions vous n'avez à ajouter aucune preuve écrite ?
Même monsieur... le complice de Gaspard n'est, au prix d'un mortier, emporté des lettres que j'étais venue chercher.

Arthur, mademoiselle de Saint-Valier vous a tout dit... vous savez tout ce qu'elle a souffert, vous savez combien mes soupçons étaient outragés, insensés... Pour réparer le mal que j'avais fait à Valentine, je ne pouvais rien ! Mais vous me viendrez en aide. Ce qu'avait tenté son admirable dévouement, ce qu'avait commencé sa pieuse filialité, vous l'acheverez, n'est-ce pas ?

Où, Edouard, et je vous remercie de m'avoir associé à votre œuvre, nous tournons au but qu'il semblait impossible d'atteindre et qu'une inspirée de Dieu pouvait seule poursuivre. L'aveu de Gaspard, joint à l'aveu de Valentine, a fait tomber le malin. L'aveu de Gaspard, joint à l'aveu de Valentine, a fait tomber le malin. L'aveu de Gaspard, joint à l'aveu de Valentine, a fait tomber le malin. L'aveu de Gaspard, joint à l'aveu de Valentine, a fait tomber le malin.

trouver en ses mains ces lettres, preuves indisposables pour arriver à la réhabilitation publique et solennelle que nous allons demander aux mystères.

VALENTINE.

Soyez bête, monsieur, vous qui venez généralement au secours de la pauvre orpheline... soyez bête, vous qui avez dit à Valentine, devant Edouard : « M. de Saint-Vallier est innocent ! »

Jamais une plus noble, une plus sainte cause ne pouvait m'être confiée... faire triompher cette cause est pour moi d'ailleurs un double devoir. Mon père, trompé jadis par les apparences, comme le furent après lui les juges eux-mêmes, mon père poursuivi M. de Saint-Vallier, qui d'abord, j'ai cru, devait croire coupable. Quand il saura ce que je viens d'apprendre, M. de Lucenay regrettera bien amèrement le passé, et joindra ses efforts aux miens... Des aujourd'hui, je compte agir...

EDOUARD.

M. Charlemagne n'a pu prendre de la mesure nécessaire pour que ce matin même Lavinia Mac Douel fût arrêtée.

ARTHUR.

C'est bien... il ne fallait pas blesser cette femme le temps de donner l'éveil à son complice... Effrayé peut-être, et pour racheter sa vie, elle démentirait le récit de ce misérable... Vous m'avez dit, je crois, mademoiselle, que Gaspard d'avait pu donner le signalement de son meurtrier ?

VALENTINE.

Non, monsieur, mais il affirmait avoir été frappé par l'homme du Carré Marigny.

ARTHUR.

Quelleque autre personne que vous n'a-t-elle raconté aux derniers moments de Gaspard ? a-t-elle pu entendre l'aveu de son crime ?

EDOUARD.

Mon oncle était avec vous.

ARTHUR.

Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnés ?

EDOUARD.

Après la révélation de Gaspard, il nous a brusquement quittés, et n'était pas encore rentré ce matin.

VALENTINE.

M. Morel semblait vouloir aussi se mettre à la recherche de la vérité. Avant de partir, il m'a serré la main, et m'a dit : A bientôt, mon enfant ; j'espère avoir, à mon tour, quelque chose à révéler à la justice.

ARTHUR.

Edouard, il est important que je voie, que j'entende M. Morel. Il nous donnera peut-être des renseignements importants sur l'homme que vous avez vu fuir de la maison de la rue Popincourt, et qui doit être celui que mademoiselle a surpris se glissant dans la chambre de l'hôtel Conti, pour y voler et détruire cette lettre, premier et faible indice (à Valentine) qui vous a si miraculeusement guidée. Mise en présence de cet homme, croyez-vous pouvoir le reconnaître ?

VALENTINE.

J'en suis sûre. (Elle, un valet paraît devant de la droite.)

LE VALET.

M. le duc de Lucenay m'a chargé de vous prévenir, monsieur, qu'il avait à vous parler, et qu'il allait passer dans votre cabinet.

ARTHUR.

C'est bien. Mademoiselle, permettez-moi de vous conduire dans sa bibliothèque ; là, vous écrirez le récit que vous venez de me faire, vous signerez cette déclaration, que je remettrai moi-même au procureur du roi. Vous, Edouard, cachez chez votre oncle, et s'il est de retour, amenez-le sur-le-champ. (Au valet.) Vous laisserez entrer messieurs Morel, à quelque heure qu'ils se présentent.

EDOUARD.

M. Charlemagne devrait venir nous retrouver ici.

ARTHUR, au valet.

Souvenez-vous aussi de ce nom... Venez, mademoiselle... A bientôt, Edouard.

EDOUARD.

A bientôt. (Il sort par le fond ; Valentine, conduite par Arthur, sort à gauche.)

SCÈNE II.

LE VALET, puis LE DUC.

LE VALET.

M. Morel, je le connais... M. Charlemagne... voilà un nom qui se retient facilement...

LE DUC, entrant par la porte à droite.

Eh bien... M. Arthur...

LE VALET.

Est dans sa bibliothèque... et va se rendre aux ordres de monsieur le duc. (Le valet s'incline et sort.)

LE DUC.

Plus rien à craindre de l'indiscrétion de Gaspard... Le misérable sera mort sans connaître la main qui l'a frappé... rien à craindre non plus de ces lettres si chèrement achetées... Lavinia ne se trompait pas... ces lettres pourraient me perdre... En attendant cette nuit, je les ai brûlées toutes deux... l'impunité est donc certaine... je puis braver maintenant et en Charlemagne et mademoiselle de Saint-Vallier... Mais, Lavinia, qui m'a révélé le danger, Lavinia va réclamer l'accomplissement de la promesse qu'elle m'a faite. Impossible de briser le pacte qui m'unit à cette femme... quoique désarmée, elle serait encore une redoutable ennemie... Le mariage d'Arthur et de miss Cécile, son contraire, assure à jamais mon repos... Et, quoi qu'il en doive coûter à Arthur, ce mariage se fera.

SCÈNE III.

LE DUC, ARTHUR.

ARTHUR.

Pardonnez-moi, mon père, de ne m'être pas rendu plus tôt à vos ordres.

LE DUC.

Je sais, Arthur, que vous n'étiez pas seul. (Souriant.) Monsieur l'avocat donnait une consultation ?

ARTHUR.

Oui, mon père, et je ne fus jamais plus fier qu'aujourd'hui de ce titre d'avocat, qu'en ce moment encore vous ne m'en donnez qu'avec raillerie...

LE DUC.

Vous vous trompez, Arthur... J'ai regretté sans doute que l'héritier des Lucenay préférât la robe à l'épée... Mais croyez bien que, moi aussi, je prenais part à vos triomphes, croyez bien que les éloges que l'on s'accordait à donner à votre talent et à votre caractère repoussaient mon orgueil personnel.

ARTHUR.

Il serait vrai... vous étiez heureux de mes succès... vous m'aimiez, mon père, comme je vous aime... Par combien d'années de ma vie j'aurais acheté ces douces et précieuses paroles !

LE DUC.

Oh ! je vous connais bien, Arthur, et je n'ai jamais douté de votre cœur.

ARTHUR.

Vienne le jour où vous aurez besoin d'éprouver ce cœur, mon père, et vous verrez tout ce qu'il renferme pour vous de dévouement et d'affection.

LE DUC, après un silence.

Peut-être ce jour est-il venu, mon ami...

ARTHUR.

Quoi ! il se pourrait...

LE DUC.

Je ne l'ai jamais dit ce que j'avais eu à souffrir, durant les premières années de l'émigration... J'aurais succombé aux horreurs de la misère, aux angoisses de la faim, sans les secours que me prodigua sur la terre étrangère une noble et généreuse famille... Vingt-cinq années s'en sont écoulées sans que j'eusse revu mes bienfaiteurs, sans que le souvenir du bien-être se fût effacé... Aujourd'hui, l'émigré n'est plus un pauvre, sa fortune... Plus heureux encore, il a retrouvé ceux qui furent autrefois ses sauveurs... mais il les a revus pauvres et abandonnés...

ARTHUR.

Oh ! ils ne peuvent être pauvres, puisque nous sommes riches, nous !

LE DUC.

Arthur, la misère n'aussai si fière... J'ai offert, j'aurais donné la moitié de ma fortune... On a noblement refusé mes offres... et toi seul, mon Arthur, tu peux m'aider à m'acquiescer.

ARTHUR.

Nous ?

LE DUC.

De la digne famille à laquelle je dois de vivre encore, il ne reste plus qu'une noble veuve et sa fille... Cette fille est jeune, belle et pure ; elle porte un honorable nom, et n'acceptera rien que de la main d'un époux...

ARTHUR.

D'un époux ?...

LE DUC.

Tu m'es compris, Arthur. Oh ! je sais quels engagements nous lient avec la famille de Beauvermont... Ces engagements peuvent encore être rompus sans blesser aucune convenance... Mon ami, je ne demande, je n'exige rien... Mais un seul moment que j'ai contracté une dette d'honneur, une dette sacrée, et que sans toi je ne puis payer cette dette...

ARTHUR, après un silence.

Mon père, je voyais dans mon union avec mademoiselle de

Réellement tout un avenir de bonheur... Mais je serais indigne de votre tendresse et de votre amitié éternelle, si je pouvais oublier votre amour et mon devoir... Des amours-là, rompez tout projet d'union avec la famille de Beaumanoir... Ne craignez point ni regret ni reproche vers le passé... Mon père, lui est à vous, mon père, adonnez-vous, je suis prêt à obéir.

LE DUC. *Ici serrant la main.*

Merci... merci... Arthur... (A part.) J'ai réussi...

LE VALET, rentrant.

Pardieu, monsieur, milady M^{lle} Ducllet est au salon, et demande à parler à monsieur le duc.

ARTHUR, à part.

Milady Mac Donell... Elle ose se présenter ici !

LE DUC.

Je vais retrouver milady. (Le valet sort.)

ARTHUR.

Mon père, avant que vous me quittiez, il faut...

LE DUC.

Que je to dise le nom de la femme... tu viens de l'entendre prononcer...

ARTHUR.

Je te dis que la femme que je te destine, et que tu viens d'accepter, est la fille de lady Mac Donell.

ARTHUR.

Mac Donell... Oh ! c'est impossible !

LE DUC, près de la porte à droite, et se retournant.

Arthur... j'ai votre parole.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VALENTINE. (Au moment où le duc s'éloigne, Valentine entre par la porte à gauche ; elle tient à la main sa déposition écrite ; mais, apercevant le duc, elle penche son cri.)

VALENTINE.

Ah !... (Elle reste comme pétrifiée, sa main tendue vers le duc, qu'elle semble vouloir saisir.) Arthur, qui a entendu le cri de Valentine, regarde celle-ci avec surprise puis il suit des yeux la direction de son geste ; mais quand il se retourne vers la droite, le duc a disparu.)

SCÈNE V.

ARTHUR, VALENTINE.

ARTHUR.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle !... Pourquoi ce cri de surprise ?... pourquoi cette terreur dans vos yeux ?

VALENTINE, montrant la porte par où le duc s'est éloigné.

Voilà... là... cet homme qui vient de sortir...

ARTHUR.

Et bien !

VALENTINE.

C'est celui qui a brûlé la lettre à Phéol Conté...

ARTHUR.

Qu'avez-vous dit ?...

VALENTINE.

Ma mémoire ne me trompe pas... le complice de Lavinia Mac Donell... c'est celui qui est là... tout à l'heure...

ARTHUR.

C'est impossible !...

VALENTINE.

Je l'ai reconnu !...

ARTHUR.

Valentine, une ressemblance fatale vous abuse.

VALENTINE.

Non, monsieur, sur l'innocence de mon père, je vous jure que cet homme est le troisième coupable que nous cherchons... Cet homme doit être l'assassin de Roulier.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHARLEMAGNE.

CHARLEMAGNE, entre par le fond.

L'assassin de Roulier... je vous apporte de ses nouvelles.

ARTHUR.

Vous, monsieur ?

CHARLEMAGNE.

Avec l'aide de Dieu, nous aurons bientôt mis la main sur lui.

VALENTINE.

Avez-vous donc enfin découvert...

CHARLEMAGNE.

J'ai là une preuve irrécusable.

VALENTINE, et ARTHUR.

Parlez ! parlez !

CHARLEMAGNE.

Ce matin, j'étais retourné, au point du jour, chez Roulier, où le commissaire de police m'avait fait appeler pour recevoir ma déposition au sujet du meurtre de la veille... Comme je me penchais vers la fenêtre, afin de préciser la direction dans laquelle le coupable s'est dirigé, l'appareil sur lequel j'étais assis tomba juste sur la tête de ce coupable... Ce papier était taché de sang et devait être une des lettres volées par l'assassin, et qu'il avait perdu dans la précipitation de sa fuite... Ce qui n'était qu'un drapeau fut bientôt une certitude ; ayant ramassé ce papier, il me suffi d'y jeter les yeux pour m'assurer que c'était en effet une lettre écrite par le coupable qui nous était encore inconnu.

ARTHUR.

Et cette lettre, vous l'avez remise aux mains de l'officier public ?

CHARLEMAGNE.

Non pas... Son affaire, à lui, est de constater le mort de Roulier... La vôtre, monsieur l'avocat, est de persuader les juges de l'innocence de Saint-Valier... Cette pièce de conviction ne peut être mieux placée que dans vos mains, et je vous l'apporte.

ARTHUR.

Donnez... donnez !... (A part.) Oh ! je vais savoir... (Lisant.)

Grand Espion

VALENTINE, et Charlemagne, pendant qu'il remet la lettre à Arthur.

Tout se réunit pour le succès de notre cause... J'ai revu, ici, tout à l'heure, l'homme qui a brûlé la lettre de Lavinia.

CHARLEMAGNE.

Vous !

ARTHUR, à part, après avoir jeté les yeux sur la lettre.

C'est son écriture... plus de doute. (Il reste étonné.)

Je vous avais bien dit que cette preuve était convaincante !...

ARTHUR, toujours étonné.

Où... irrécusable... terrible !

CHARLEMAGNE.

Le triomphe de la vérité est certain maintenant.

VALENTINE.

À vous, monsieur, la gloire de réhabiliter un innocent.

Et d'aider la justice à frapper les vrais coupables... c'est une belle tâche, monsieur... mais vous êtes digne de la remplir.

ARTHUR.

Non !...

CHARLEMAGNE.

Il ne faut pas donner à nos adversaires le temps de se reconnaître. Déjà j'ai sollicité au procureur du roi contre lady Mac Donell, bien qu'on ne la prouve pas de vice... Quant à l'autre, puisqu'il vient ici, puisque vous le connaissez, vous allez me montrer ses traces, et je vous réponds qu'au moment où vous aurez besoin de lui, je vous dirai : Je le tiens, le voilà... d'attendez vos ordres.

ARTHUR, à part.

C'était lui !

CHARLEMAGNE.

Ne m'entendez-vous pas, monsieur ?

ARTHUR.

Vous voulez dénoncer cet homme ?

CHARLEMAGNE.

Sans doute !

ARTHUR.

Oh ! vous attendrez à demain...

CHARLEMAGNE.

Et pourquoi différer d'un jour ?

VALENTINE.

Quand il y a vingt ans que l'appareil couvre le nom de mon père !

ARTHUR.

Un jour seulement... je ne vous demande qu'un jour... Puis après, je vous le jure, mademoiselle, justice vous sera rendue !...

(A part.) Mon Dieu, laissez moi sauver la vie de mon père... Du moins, je leur donnerai mon honneur et moi-même !

CHARLEMAGNE, bas à Valentine.

C'est étrange !... (A Arthur.) Au moins, vous vous ferez connaître, monsieur, la personne que mademoiselle de Saint-Valier a rencontré ici, vous nous direz son nom ?

ARTHUR.

Laissez-moi revoir cet homme... l'interroger, lui arracher la confession de son crime... et, demain, si cet homme est coupable, vous livrez son nom !...

CHARLEMAGNE.

Mais, d'ici là...

VALENTIN.

N'insistons plus, mon ami... Ce retard est utile à notre cause, puisque M. de Lucenay l'exige. Nous nous retirons. (Revenant.) Je laisse en vos mains plus que ma vie, maintenant, je vous laisse l'honneur et la réhabilitation de mon père !

ARTHUR.

Et le dépôt que vous m'avez fait sera sacré pour moi !... mademoiselle.

VALENTIN.

A demain, monsieur... (A Charlemagne.) Venez, mon ami ! CHARLEMAGNE, à part.

Oh ! je ne quitterai pas cet hôtel ! (Charlemagne a pris la main de Valentin, et tous deux sortent par le fond, en examinant avec de l'anxiété Arthur, qui s'est laissé tomber sur un siège et qui porte ses regards sur la lettre qu'il a été remettre par Charlemagne.)

SCÈNE VII

ARTHUR, seul.

Je veux en vain douter... cette écriture est bien la sienne... Ce nom de Henri de Verreuil, qui est là et qu'on a pris de mon sang je voudrais effacer... ce nom, c'est celui qu'il portait avant d'avoir hérité du titre de duc de Lucenay... Un titre... une fortune... voilà les causes du crime... Et c'est à moi, à moi son fils, qu'on vient remettre le soin de plaider contre lui et de faire tomber sa tête... Oh ! cette lettre ! cette lettre ! si je pouvais l'annuler !... Qu'ai-je dit... Oh ! mon pauvre père, tu es comblé à mon honneur... je te rendrai cette lettre ; tu effaceras l'opprobre qui couvre encore la mémoire de ton père, tu me pardonneras d'avoir sauvé la vie de moi-même... Mais je me souviens, l'ami de mademoiselle de Saint-Vallier a déjà dénoncé lady Mac Donell à la justice... Si cette femme est arrivée, si elle parle... c'en est fait de mon père... Oh ! courons... le voilà ! (Arthur, épais par son émotion, cherche un appui sur l'angle de son bureau.)

SCÈNE VIII

LE DUC, ARTHUR.

Milady Mac Donell me quitte, Arthur, et nous attendra ce soir.

ARTHUR, avec des sanglots.

Lail ! un assassin !

LE DUC, allant à lui.

Qu'avez-vous donc ? pourquoi ce trouble ? cette pâleur ? souffrez-vous ? voulez-vous que j'appelle ?

ARTHUR, vivement.

Non... non, monsieur... n'apprez pas... Il faut que je vous parle... et que nul ne puisse nous entendre.

LE DUC.

Qu'avez-vous donc à me dire ?

ARTHUR.

Si vous étiez venu plus tôt, vous seriez vu, à ce moment même, par une jeune fille vêtue de deuil et me demandant à deux genoux de faire réhabiliter la mémoire de son père... dont la tête est tombée sous la hache du bourreau... de son père, qui était innocent et qui s'appelait Maurice de Saint-Vallier !

LE DUC.

Saint-Vallier... On vous a trompé, Arthur... les juges de M. de Saint-Vallier furent innocents.

ARTHUR.

La justice de Dieu n'est pas infallible... Le crime attribué à M. de Saint-Vallier a été l'œuvre d'un de vos amis... l'un a expié cette nuit, il se nomme Gaspard ; l'autre, devenu ce jour magistrat, s'appelle Lavins Mac Donell ; le troisième enlin...

LE DUC.

Le troisième ?

ARTHUR, après un temps.

Je le connais.

LE DUC.

Tout...

ARTHUR.

Où... mais... moi seul encore.

LE DUC, à part.

Seul.

ARTHUR.

Et trahissant la mission que m'a été confiée... j'allais trouver cet homme... j'allais lui dire : Fuyez-vous mille fois à l'ouest, mon premier devoir est de vous sauver... un jour encore vous restez... fuyez, mon père, fuyez !

LE DUC.

Vous êtes en détre, Arthur... quel témoignage, quelle preuve peut-on invoquer contre moi ?

ARTHUR.

La disposition de Roulier dit Gaspard, frappé mortellement cette nuit par l'un de ses complices...

LE DUC.

N'est-ce que cela ?

ARTHUR.

Et une lettre tachée de sang... lettre perdue par le meurtrier, lettre qui vient de m'être confiée, et qui est signée : Henri de Verreuil.

LE DUC.

Oh ! c'est impossible ! Cette lettre ?

ARTHUR, allant à son bureau.

La voilà ! Et maintenant, vous partirez, n'est-ce pas ?

LE DUC, après un moment.

Je reste.

ARTHUR.

Vous oubliez qu'il y va pour vous de la vie !

LE DUC.

Je n'ai plus rien à craindre.

ARTHUR.

Qu'espérez-vous donc ?

LE DUC.

Que tu vas me livrer cette preuve, pour que je l'annule comme j'ai annulé toutes les autres.

ARTHUR.

Me rendre infâme, moi, j'en ai ! Oh ! jamais !

LE DUC.

Cette lettre ne doit pas sortir d'ici... donne-la-moi.

ARTHUR.

Mon père !

LE DUC.

Je vous envoie la lettre, le dit-il... si tu me la refuses, je serai bien aller la prendre !... (Il fait un pas vers le bureau.)

ARTHUR, s'attachant à lui pour le retenir.

Mon père... vous ne toucherez pas à ce dépôt... Mon père, je vous en supplie... vous pouvez fuir... je vous en ai menagé le temps. Mais ne faites pas de moi votre complice... Mon père ! (Tombant à genoux.) Vous n'avez plus ni titre ni fortune à moi léguer... laissez-moi le seul bien qui m'appartienne, laissez-moi mon honneur !

LE DUC, marchant toujours vers le bureau et traînant à sa suite Arthur, qui ne veut point le quitter.

Le n'est point un obstacle tel que toi qui m'empêcher, quand je n'ai plus qu'un pas à faire pour m'assurer l'impunité.

ARTHUR, redoublant d'efforts.

Mon père !... Je ne traite à vous, monsieur, mon père !... Je vous supplie avec des larmes... Vous n'avez pitié de moi... votre fils !

LE DUC, le repoussant.

Arrêtez, le dit-il... Il me faut cet acte ! (Il est pris du bureau et va saisir la lettre, mais Arthur s'est relevé et se dresse tout à coup entre le duc et le bureau.)

ARTHUR, avec fermeté.

Je vous ai dit, monsieur, que vous n'y toucherez pas !

LE DUC, après s'être arrêté un moment interdit.

Imprudent !... si tu serais tout le passé, la compréhension que la résistance ne serait ni inutile ni...

ARTHUR.

Ah ! vous ne me forcerez pas à une lutte inutile ! Ah non d'Anna Davidson, au nom de ma mère... monsieur, je vous jure que vous ne serez avant de m'avoir déshonoré !

LE DUC, à lui-même.

Et j'hésite encore... (Haut.) Tu me donneras cette lettre ?

ARTHUR.

Jamais !

LE DUC, fermant la porte à double et tirant un pistolet de sa poche.

Eh bien ! j'ai la preuve !

ARTHUR, toujours devant le bureau.

Vous m'avez vaincu alors, car je ne puis me défendre contre vous, mon père !

SCÈNE IX

LES MÊMES, MORIEL, suivi de VALENTIN et d'ÉDOUARD, puis CHARLEMAGNE.

MORIEL, entrant vivement et faisant tomber le pistolet que le duc dirigeait contre Arthur.

Hâte-toi ! (Édouard est aussi jeté entre le duc et Arthur.) Défendez-vous, car cet homme n'est pas votre père !

ARTHUR.

Que dites-vous ?

ÉDOUARD.

La vérité.

Et je suis allé la chercher à l'hospice des Orphelins.

Des Orphelins!

MOREL.
Vous connaissez cet endroit-là, mon gentilhomme ? moi même. Je rapporte la preuve que, dans la nuit du 7 février 1800, le comte Chrysostome Morel, qui vous parle... en ce temps-là courrier de la maille, a porté à cet hospice une pauvre petite créature trouvée par lui sur la route de Passy, au moment où l'innocente victime, frappée de deux coups de poignard, allait expirer... Quelques minutes de plus, c'était fini... Mais, heureusement, je l'eussais guérie... j'arrête mes chevaux, je descends de mon siège, j'emporte l'enfant et je le dépose entre les mains des sœurs de charité et sous la garde de Dieu.

EDOUARD.
Ainsi, mon oncle avait sauvé la victime des trois assassins du Carré Marigny.

MOREL.
Et, quoi ? à ce qu'est devenu mon protégé, en voilà le certificat, timbré, légalisé, paraphé par toutes les autorités compétentes... (A Arthur.) Tenez, lisez, monsieur... lisez vous-même.

ARTHUR, lisant.
« Nous certifions qu'en juin 1802, l'enfant que le nommé Morel avait déposé dans notre maison dans la nuit du 7 février 1800 a été remis par nous au sieur Henri de Verteuil, qui a alors déclaré vouloir adopter cet orphelin, à défaut d'un en-

fant nommé Arthur Davidson, lequel était mort dans cet hospice, quelques mois après y avoir été reçu. » (A part.) Mort... le fils d'Anna Davidson !...

MOREL.
Donc, Gaspard n'avait pu achever sa victime... donc le pupille de M. de Saint-Vallier... le dernier, le vrai duc de Luzeau, c'est vous.

ARTHUR.
Moi... Ah ! monsieur Morel, je vous dois deux fois la vie, car je n'aurais pas survécu si ce n'était de vous !

EDOUARD.
On vient à nous !

MOREL.
Des gendarmes !... Ça ne peut être que pour vous, mon brave homme !

LE DUC.
Ah ! de moins, cette arme me reste. (Il veut ramasser le pistolet que Morel a fait igniter de sa main.)

CHARLEMAGNE criant et mettant le pied sur l'arme.
Non, pas, monsieur de Verteuil ! Votre complice, arrêté par mes soins, a tout avoué !... Ce n'est pas lui que vous devez finir... c'est sur l'échafaud de Toulouse !...

EDOUARD, amenant Valentine qui était restée au fond.
Le ciel a couronné vos efforts, Valentine !...

ARTHUR.
Votre œuvre est achevée, mademoiselle, la mienne commence !
VALENTINE, s'agenouillant.
Dieu se pouvait m'abandonner... tu m'avais béni, ma mère !...

76369

FIN.

N.º d' Invent: 1220